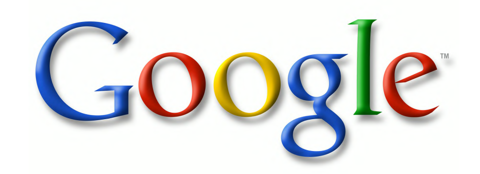
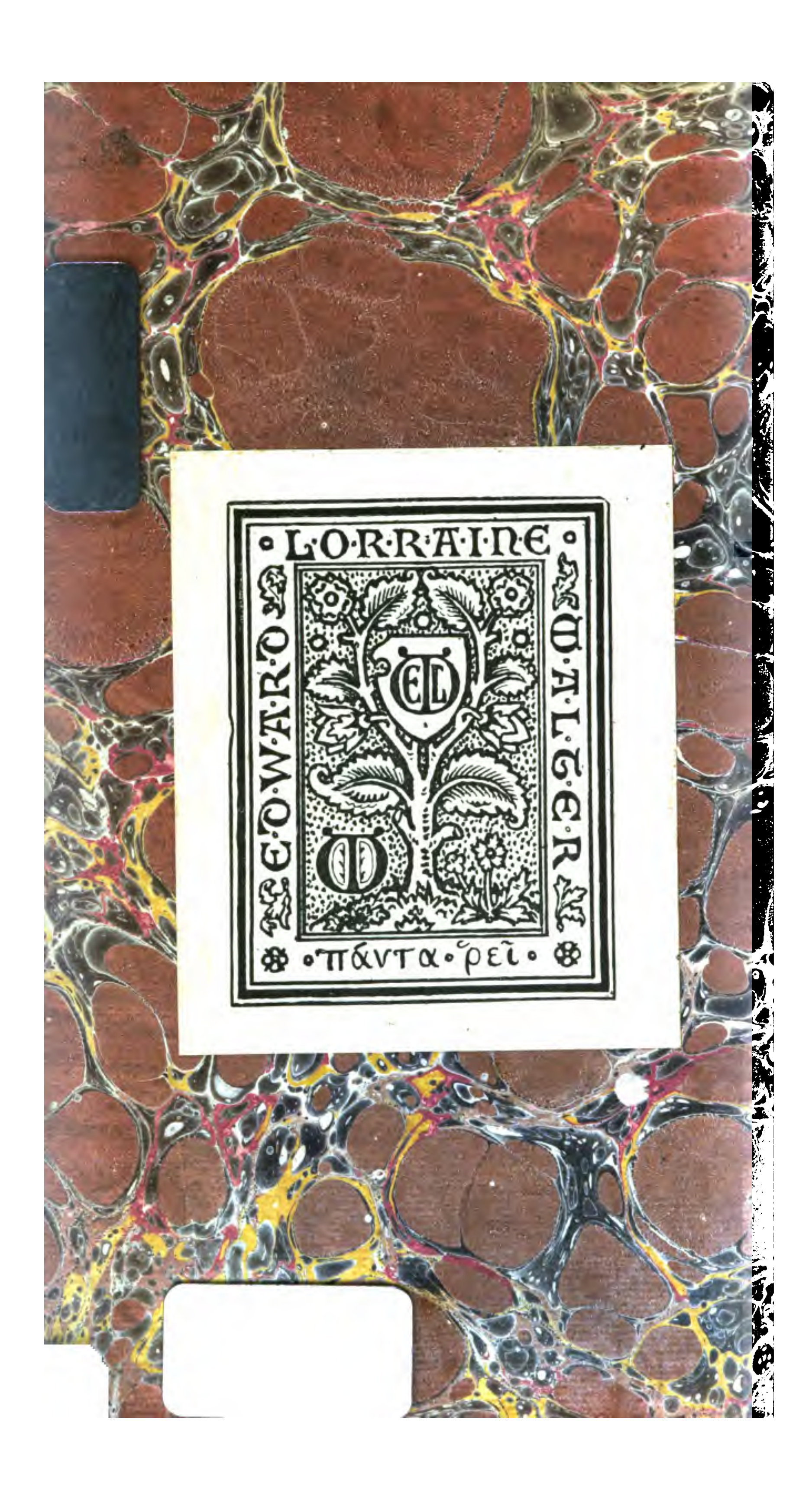



B 1,403,402



EDWARD·LORRAINE·WALTER
EL
W
·πάντα·ῥεῖ·



# MONTAIGNE.

VI.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

# ESSAIS

DE

# MONTAIGNE,



PUBLIÉS

D'APRÈS L'ÉDITION LA PLUS AUTHENTIQUE,

ET AVEC DES SOMMAIRES ANALYTIQUES

ET DE NOUVELLES NOTES,

PAR AMAURY DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

> Ie me suis présenté moy même à moy pour argument et pour subiet. C'est le seul livre au monde de son espèce.
>
> ESSAIS, L. II, C. VIII.

TOME SIXIÈME.

Paris.

RAPILLY, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 43.

1827

# ESSAIS

DE MICHEL

# DE MONTAIGNE.

## SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

### CHAPITRE XII.

*De la physionomie**.

SOMMAIRE. — Presque toutes nos opinions ne se forment que sur l'autorité d'autrui. Nous n'approuvons Socrate que parce qu'il a toujours joui de l'approbation générale. S'il vivait au milieu de nous, peu d'hommes reconnaîtraient son mérite : on n'apprécierait point la grandeur de ses conceptions, qu'il savait cacher sous des formes simples et naïves. Parallèle entre lui et Caton : Montaigne donne la préférence à Socrate. — L'homme est incapable de modération, même dans sa passion pour apprendre : et pourtant l'acquisition des sciences n'est pas sans danger; celles qui sont vraiment utiles, se trouvent naturellement en nous. Le tout est de les découvrir, et c'est ce que Socrate enseignait. A quoi servent, par exemple, tant de belles maximes

* Montaigne ne traite ce sujet que dans les quatre à cinq dernières pages du chapitre.

des philosophes sur le mépris de la vie? On voit tous les jours des hommes illétrés, des paysans, supporter avec plus de courage des maux cruels, envisager même la mort avec plus de fermeté. — C'est au milieu des ravages d'une guerre civile qui désolait la France, et d'une violente peste qui moissonnait presque toute la population de son propre pays, que Montaigne écrivait ce chapitre. Description de ces deux fléaux. Conduite courageuse du peuple dans ces déplorables circonstances. Quant à Montaigne, il tâcha de conserver toujours le calme de son ame; et, s'il abandonna sa demeure, pour éviter la contagion, ce fut par condescendance et pitié pour la famille qui l'entourait. Mais, d'après tout ce dont il a été témoin, il n'en tient pas moins à son système, que la science nous procure peu d'avantages dans les grands événemens de la vie, ni contre la crainte de la mort. L'expérience qu'elle prétend nous donner d'avance, est déjà un tourment: apprendre à souffrir et à mourir, c'est souffrir et mourir avant le tems. Les seuls principes utiles à inculquer, Montaigne les trouve dans le discours si simple, et comme il l'appelle, *puéril*, que Socrate adressa à ses juges. Il avoue que, pourtant, lui-même remplit son livre d'autorités qu'il emprunte de toutes parts; mais c'est par condescendance pour l'opinion publique : il consent à se parer de ces vêtemens étrangers, mais non qu'ils le couvrent, ni le cachent. *Il ne veut faire montre que de ce qui est sien par nature.* Il ne tiendrait qu'à lui de faire de gros livres avec tous ceux qu'il a dans sa bibliothèque; de mettre par exemple à contribution *une douzaine de tels ravaudeurs* pour *émailler* le Traité de la *Physionomie;* mais il n'entend *dire pompeusement que l'ignorance;* la science, au contraire, *maigrement et piteusement.* — A propos de *Physionomie*, il revient à Socrate. Il est fâché qu'une si belle ame se soit trouvée logée en un corps si *disgracié;* car il

pense qu'il y a une grande relation et conformité entre le corps et l'esprit. Mais il faut s'entendre : lorsqu'il y a une grande difformité dans la structure générale, dans les membres, c'est la vraie laideur; il en est une autre *superficielle*, qui n'attaque point l'intérieur. C'était, par exemple, celle de son ami La Boëtie. Celle-ci *porte peu de préjudice à l'état de l'esprit.* Comme Platon et la plupart des anciens philosophes, il estime singulièrement la beauté. Mais on peut souvent avoir une physionomie agréable, avantageuse, sans être beau. Examen de diverses physionomies. Il en est qui sont trompeuses, et il punirait volontiers celles qui démentent les espérances qu'elles font concevoir. Au reste, pour juger les physionomies, il faut encore, comme en toutes choses, s'en rapporter à la nature. Examen de sa propre physionomie. Son air naïf lui attirait la confiance. Récit de deux aventures où sa physionomie lui a été très-avantageuse.

*Exemples :* Socrate; Caton. — Les Néorites; les soldats romains à la bataille de Cannes; Aristote; César. — Socrate et l'orateur Lysias. — Les cygnes; les éléphans. — La Boëtie; Phryné; Cyrus; Alexandre; César; Scipion; Montaigne.

---

QUASI toutes les opinions que nous avons sont prinses par auctorité et à credit : il n'y a point de mal; nous ne sçaurions pirement choisir, que par nous, en un siecle si foible. Cette image des discours de Socrates que ses amis nous ont laissee, nous ne l'approuvons que pour la reverence de l'approbation

publicque; ce n'est pas par nostre cognoissance : ils ne sont pas selon nostre usage; s'il naissoit, à cette heure, quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent. Nous n'appercevons les graces que poinctues, bouffies, et enflees d'artifice : celles qui coulent soubs la naïfveté et la simplicité, eschappent ayseement à une veue grossiere comme est la nostre; elles ont une beauté delicate et cachee; il fault la veue nette, et bien purgee, pour descouvrir cette secrette lumiere. Est pas la naïfveté, selon nous, germaine à la sottise, et qualité de reproche? Socrates faict mouvoir son ame d'un mouvement naturel et commun; ainsi dict un païsan, ainsi dict une femme : il n'a iamais en la bouche, que cochers, menuisiers, savetiers et massons [1] : ce sont inductions et similitudes tirees des plus vulgaires et cogneues actions des hommes; chascun l'entend. Soubs une si vile forme, nous n'eussions iamais choisi la noblesse et splendeur de ses conceptions admirables, nous qui estimons plates et basses toutes celles que la doctrine ne r'esleve, qui n'appercevons la richesse qu'en montre et en pompe. Nostre monde n'est formé qu'à l'ostentation : les hommes ne s'enflent que de vent; et se manient à bonds, comme les balons. Cettuy cy ne se propose point des vaines fantasies : sa fin feut, Nous

---

[1] C'est ce qu'Alcibiade dit en propres termes, dans son Apologie de Socrate. Voyez Platon, dans *le Banquet*.

fournir de choses et de preceptes qui reellement et plus ioinctement *[1] servent à la vie;

> Servare modum, finemque tenere,
> Naturamque sequi [2].

Il feut aussi tousiours un et pareil [3], et se monta, non par *[2] saillies, mais par complexion, au dernier poinct de vigueur; ou, pour mieulx dire, il ne monta rien, mais ravalla plustost et ramena à son poinct originel et naturel, et luy soubmeit la vigueur, les aspretez et les difficultez; car en Caton, on veoid bien à clair que c'est une allure tendue bien loing au dessus des communes; aux braves exploicts de sa vie, et en sa mort, on le sent tousiours monté sur ses grands chevaulx [4] : cettuy cy ralle à terre *[3], et, d'un

---

[2] « Garder une juste mesure, avoir un but, suivre la nature. » Lucan. L. II, v. 381.

[3] *Præclaraque est æquabilitas in omni vitâ, et idem semper vultus eademque frons, ut de Socrate.... accepimus.* — Cicer. *de Offic.* L. I, c. XXVI.

[4] Montaigne parle encore de Caton et de sa mort. L. II, c. XI et XIII.

*[1] Plus directement, plus spécialement. — On ne trouve point le mot *joinctement* dans les plus anciens dictionnaires.

*[2] *Par boutades*, édition de 1595, mais effacé par Montaigne.—N.

*[3] *Va terre à terre*, rase la terre. — Voyez Nicot sur le mot *raller*.

pas mol et ordinaire, traicte les plus utiles discours, et se conduict, et à la mort, et aux plus espineuses traverses qui se puissent presenter, au train de la vie humaine. Il est bien advenu, que le plus digne homme d'estre cogneu et d'estre presenté au monde pour exemple, ce soit celuy du quel nous ayons plus certaine cognoissance : il a esté esclairé *4 par les plus clairvoyants hommes qui feurent oncques; les tesmoings que nous avons de luy sont admirables en fidelité et en suffisance *5. C'est grand cas, d'avoir peu donner tel ordre aux pures imaginations d'un enfant, que, sans les alterer ou estirer *6, il en ayt produict les plus beaux effects de nostre ame : il ne la represente ny eslevee ny riche; il ne la represente que saine, mais certes d'une bien alaigre et nette santé. Par ces vulgaires ressorts et naturels, par ces fantasies ordinaires et communes, sans s'esmouvoir et sans se picquer, il dressa non seulement les plus reglees, mais les plus haultes et vigoreuses creances, actions et mœurs, qui feurent oncques [5]. C'est luy qui ramena du ciel, où elle perdoit son tems, la sagesse

---

[5] C'est le jugement que Cicéron porte de Socrate. Voyez *Academic.* L. I, c. 4.

*4 C'est-à-dire, « sa vie a été éclaircie, illustrée ».

*5 *Soit pour iuger, soit pour rapporter.* — Addition de l'édit. de 1588.

*6 Ou les étendre, les agrandir.

humaine, pour la rendre à l'homme, où est sa plus iuste et plus laborieuse besongne et plus utile. Voyez le plaider devant ses iuges ; voyez par quelles raisons il esveille son courage aux hazards de la guerre; quels arguments fortifient sa patience contre la calomnie, la tyrannie, la mort, et contre la teste de sa femme : il n'y a rien d'emprunté de l'art et des sciences; les plus simples y recognoissent leurs moyens et leur force; il n'est possible d'aller plus arriere et plus bas. Il a faict grand' faveur à l'humaine nature, de montrer combien elle peult d'elle mesme.

Nous sommes, chascun, plus riches que nous ne pensons; mais on nous dresse à l'emprunt et à la queste; on nous duict à nous servir plus de l'aultruy, que du nostre. En aulcune chose l'homme ne sçait s'arrester au poinct de son besoing : de volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peult estreindre; son avidité est incapable de moderation. Ie treuve qu'en curiosité de sçavoir, il en est de mesme : il se taille de la besongne bien plus qu'il n'en peult faire, et bien plus qu'il n'en a affaire, estendant l'utilité du sçavoir, autant qu'est sa matiere : *Ut omnium rerum, sic litterarum quoque, intemperantiâ laboramus* [6] : et Tacitus a raison de louer la mere d'A-

---

6 « Dans les lettres, comme en tout autre chose, nous souffrons d'une excessive abondance ». Senec. epist. CVI.

gricola, d'avoir bridé en son fils un appetit trop bouillant de science [7].

C'est un bien, à le regarder d'yeulx fermes, qui a, comme les aultres biens des hommes, beaucoup de vanité et foiblesse propre et naturelle, et d'un cher coust. L'employte en est bien plus hazardeuse que de toute aultre viande ou boisson; car, au reste, ce que nous avons acheté, nous l'emportons au logis, en quelque vaisseau; et là, avons loy d'en examiner la valeur, combien, et à quelle heure, nous en prendrons : mais les sciences, nous ne les pouvons d'arrivee mettre en aultre vaisseau qu'en nostre ame; nous les avallons en les achetant, et sortons du marché ou infects desià, ou amendez : il y en a qui ne font que nous empescher et charger, au lieu de nourrir; et telles encores, qui soubs tiltre de nous guarir, nous empoisonnent. I'ay prins plaisir de veoir, en quelque lieu, des hommes, par devotion, faire vœu d'ignorance, comme de chasteté, de pauvreté, de penitence : c'est aussi chastrer nos appetits desordonnez, d'esmousser cette cupidité qui nous espoinçonne à l'estude des livres, et priver l'ame de cette complaisance voluptueuse qui nous chatouille par l'opinion de science; et est richement accomplir le vœu de pauvreté, d'y ioindre encores celle de l'esprit. Il ne nous fault gueres de doctrine pour vivre à nostre ayse : et

7 Tacit. *in Vitâ Agricolæ*, §. 4.

Socrates nous apprend qu'elle est en nous, et la maniere de l'y trouver et de s'en ayder. Toute cette nostre suffisance, qui est au delà de la naturelle, est à peu prez vaine et superflue; c'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert : *Paucis opus est litteris ad mentem bonam* [8] : ce sont des excez fiebvreux de nostre esprit, instrument brouillon et inquiete. Recueillez vous; vous trouverez en vous les arguments de la nature contre la mort, vrays, et les plus propres à vous servir à la necessité : ce sont ceulx qui font mourir un païsan, et des peuples entiers, aussi constamment qu'un philosophe. Feusse ie mort moins alaigrement avant qu'avoir veu les Tusculanes? i'estime que non : et, quand ie me treuve au propre *7, ie sens que ma langue s'est enrichie; mon courage, de rien; il est comme nature me le forgea, et se targue pour le conflict *8, non que d'une marche populaire et commune : les livres m'ont servy non tant d'instruction, que d'exercitation. Quoy, si la science, essayant de nous armer de nouvelles deffenses contre les inconvenients *9 naturels, nous a

---

8 « Pour se faire un jugement sain, un bon esprit, on n'a besoin d'apprendre ni de savoir beaucoup ». Senec. epist. CVI.

*7 Au moment critique, décisif.

*8 Et s'arme pour le combat; mais ce n'est que d'une marche populaire, etc. — *Se targuer* signifie proprement *se couvrir d'une targe* ou *targue*, espèce de bouclier. Nicot.

*9 Accidens.

plus imprimé en la fantasie leur grandeur et leur poids, qu'elle n'a *[10] ses raisons et subtilitez à nous en couvrir? Ce sont voirement subtilitez, par où elle nous esveille souvent bien vainement : les aucteurs mesmes plus serrez et plus sages, voyez autour d'un bon argument, combien ils en sement d'aultres legiers, et, qui y regarde de prez, incorporels *[11]; ce ne sont qu'arguties verbales, qui nous trompent : mais d'autant que ce peult estre utilement, ie ne les veulx pas aultrement esplucher; il y en a ceans *[12] assez de cette condition, en divers lieux, ou par emprunt, ou par imitation. Si se fault il prendre un peu garde, de n'appeller pas force, ce qui n'est que gentillesse; et ce qui n'est que aigu *[13], solide; ou bon, ce qui n'est que beau; *Quæ magis gustata, quàm potata, delectant*[9] : tout ce qui plaist, ne plaist pas, *Ubi non ingenii sed animi negotium agitur*[10].

A veoir les efforts que Seneque se donne pour se

---

9 « Choses qui plaisent plus au goût qu'à l'estomac ». Cic. *Tusc. quæst.* L. V, c. v.

10 « Lorsqu'il s'agit non de nourrir l'esprit, mais l'ame ». Senec. epist. LXXV.

*10 Il y a ici ellipse à la manière des Latins. Il faut sous-entendre, *qu'elle n'a imprimé en la fantasie ses raisons, etc.*

*11 Sans corps, vides de sens et frivoles.

*12 Dans mon Livre.

*13 Subtil.

preparer contre la mort; à le veoir suer d'ahan *[14] pour se roidir et pour s'asseurer, et se debattre si long temps en cette perche, i'eusse esbranslé sa reputation, s'il ne l'eust, en mourant, trezvaillamment maintenue. Son agitation si ardente, si frequente, montre qu'il estoit chauld, et impetueux luy mesme, *Magnus animus remissiùs loquitur, et sècuriùs... non est alius ingenio, alius animo color* [11]; il le fault convaincre à ses despens; et montre *[15] aulcunement qu'il estoit pressé de son adversaire. La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus desdaigneuse et plus destendue *[16], elle est, selon moy, d'autant plus virile et persuasifve : ie croirois ayseement que son ame avoit les mouvements plus asseurez et plus reglez. L'un, plus vif *[17], nous picque et eslance en sursault; touche plus l'esprit : l'aultre, plus rassis *[18], nous informe *[19], establit et conforte constamment; touche

---

[11] « Une ame forte s'exprime avec moins d'affectation et plus de calme.... L'esprit a la même teinte que l'ame ». Senec. epist. CXIV, CXV.

*[14] D'effort, de fatigue.

*[15] Sous-entendez, *son agitation*. Vous lirez : « et son agitation montre quelquefois qu'il estoit, etc. ».

*[16] Plus relâchée, plus simple.

*[17] *Plus aigu*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne. N.

*[18] *Plus solide*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne. N.

*[19] Nous forme, façonne notre ame. — *Informer* est pris ici dans le sens que donnent les Latins au mot *informare*.

plus l'entendement. Celuy là ravit nostre iugement : cettuy cy le gaigne [12]. I'ay veu pareillement d'aultres escripts, encores plus reverez, qui en la peincture du conflict qu'ils soubstiennent contre les aiguillons de la chair, les representent si cuisants, si puissants et invincibles, que nous mesmes, qui sommes de la voierie [*20] du peuple, avons autant à admirer l'estrangeté et vigueur incogneue de leur tentation, que leur resistance [13].

A quoy faire nous allons nous gendarmant par ces efforts de la science [*21]? Regardons à terre : les pauvres gents que nous y voyons espandus, la teste penchante aprez leur besongne, qui ne sçavent ny Aristote ny Caton, ny exemple ny precepte; de ceulx là tire nature touts les iours des effects de constance et de patience, plus purs et plus roides que ne

---

[12] Voyez au chap. XXXI du L. II, le jugement de Montaigne sur la manière dont Cicéron et Sénèque traitent du mépris de la mort. Ici, il donne la préférence à Plutarque sur Sénèque; là, il préfère Sénèque à Cicéron.

[13] Il est clair que Montaigne en veut ici aux auteurs et compilateurs des vies des Saints et des Pères du Désert, et, en général, aux théologiens ascétiques, dont il tourne adroitement en ridicule les exagérations. N.

[*20] De la lie du peuple.

[*21] Pourquoi allons-nous chercher dans l'étude des sciences des armes contre les maux et accidens de la vie?

sont ceulx que nous estudions si curieusement en l'eschole [14] : combien en veois ie ordinairement qui mescognoissent la pauvreté; combien qui desirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction? Celuy là qui fouït mon iardin, il a ce matin enterré son pere ou son fils. Les noms mesme, de quoy ils appellent les maladies, en addoulcissent et amollissent l'aspreté : la Phthisie, c'est la toux pour eulx; la Dysenterie, devoyement d'estomach; un Pleuresis [*22], c'est un morfondement : et selon qu'ils les nomment doulcement, ils les supportent aussi; elles sont bien griefves, quand elles rompent leur travail ordinaire; ils ne s'allictent que pour mourir. *Simplex illa et aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versa est* [15].

I'escrivois cecy environ le tems qu'une forte charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son poids, droict sur moy : i'avois, d'une part, les ennemis à ma porte; d'aultre part, les picoreurs [*23],

---

[14] Montaigne explique lui-même ce phénomène, et répond très-bien à cette objection qu'il nous propose ici contre la science, en faveur de l'ignorance. Voyez ci-dessus, L. II, c. XI.

[15] « Cette vertu simple et naïve a été changée en une science obscure, pleine de subtilités ». Senec. epist. XCV.

[*22] Une *pleurésie*, comme nous parlons aujourd'hui.

[*23] Ceux qui font la petite guerre, *Prædatores*.

pires ennemis, *non armis, sed vitiis certatur* [16]; et essayois [*24] toute sorte d'iniures militaires, à la fois :

> Hostis adest dextrâ lævâque a parte timendus,
> Vicinoque malo terret utrumque latus [17].

Monstrueuse guerre! les aultres agissent au dehors; cette cy encores contre soy, se ronge et se desfaict par son propre venin. Elle est de nature si maligne et ruyneuse, qu'elle se ruyne quand et quand le reste, et se deschire et despece [*25] de rage. Nous la voyons plus souvent se dissouldre par elle mesme, que par disette d'aulcune chose necessaire ou par la force ennemie. Toute discipline la fuyt : elle vient guarir la sedition, et en est pleine; veult chastier la desobeïssance, et en montre l'exemple; et, employee à la deffense des loix, faict sa part de rebellion à l'encontre des siennes propres. Où en sommes nous! nostre medecine porte infection!

> Nostre mal s'empoisonne
> Du secours qu'on luy donne.

> Exsuperat magis, ægrescitque medendo [18].

---

16 « Ce n'est pas par les armes que l'on attaque, mais par de viles et lâches moyens ».

17 « A droite, à gauche, un ennemi redoutable me presse; des deux côtés il me faut également craindre ». Ovid. *de Ponto.* L. I, eleg. III, v. 57.

18 « Les remèdes ne font qu'aigrir le mal ». *Énéide,* L. XII, v. 46.

*24 J'essuyais, j'éprouvais.

*25 Et *desmembre.* Édit. de 1588.

Omnia fanda, nefanda, malo permista furore,
Iustificam nobis mentem avertêre deorum [19].

En ces maladies populaires, on peult distinguer, sur le commencement, les sains, des malades; mais quand elles viennent à durer, comme la nostre, tout le corps s'en sent, et la teste et les talons : aulcune partie n'est exempte de corruption; car il n'est air qui se hume si gouluement, qui s'espande et penetre, comme faict la licence. Nos armees ne se lient et tiennent plus que par ciment estrangier : des François on ne sçait plus faire un corps d'armee constant et reglé. Quelle honte! il n'y a qu'autant de discipline que nous en font veoir des soldats empruntez! Quant à nous, nous nous conduisons à discretion, et non pas du chef, chascun selon la sienne [*26]; il a

[19] « Le juste, l'injuste, confondus par nos coupables fureurs, ont détourné de nous la protection des dieux ». Catul. carm. 62, *de Nuptiis Pelei et Thetidos*, v. 405.

[*26] C'est-à-dire : « Non à la discrétion du chef, mais chacun selon la sienne. Ce chef a plus à faire au-dedans qu'au-dehors. C'est le commandant qui seul est obligé de suivre les soldats, de leur faire la cour, de s'accommoder à leurs fantaisies, de leur obéir : à tout autre égard, il n'y a que licence et dissolution dans nos armées ».

— Si cette paraphrase paraît inutile à certains critiques qui entendent tout à demi-mot, je les prie de considérer, dit Coste, qu'elle pourrait être de quelque usage à d'autres; puisque, dans ce même endroit, le traducteur anglais, homme d'esprit, s'est fort éloigné de la pensée de Montaigne.

plus à faire au dedans qu'au dehors : c'est au commandant de suyvre, courtizer et plier, à luy seul d'obeïr ; tout le reste est libre et dissolu. Il me plaist de veoir combien il y a de lascheté et de pusillanimité en l'ambition ; par combien d'abiection et de servitude il luy fault arriver à son but : mais cecy me desplaist il *27, de veoir des natures debonnaires, et capables de iustice, se corrompre touts les iours au maniement et commandement de cette confusion. La longue souffrance engendre la coustume ; la coustume, le consentement et l'imitation. Nous avions assez d'ames mal nees, sans gaster les bonnes et genereuses : si que, si nous continuons, il restera malayseement à qui fier la santé de cet estat, au cas que fortune nous la redonne :

> Hunc saltem everso iuvenem succurrere seclo
> Ne prohibete [20] !

Qu'est devenu cet ancien precepte ? que les soldats

---

[20] « N'empêchez pas, du moins, que ce jeune homme ne soutienne l'état sur le penchant de sa ruine ». Virg. *Géorg.* L. I, v. 500. — Si je ne me trompe, dit Coste, Montaigne veut parler ici de Henri de Bourbon, roi de Navarre, qui, devenu roi de France, après la mort de Henri III, non-seulement sauva l'état, qu'il avait assisté pendant la vie de ce prince, mais le rendit plus florissant et plus redoutable qu'il n'avait été depuis long-tems.

*27 Mais ce qui me déplaît, c'est de voir, etc.

ont plus à craindre leur chef, que l'ennemy [21] : et ce merveilleux exemple? qu'un pommier s'estant trouvé enfermé dans le pourpris du camp de l'armee romaine, elle feut veue landemein en desloger, laissant au possesseur le compte entier de ses pommes, meures et delicieuses [22]. I'aimerois bien que nostre ieunesse, au lieu du temps qu'elle employe à des peregrinations [*28] moins utiles, et apprentissages moins honnorables, elle le meist, moitié à veoir de la guerre sur mer, soubs quelque bon capitaine commandeur de Rhodes; moitié à recognoistre la discipline des armees turkesques, car elle a beaucoup de differences, et d'advantages sur la nostre : cecy en est, que nos soldats deviennent plus licencieux aux expeditions; là, plus retenus et craintifs; car les offenses ou larrecins sur le menu peuple, qui se punissent de bastonnades en la paix, sont capitales en guerre; pour un œuf prins sans payer, ce sont, de compte prefix, cinquante coups de baston; pour toute aultre chose, tant legiere soit elle, non necessaire à la nourriture, on les empale, ou decapite sans deport [*29]. Ie me suis

---

[21] Valère-Maxime, L. II, c. VII, *in extern.* n°, 2.

[22] C'est ce que rapporte Frontin, au sujet de l'armée de M. Scaurus, *Stratag.* L. IV, c. III, n°. 13.

[*28] Voyages. — *Pérégrination* du latin *peregrinatio.*

[*29] Sans déplacement, sur le lieu du délit.

estonné, en l'histoire de Selim, le plus cruel conquerant qui feut oncques, veoir, que lors qu'il subiugua l'Aegypte, les admirables iardins qui sont autour de la ville de Damas, en abondance de delicatesse, resterent vierges des mains de ses soldats; touts ouverts et non clos comme ils sont.

*30 Mais est il quelque mal en une police, qui vaille estre combattu par une drogue *31 si mortelle? non pas, disoit Favonius [23], l'usurpation de la possession tyrannique d'un estat. Platon[24], de mesme, ne consent pas qu'on face violence au repos de son païs, pour le guarir, et n'accepte pas l'amendement qui trouble et hasarde tout, et qui couste le sang et ruyne des citoyens; establissant l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là, seulement de prier Dieu qu'il y porte sa main extraordinaire; et semble sçavoir mauvais gré à Dion son grand amy, d'y avoir un peu aultrement procedé. I'estois Platonicien de ce costé là, avant que ie sceusse qu'il y eust de Platon au monde. Et si ce personnage doibt

---

23 Plutarque, *Vie de Marcus Aratus*, c. III.

24 Ep. VII, *a Perdiccas.*

*30 Dans l'édition in-4°. de 1588, la phrase suivante est immédiatement après les vers de Virgile qu'il a cités à la page 16.

*31 La guerre civile.

purement estre refusé de nostre consorce *32, lui qui, par la sincerité de sa conscience, merita envers la faveur divine de penetrer si avant en la chrestienne lumiere au travers des tenebres publicques du monde de son temps, ie ne pense pas qu'il nous siese bien de nous laisser instruire à un païen combien c'est d'impieté de n'attendre de Dieu nul secours simplement sien, et sans nostre cooperation! Ie doubte souvent, si, entre tant de gents qui se meslent de telle besongne, nul s'est rencontré d'entendement si imbecille, à qui on aye en bon escient persuadé Qu'il alloit vers la reformation, par la derniere des difformations; Qu'il tiroit vers son salut, par les plus expresses causes que nous ayons de trescertaine damnation; Que, renversant la police, le magistrat et les loix, en la tutelle des quelles Dieu l'a colloqué *33, desmembrant sa mere et en donnant à ronger les pieces à ses anciens ennemis, remplissant des haines parricides les courages fraternels, appellant à son ayde les diables et les furies, il puisse apporter secours à la sacrosaincte doulceur et iustice de la parole divine. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la vengeance, n'ont point assez de propre et naturelle im-

*32 De notre société. — En employant le mot *consorce*, Montaigne n'a fait que donner une terminaison française au mot latin *consortium*.

*33 Pour la défense desquelles Dieu l'a placé.

petuosité ; amorsons les et les attisons par le glorieux tiltre de iustice et devotion. Il ne se peult imaginer un pire visage des choses, qu'où la meschanceté vient à estre legitime, et prendre, avecques le congé du magistrat, le manteau de la vertu : *Nihil in speciem fallacius, quàm prava religio, ubi deorum numen prætenditur sceleribus* [25] : l'extreme espece d'iniustice, selon Platon [26] c'est que, ce qui est iniuste soit tenu pour iuste.

Le peuple y souffrit*[34] bien largement lors, non les dommages presents seulement,

> undique totis
> Usque adeò turbatur agris [27],

mais les futurs aussi : les vivants y eurent à patir ; si eurent ceulx qui n'estoient encores nays : on le pilla*[35], et moy par consequent, iusques à l'esperance, luy ravissant tout ce qu'il avoit à s'apprester à vivre pour longues annees :

> Quæ nequeunt secum ferre aut abducere, perdunt ;

---

[25] « Rien de si attrayant en apparence, mais rien de plus trompeur qu'une religion dépravée, et qui autorise des crimes au nom des dieux ». Tite-Live, L. XXXIX, c. XVI.

[26] *De Republ.* L. II.

[27] « Tant sont affreux les désordres qui, de tous côtés, désolent nos campagnes » ! Virg. eclog. I, v. 11.

*[34] Pendant les guerres civiles, dont il avait commencé le tableau cinq à six pages plus haut.

*[35] On lui ôta (au peuple) et à moi par conséquent, etc.

Et cremat insontes turba scelestâ casas.

Muris nulla fides, squalent populatibus agri[28].

Oultre cette secousse, i'en souffris d'aultres : i'encourus les inconvenients que la moderation apporte en telles maladies : ie feus peladé *[36] à toutes mains ; au Gibelin i'estois Guelphe ; au Guelphe, Gibelin : quelqu'un de mes poëtes dict bien cela, mais ie ne sçais où c'est. La situation de ma maison, et l'accointance des hommes de mon voisinage, me presentoient d'un visage *[37] ; ma vie et mes actions, d'un aultre. Il ne s'en faisoit point des accusations formees, car il n'y avoit où mordre ; ie ne desempare *[38] iamais les loix, et qui m'eust recherché *[39], m'en eust deu de reste : c'estoient suspicions muettes qui couroient soubs main, ausquelles il n'y a iamais faulte d'apparence, en un meslange si confus, non plus que d'es-

---

28 « Ils détruisent ce qu'ils ne peuvent emporter ou emmener ; et, dans leur fureur barbare, ils brûlent jusqu'aux innocentes chaumières..... Les murailles mêmes ne mettent plus à couvert de leurs insultes : nos champs désolés n'offrent plus que des ruines ». — Les deux premiers vers sont d'Ovide, *Trist.* L. III, el. x, v. 65. J'ignore la source du troisième. N.

*36 Écorché, dépouillé.

*37 Sous un aspect.

*38 Je ne m'écarte jamais des lois.

*39 Et qui eût fait l'examen de ma conduite.

prits ou envieux ou ineptes. I'ayde ordinairement aux presumptions iniurieuses quela fortune seme contre moy, par une façon que i'ay, dez tousiours, de fuyr à me iustifier, excuser et interpreter; estimant que c'est mettre ma conscience en compromis, de plaider pour elle; *Perspicuitas enim argumentatione elevatur*[29] : et, comme si chascun voyoit en moy aussi clair que ie fois, au lieu de me tirer arriere de l'accusation, ie m'y advance, et la rencheris plustost par une confession ironique et mocqueuse, si ie ne m'en tais tout à plat, comme de chose indigne de response. Mais ceulx qui le prennent pour une trop haultaine confiance ne m'en veulent gueres moins de mal, que ceulx qui le prennent pour foiblesse d'une cause indeffensible; nommeement les grands, envers lesquels faulte de soubmission est l'extreme faulte, rudes à toute iustice qui se cognoist, qui se sent, non desmise *[40], humble et suppliante : i'ay souvent heurté à ce pilier. Tant y a que, de ce qui m'adveint lors, un ambitieux s'en feust pendu; si eust faict un avaricieux. Ie n'ay soing quelconque d'acquerir;

Sit mihi, quod nunc est, etiam minus, ut mihi vivam

---

[29] « Car la dispute affaiblit l'évidence ». Cic. *de Naturâ Deorum*. L. III, c. IV.

*[40] Non soumise. — *Desmise* de *demissa*.

Quod superest ævi, si quid superesse volent dî[30]:

mais les pertes qui me viennent par l'iniure d'aultruy, soit larrecin, soit violence, me pincent *[41] environ comme un homme malade et gehenné d'avarice. L'offense a, sans mesure, plus d'aigreur que n'a la perte. Mille diverses sortes de maulx accoururent à moy à la file : ie les eusse plus gaillardement soufferts à la foule.

Ie pensay desià, entre mes amis, à qui ie pourrois commettre *[42] une vieillesse necessiteuse et disgraciee : aprez avoir rodé les yeulx par tout, ie me trouvay en pourpoinct *[43]. Pour se laisser tumber à plomb, et de si hault, il fault que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoreuse et fortunee : elles sont rares, s'il y en a. Enfin ie cogneus que le plus seur estoit de me fier à moy mesme de moy et de ma necessité; et, s'il m'advenoit d'estre froidement en la grace de la fortune, que ie me recommendasse de

---

30 « Que les dieux me conservent le peu que j'ai, et même moins, s'il le faut; puissé-je vivre pour moi le reste de mes jours, si toutefois ils veulent m'en accorder encore ». Horat. L. I, ep. XVIII, v. 107.

*41 M'affectent.

*42 Confier le soin d'une vieillesse. — *Commettre* est ici dans le sens du mot latin *committere*.

*43 A la dernière extrémité; c'est-à-dire, ne sachant quel parti prendre. — Mis en pourpoint, réduit à la besace : *bonis omnibus eversus; ad incitas redactus.* Nicot et Monet.

plus fort à la mienne, m'attachasse, regardasse de plus prez à moy. En toutes choses les hommes se iectent aux appuis estrangiers, pour espargner les propres, seuls certains et seuls puissants, qui sçait s'en armer : chascun court ailleurs, et à l'advenir, d'autant que nul n'est arrivé à soy. Et me resolus que c'estoient utiles inconvenients*[44] : d'autant, Premierement, qu'il fault advertir à coups de fouet les mauvais disciples, quand la raison n'y peult assez ; comme, par le feu et violence des coings, nous ramenons un bois tortu, à sa droicture. Ie me presche, il y a si long temps, de me tenir à moy, et separer des choses estrangieres; toutesfois, ie tourne encores tousiours les yeulx à costé ; l'inclination, un mot favorable d'un grand, un bon visage, me tente : Dieu sçait s'il en est cherté en ce temps, et quel sens il porte! i'ois encores, sans rider le front, les subornements qu'on me faict pour me tirer en place marchande; et m'en deffends si mollement, qu'il semble que ie souffrisse plus volontiers d'en estre vaincu. Or à un esprit si indocile, il fault des bastonnades; et fault rebattre et resserrer, à bons coups de mail *[45], ce vaisseau qui se desprend, se descoust,

---

*44 D'utiles accidens. — On sent bien qu'il faut lier cette phrase à celle qu'on lit quelques lignes plus haut : *et s'il m'advenoit d'estre froidement en la grace de la fortune*, etc.

*45 A coups de maillet. Ce vaisseau qui se déprend (se sépare); dont les pièces se désunissent.

qui s'eschappe et desrobbe de soy. Secondement, que cet accident me servoit d'exercitation pour me preparer à pis; si moy, qui, et par le benefice de la fortune, et par la condition de mes mœurs, esperois estre des derniers, venois à estre, des premiers, attrappé de cette tempeste; m'instruisant de bonne heure à contraindre ma vie, et la renger pour un nouvel estat. La vraye liberté c'est pouvoir toute chose sur soy : *Potentissimus est qui se habet in potestate* [31]. En un temps ordinaire et tranquille, on se prepare à des accidents moderez et communs : mais en cette confusion, où nous sommes depuis trente ans, tout homme françois, soit en particulier, soit en general, se veoid a chasque heure sur le poinct de l'entier renversement de sa fortune [32]; d'autant fault il tenir son courage fourny de provisions plus fortes et vigoreuses. Sçachons gré au sort de nous avoir faict vivre en un siecle non mol, languissant, ny oysif : tel qui ne l'eust esté par aultre moyen, se rendra fameux par son malheur. Comme ie ne lis gueres ez histoires ces confusions des aultres estats, que ie n'aye regret de

---

31 « Le plus puissant est celui qui est le maître de lui-même ». Senec. ep. XC.

32 Il n'est personne aujourd'hui, qui, depuis trente ans, ne doive tenir le même langage : ce que Montaigne écrivait il y a plus de deux siècles, est encore applicable à notre situation actuelle. Le tems où il vivait ressemblait fort au nôtre.

ne les avoir peu mieulx considerer, present : ainsi faict ma curiosité, que ie m'aggree aulcunement de veoir de mes yeulx ce notable spectacle de nostre mort publicque, ses symptomes et sa forme; et, puisque ie ne la puis retarder, suis content d'estre destiné à y assister, et m'en instruire. Si cherchons nous avidement de recognoistre, en umbre mesme, et en la fable des theatres, la montre des ieux tragiques de l'humaine fortune : ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons, mais nous nous plaisons d'esveiller nostre desplaisir, par la rareté de ces pitoyables evenements. Rien ne chatouille, qui ne pince Et les bons historiens fuyent, comme un' eau dormante et mer morte, les narrations calmes, pour regaigner les seditions, les guerres, où ils sçavent que nous les appellons. Ie doubte si ie puis assez honnestement advouer à combien vil prix du repos et tranquillité de ma vie, ie l'ay plus de moitié passee en la ruine de mon païs *46. Ie me donne un peu trop bon marché de patience, ez accidents qui ne me saisissent au propre *47; et, pour me plaindre à moy, regarde non

---

*46 C'est-à-dire : « Je ne sais si je puis honnêtement avouer combien peu il en a coûté au repos et à la tranquillité de ma vie, quoique j'en aie vu s'écouler plus de la moitié pendant que s'opérait la ruine de mon pays ».

*47 C'est-à-dire : « J'avoue, à ma honte, que je vois d'un œil beaucoup trop indifférent, et trop patiemment, les malheurs qui ne tombent pas directement sur moi ».

tant ce qu'on m'oste, que ce qui me reste de sauve, et dedans et dehors. Il y a de la consolation à eschever[*48] tantost l'un, tantost l'aultre, des maulx qui nous guignent[*49] de suitte, et assenent[*50] ailleurs autour de nous : aussi, qu'en matiere d'interests publicques, à mesure que mon affection est plus universellement espandue, elle en est plus foible ; ioinct que certes, à peu prez, *tantùm ex publicis malis sentimus, quantùm ad privatas rès pertinet*[33]; et que la santé d'où nous partismes, estoit telle, qu'elle soulage elle mesme le regret que nous en debvrions avoir. C'estoit santé, mais non[*51] qu'à la comparaison de la maladie qui l'à suyvie ; nous ne sommes cheus de gueres hault : la corruption et le brigandage qui est en dignité et en ordre[*52], me semble le moins supportable ; on nous vole moins iniurieusement[*53] dans un bois, qu'en lieu de seureté. C'estoit une ioincture universelle de membres gastez en particulier à l'envy les uns des aultres, et, la pluspart, d'ulceres envieillis, qui ne recevoient plus ny

---

33 « Nous ne sentons des maux publics que ce qui nous touche particulièrement ». Tite-Live, L. XXX, c. XLIV.

*48 Esquiver.

*49 Qui nous visent et guettent.

*50 Et qui tombent d'aplomb.

*51 Mais ce ne l'était que par la comparaison, etc.

*52 La corruption des grands et des hommes constitués en dignités, etc.

*53 Moins injustement.

ne demandoient guarison. Ce croulement doncques m'anima certes plus qu'il ne m'attera, à l'aide de ma conscience, qui se portoit non paisiblement seulement, mais fierement; et ne trouvois en quoy me plaindre de moy. Aussi, comme Dieu n'envoye iamais non plus les maulx que les biens touts purs aux hommes, ma santé teint bon ce temps là, oultre son ordinaire; et, ainsi que sans elle ie ne puis rien, il est peu de choses que ie ne puisse avecques elle. Elle me donna moyen d'esveiller toutes mes provisions, et de porter la main au devant de la playe qui eust passé volontiers plus oultre : et esprouvay, en ma patience, que i'avois quelque tenue *54 contre la fortune; et qu'à me faire perdre mes arçons, il falloit un grand heurt. Ie ne le dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoreuse; ie suis son serviteur; ie luy tends les mains : Pour Dieu, qu'elle se contente! Si ie sens ses assauts? si fais. Comme ceulx que la tristesse accable et possede se laissent pourtant par intervalles tastonner *55 à quelque plaisir, et leur eschappe un soubsrire : ie puis aussi assez sur moy pour rendre mon estat ordinaire paisible et deschargé d'ennuyeuse imagination; mais ie me laisse pourtant, à boutades *56, surprendre des morsures

---

*54 Quelque fermeté.

*55 Toucher, flatter par l'apparence de quelque etc.

*56 Par intervalles, quelquefois.

de ces malplaisantes pensees, qui me battent pendant que ie m'arme pour les chasser ou pour les luicter.

Voicy un aultre rengregement *[57] de mal qui m'arriva à la suitte du reste : Et dehors et dedans ma maison, ie feus accueilli d'une peste, vehemente au prix de toute aultre : car, comme les corps sains sont subiects à plus griefves maladies, d'autant qu'ils ne peuvent estre forcez que par celles là ; aussi mon air tressalubre, où, d'aulcune memoire, la contagion, bien que voisine, n'avoit sceu prendre pied, venant à s'empoisonner, produisit des effects estranges :

> Mista senum et iuvenum densantur funera, nullum
> Sæva caput Proserpina fugit [34] :

i'eus à souffrir cette plaisante *[58] condition, que la veue de ma maison m'estoit effroyable ; tout ce qui y

---

34 « Jeunes gens, vieillards, tout s'entasse pêle-mêle dans le tombeau ; nulle tête n'échappe à l'inéxorable Proserpine ». Hor. L. I, od. XXVIII, v. 19.

*57 Augmentation, réaggravation.

*58 « Cette épithète, dit Coste, est ici fort mal placée, si je ne me trompe. Le mot de *pesante* y viendrait beaucoup mieux : car, à quoi bon plaisanter dans un sujet si funeste ? Je ne saurais croire que Montaigne se soit oublié jusque-là ». — Il me semble, à moi, que c'est tout simplement par antiphrase que Montaigne s'est servi du mot *plaisante;* ce qui ne méritait pas la remarque, ni le reproche de Coste.

estoit, estoit sans garde, et à l'abandon de qui en avoit envie. Moy, qui suis si hospitalier, feus en trespenible queste de retraicte pour ma famille; une famille esgaree, faisant peur à ses amis et à soy mesme, et horreur où qu'elle cherchast à se placer : ayant à changer de demeure, soubdain qu'un de la troupe commenceoit à se douloir du bout du doigt; toutes maladies sont alors prinses pour peste, on ne se donne pas le loysir de les recognoistre. Et c'est le bon, que selon les regles de l'art, à tout dangier qu'on approche, il fault estre quarante iours en transe de ce mal : l'imagination vous exerceant ce pendant à sa mode, et enfiebvrant vostre santé mesme. Tout cela m'eust beaucoup moins touché, si ie n'eusse eu à me ressentir de la peine d'aultruy, et servir six mois miserablement de guide à cette caravane; car ie porte en moy mes preservatifs, qui sont, resolution et souffrance. L'apprehension *59 ne me presse gueres, laquelle on craint particulierement en ce mal; et si, estant seul, ie l'eusse voulu prendre, c'eust esté une fuyte bien plus gaillarde et plus esloignee : c'est une mort qui ne me semble des pires; elle est communement courte, d'estourdissement, sans douleur, consolee par la condition publicque, sans cerimonie, sans dueil, sans presse. Mais

*59 La peur.

quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peult sauver :

> Videas desertaque regna
> Pastorum, et longè saltus latèque vacantes [35].

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel ; ce que cent hommes travailloient pour moy, chome pour long temps [*60].

Or lors, quel exemple de resolution ne veismes nous en la simplicité de tout ce peuple ? Generalement, chascun renonceoit au soing de la vie : les raisins demeurerent suspendus aux vignes, le bien principal du païs ; touts indifferemment se preparants et attendants la mort, à ce soir, ou au lendemain, d'un visage et d'une voix si peu effrayee, qu'il sembloit qu'ils eussent compromis [*61] à cette necessité, et que ce feust une condamnation universelle et inevitable. Elle est tousiours telle : mais à combien peu tient la resolution au mourir ? la distance et difference de quelques heures, la seule consideration de la compaignie, nous en rend l'apprehension [*62] di-

---

35 « Vous auriez vu les campagnes et les bois changés en de vastes déserts ». Virg. *Géorg.* L. III, v. 476.

*60 C'est-à-dire : « les terres que cent hommes cultivaient pour moi, restent pour long-tems sans culture ».

*61 Qu'ils eussent promis réciproquement de céder à cette nécessité.

*62 Ou *le goust tout divers ;* comme dant l'édit. de 1588.

verse. Voyez ceulx cy : pour ce qu'ils meurent en mesme mois, enfants, ieunes, vieillards, ils ne s'estonnent plus, ils ne se pleurent plus. I'en veis qui craignoient de demeurer derriere, comme en une horrible solitude : et n'y cogneus communement aultre soing que des sepultures ; il leur faschoit de veoir les corps espars emmy les champs, à la mercy des bestes, qui y peuplerent incontinent. Comment les fantasies humaines se descoupent *63 ! les Neorites, nation qu'Alexandre subiugua, iectent les corps des morts au plus profond de leurs bois, pour y estre mangez : seule sepulture estimee entr'eulx heureuse[36]. Tel, sain, faisoit desià sa fosse : d'aultres s'y couchoient encores vivants ; et un manœuvre des miens, à tout ses mains et ses pieds, attira sur soy la terre, en mourant. Estoit ce pas s'abrier pour s'endormir plus à son ayse, d'une entreprinse en haulteur aulcunement *64 pareille à celle des soldats romains qu'on trouva, aprez la iournee de Cannes, la teste plongee dans des trous qu'ils avoient faicts et comblez de leurs mains en s'y suffoquant[37] ? Somme, toute une nation feut

---

36 Diodore de Sicile, L. XVII, c. CV. — Voyez à ce sujet des descriptions d'usages non moins divers de plusieurs autres peuples, dans Cicéron, *Tuscul. Quæst.* L. I, c. XLV.

37 Tite-Live, L. XXII, c. LI.

*63 Se partagent en différentes formes ; sont diverses.

*64 Presque.

incontinent, par usage, logee en une marche qui ne cede en roideur à aulcune resolution estudiee et consultee.

La pluspart des instructions de la science à nous encourager, ont plus de montre que de force, et plus d'ornement que de fruict. Nous avons abandonné nature, et luy voulons apprendre sa leçon; elle qui nous menoit si heureusement et si seurement: et cependant les traces de son instruction, et ce peu, qui, par le benefice de l'ignorance, reste de son image empreint en la vie de cette tourbe rustique d'hommes impolis, la science est contraincte de l'aller touts les iours empruntant pour en faire patron*[65], à ses disciples, de constance, d'innocence et de tranquillité. Il faict beau veoir, Que ceulx cy, pleins de tant de belles cognoissances, ayent à imiter cette sotte simplicité, et à l'imiter aux premieres actions de la vertu; et Que nostre sapience apprenne, des bestes mesmes, les plus utiles enseignements aux plus grandes et necessaires parties de nostre vie, comme il nous fault vivre et mourir, mesnager nos biens, aimer et eslever nos enfants, entretenir iustice: singulier tesmoignage de l'humaine maladie; et Que cette raison, qui se manie à nostre poste*[66], trouvant tousiours quelque diversité et nou-

---

*65 Pour les proposer à ses disciples comme des modèles de constance, etc.

*66 A notre gré.

velleté, ne laisse chez nous aulcune trace apparente de la nature; et en ont faict les hommes, comme les parfumiers de l'huile; ils l'ont sophistiquee de tant d'argumentations et de discours appellez du dehors, qu'elle en est devenue variable et particuliere à chascun, et a perdu son propre visage, constant et universel, et nous fault en chercher tesmoignage des bestes, non subiect à faveur, corruption, ny à diversité d'opinions: car il est bien vray qu'elles mesmes ne vont pas tousiours exactement dans la route de nature: mais ce qu'elles en desvoyent *[67], c'est si peu que vous en appercevez tousiours l'orniere *[68]: tout ainsi que les chevaulx qu'on mene en main font bien des bonds et des escapades; mais c'est à la longueur de leurs longes, et suyvent ce neantmoins tousiours les pas de celuy qui les guide; et comme l'oiseau prend son vol, mais soubs la bride de sa filiere *[69]. *Exilia, tormenta, bella, morbos, naufragia meditare :..... ut nullo sis malo tiro* [38]: à quoy nous sert cette curiosité de

---

[38] « Méditez souvent sur l'exil, la torture, les guerres, les maladies, les naufrages...., afin de vous trouver préparé à tout accident ». Senec. ep. XCI et ep. CVII.

*[67] Mais elles s'en écartent si peu.

*[68] La trace.

*[69] De la ficelle qui le retient. — *Filière* est un terme de fauconnerie, dont on trouve l'explication dans *Richelet*.

preoccuper [*70] touts les inconvenients de l'humaine nature, et nous preparer avecques tant de peine à l'encontre de ceulx mesme qui n'ont, à l'adventure, point à nous toucher? *parem passis tristitiam facit, pati posse*[39], non seulement le coup, mais le vent et le pet, nous frappe [40]; ou, comme les plus fiebvreux, car certes c'est fiebvre, aller dez à cette heure vous faire donner le fouet, parce qu'il peult advenir que fortune vous le fera souffrir un iour; et prendre vostre robbe fourree dez la S. Iean, parce que vous en aurez besoing à Noël? Iectez vous en l'experience des maulx qui vous peuvent arriver, nommeement des plus extremes; esprouvez vous là, disent ils; asseurez vous là: Au rebours, le plus facile et plus naturel seroit en descharger mesme sa pensee: ils ne viendront pas assez tost; leur vray estre ne nous dure pas assez, il fault que nostre esprit les estende et alonge, et qu'avant la main [*71] il les incorpore en soy et s'en entretienne, comme s'ils ne poisoient pas raisonnablement

---

39 « Il est aussi pénible de croire qu'on peut souffrir un mal, que de l'avoir souffert ». Senec. ep. LXXIV.

40 *Non ad ictum tantum exagitamur, sed ad crepitum.* Id, ibid.

*70 *Qui nous faict preoccuper*, édit. de 1588. — C'est-à-dire, « qui nous fait prévoir et prévenir tous les accidens, etc. ».

*71 Par avance.

à nos sens. « Ils poiseront assez, quand ils y seront, dict un des maistres, non de quelque tendre secte, mais de la plus dure[41]; ce pendant favorise toy; crois ce que tu aimes le mieulx: que te sert il d'aller recueillant et prevenant ta malefortune; et de perdre le present, par la crainte du futur; et estre, dez cette heure, miserable, parce que tu le doibs estre avecques le temps »? Ce sont ses mots. La science nous faict volontiers un bon office, de nous instruire bien exactement des dimensions des maulx *[72]!

Curis acuens mortalia corda[42]!

ce seroit dommage, si partie de leur grandeur eschappoit à nostre sentiment et cognoissance!

Il est certain qu'à la pluspart la preparation à la mort a donné plus de torment que n'a faict la souffrance. Il feut iadis veritablement dict, et par un bien iudicieux aucteur, *Minùs afficit sensus fatigatio, quàm cogitatio*[43]. Le sentiment de la mort presente nous anime parfois, de soy mesme, d'une prompte

---

41 Sénèque. Voyez les épîtres XIII et XCVIII.

42 « Éclairant les mortels par une triste prévoyance ». Virg. *Géorg.* L. I, v. 123.

43 « Songer sans cesse à un mal, c'est pis que de le souffrir ». Quintil. *Inst. Orat.* L. I, c. XII.

*72 C'est une ironie. Nous dirions aujourd'hui : « Vraiment la science nous rend un grand service de nous instruire etc. ».

resolution de ne plus eviter chose du tout inevitable: plusieurs gladiateurs se sont veus, au temps passé, aprez avoir couardement combattu, avaller courageusement la mort, offrant leur gosier au fer de l'ennemy, et le conviant. La veue de la mort à venir a besoing d'une fermeté lente, et difficile par consequent à fournir. Si vous ne sçavez pas mourir, ne vous chaille *73; nature vous en informera sur le champ, plainement et suffisamment; elle fera exactement cette besongne pour vous: n'en empeschez vostre soing *74:

> Incertam frustrà, mortales, funeris horam
> Quæritis, et quâ sit mors aditura viâ.
>
> Pœna minor certam subitò perferre ruinam;
> Quod timeas, gravius sustinuisse diù[44].

Nous troublons la vie, par le soing de la mort; et la mort, par le soing de la vie: l'une nous ennuye; l'aultre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort que nous nous preparons, c'est chose trop momentanee;

---

44 « En vain, malheureux mortels, vous voulez connaître l'heure incertaine de votre trépas, et le chemin par lequel la mort ira jusqu'à vous..... Il est moins pénible d'être soudainement atteint du coup fatal, que d'être tourmenté long-tems de la crainte d'en être frappé ». — Les deux premiers vers sont de Properce, L. II, eleg. XXVII, v. 1, 2. J'ignore la source des deux autres.

*73 Ne vous en mettez pas en peine.

*74 Ne vous en embarrassez point.

un quart d'heure de passion *75, sans consequence, sans nuisance, ne merite pas des preceptes particuliers : à dire vray, nous nous preparons contre les preparations de la mort. La philosophie nous ordonne d'avoir la mort tousiours devant les yeulx, de la preveoir et considerer avant le temps ; et nous donne, aprez, les regles et les precautions pour prouveoir *76 à ce que cette prevoyance et cette pensee ne nous blece : ainsi font les medecins qui nous iectent aux maladies, afin qu'ils ayent où employer leurs drogues et leur art. Si nous n'avons sceu vivre, c'est iniustice *77 de nous apprendre à mourir, et difformer la fin de son tout : si nous avons sceu vivre constamment et tranquillement, nous sçaurons mourir de mesme. Ils s'en vanteront tant qu'il leur plaira, *tota philosophorum vita commentatio mortis est*[45] ; mais il m'est advis que c'est bien le bout, non pourtant le but, de la vie ; c'est sa fin, son extremité, non pourtant son obiect ; elle doibt estre elle mesme à soy sa visee*78, son desseing ; son droict estude est se regler,

---

45 « Toute la vie des philosophes est une continuelle méditation sur la mort ». Cic. *Tusc. Quæst.* L. I, c. XXX.

*75 De souffrance, sans suite nuisible.

*76 Pourvoir.

*77 C'est à tort qu'on veut nous apprendre à mourir, et à changer notre forme de vie, à la fin de toute notre carrière.

*78 Le but où elle vise.

se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs aultres offices, que comprend ce general et principal chapitre de Sçavoir vivre, est cet article de Sçavoir mourir, et des plus legiers, si nostre crainte ne luy donnoit poids.

A les iuger par l'utilité, et par la verité naïfve, les leçons de la simplicité ne cedent gueres à celles que nous presche la doctrine; au contraire. Les hommes sont divers en goust et en force: il les fault mener à leur bien selon eulx, et par routes diverses.

Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes [46].

Ie ne veis iamais païsan de mes voisins entrer en cogitation de quelle contenance et asseurance il passeroit cette heure derniere: nature luy apprend à ne songer à la mort, que quand il se meurt; et lors, il y a meilleure grace qu'Aristote, lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue prevoyance [*79]: pourtant feut ce l'opinion de Cesar [*80], que la moins [47] pourpensee mort estoit la plus heureuse et

---

[46] « Je suis le flot qui m'emporte, et j'aborde où je me trouve ». Hor. L. I, ep. I, v. 15.

[47] *Pridiè quàm occideretur, in sermone nato super cœnam.... quisnam esset finis vitæ commodissimus, repentinum, inopinatumque prætulerat.* — Sueton. *in ejus Vitâ*, c. LXXXVII.

[*79] *Premeditation*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire corrigé. N.

[*80] *Premeditee*, édit. *in-fol.* de 1595. N.

plus deschargee*[81] : *plus dolèt quàm necesse est, qui antè dolet quàm necesse est*[48]. L'aigreur de cette imagination naist de nostre curiosité : nous nous empeschons tousiours ainsi, voulants devancer et regenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux docteurs d'en disner plus mal, touts sains, et se renfrongner de l'image de la mort : le commun n'a besoing ny de remede, ny de consolation, qu'au heurt et au coup; et n'en considere que autant iustement qu'il en souffre. Est ce pas ce que nous disons, que la stupidité et faulte d'apprehension du vulgaire, luy donne cette patience aux maulx presents *[82], et cette profonde nonchalance des sinistres accidents futurs [49]; que leur ame, pour estre crasse et obtuse, est moins penetrable et agitable? Pour Dieu! s'il est ainsi, tenons d'oresenavant eschole de bestise : c'est l'extreme fruict que les sciences nous promettent, auquel cette cy *[83] conduict si doulcement ses disciples.

Nous n'aurons pas faulte de bons regents, interpretes de la simplicité naturelle ; Socrates en sera l'un :

---

48 « Celui qui s'afflige avant qu'il soit nécessaire, s'afflige plus qu'il n'est nécessaire. » Senec. ep. XCVIII.

49 Il dit la même chose ci-dessus, L. II, c. XI, (t. II, p. 154 de notre édition).

*81 Et plus déchargée de peines et de tourmens.

*82 *Plus grande que nous n'avons ;* addition de l'édit. in-4°. de 1588.

*83 La bêtise, la stupidité.

car, de ce qu'il m'en souvient, il parle environ en ce sens, aux iuges qui deliberent de sa vie : [50] « I'ay peur, » messieurs, si ie vous prie de ne me faire mourir, que » ie m'enferre en la delation de mes accusateurs, qui » est, Que ie fois plus l'entendu que les aultres, comme » ayant quelque cognoissance plus cachee des choses » qui sont au dessus et au dessoubs de nous. Ie sçais » que ie n'ay ny frequenté, ny recogneu la mort, ny » n'ay veu personne qui ayt essayé ses qualitez, pour » m'en instruire. Ceulx qui la craignent, presuppo- » sent la cognoistre : quant à moy, ie ne sçais ny » quelle elle est, ny quel il faict en l'aultre monde. A » l'adventure est la mort chose indifferente, à l'ad- » venture desirable. Il est à croire pourtant, si c'est » une transmigration d'une place à aultre, qu'il y a » de l'amendement, d'aller vivre avecques tant de » grands personnages trespassez, et d'estre exempt » d'avoir plus affaire à iuges iniques et corrompus [51] : » si c'est un aneantissement de nostre estre, c'est » encores amendement d'entrer en une longue et pai- » sible nuict; nous ne sentons rien de plus doulx en » la vie qu'un repos et sommeil tranquille et profond, » sans songes. Les choses que ie sçais estre mauvai-

50 Tout ceci est extrait de l'*Apologie de Socrate*, dans Platon.

51 Paroles de Socrate, traduites par Cicéron, *Tusc. Quæst.* L. I, c. XLI.

» ses, comme d'offenser son prochain, et desobeïr
» au superieur, soit Dieu soit homme, ie les evite
» soigneusement : celles desquelles ie ne sçais si elles
» sont bonnes ou mauvaises, ie ne les sçaurois crain-
» dre. Si ie m'en vois mourir, et vous laisse en
» vie, les dieux seuls voyent à qui, de vous ou de
» moy, il en ira mieulx. Par quoy, pour mon regard,
» vous en ordonnerez comme il vous plaira. Mais, se-
» lon ma façon de conseiller les choses iustes et uti-
» les, ie dis bien que pour vostre conscience vous
» ferez mieulx de m'eslargir, si vous ne voyez plus
» avant que moy en ma cause; et, iugeant selon mes
» actions passees, et publicques et privees, selon mes
» intentions, et selon le proufit que tirent touts les
» iours de ma conservation tant de nos citoyens et
» ieunes et vieux, et le fruict que ie vous fois à touts,
» vous ne pouvez deuement vous descharger envers
» mon merite, qu'en ordonnant que ie sois nourry,
» attendu ma pauvreté, au Prytanee, aux despens pu-
» blicques, ce que souvent ie vous ay veu, à moindre
» raison, octroyer à d'aultres. Ne prenez pas à obsti-
» nation ou desdaing, que, suyvant la coustume, ie
» n'aille vous suppliant et esmouvant à commisera-
» tion. I'ay des amis et des parents, n'estant, comme
» dict Homere, engendré ny de bois, ny de pierre,
» non plus que les aultres, capables de se presenter
» avecques des larmes et le dueil; et ay trois enfants
» esplorez, de quoy vous tirer à pitié : mais ie ferois

» honte à nostre ville, en l'aage que ie suis, et en telle » reputation de sagesse que m'en voycy en preven- » tion, de m'aller desmettre *84 à si lasches contenan- » ces. Que diroit on des aultres Atheniens? I'ay tou- » siours admonesté ceulx qui m'ont ouï parler, de ne » racheter leur vie par une action deshonneste; et, » aux guerres de mon païs, à Amphipolis, à Potidee, » à Delie, et aultres où ie me suis trouvé, i'ay mon- » tré, par effects, combien i'estois loing de garantir » ma seureté par ma honte. Dadvantage, i'interesse- » rois vostre debvoir, et vous convierois à choses » laides; car ce n'est pas à mes prieres de vous per- » suader; c'est aux raisons pures et solides de la ius- » tice. Vous avez iuré aux dieux d'ainsi vous maintenir: » il sembleroit que ie vous voulsisse souspeçonner et » recriminer de ne croire pas qu'il y en aye: et moy » mesme tesmoignerois contre moy, de ne croire point » en eulx comme ie doibs, me desfiant de leur con- » duicte, et ne remettant purement en leurs mains » mon affaire. Ie m'y fie du tout; et tiens pour cer- » tain qu'ils feront en cecy, selon qu'il sera plus pro- » pre à vous et à moy : les gents de bien, ny vivants, » ny morts, n'ont aulcunement à se craindre des dieux ». Voylà pas un playdoyer sec et sain, mais quand et quand naïf et bas, d'une haulteur inimaginable, veritable, franc et iuste, au delà de tout exemple; et

*84 Soumettre, abaisser.

employé en quelle necessité? Vrayement ce feut raison qu'il le preferast à celuy que ce grand orateur Lysias avoit mis par escript pour luy [52]; excellemment façonné au style iudiciaire, mais indigne d'un si noble criminel. Eust on ouï de la bouche de Socrates une voix suppliante? cette superbe vertu eust elle calé *[85] au plus fort de sa montre? et sa riche et puissante nature eust elle commis à l'art sa deffense; et, en son plus hault essay, renoncé à la verité et naïfveté, ornements de son parler, pour se parer du fard des figures, et feinctes d'un' oraison apprinse? Il feit tressagement, et selon luy, de ne corrompre une teneur de vie *[86] incorruptible et une si saincte image de l'humaine forme, pour allonger d'un an sa decrepitude, et trahir l'immortelle memoire de cette fin glorieuse. Il debvoit sa vie, non pas à soy, mais à l'exemple du monde· seroit ce pas dommage publicque qu'il l'eust achevee d'un' oysifve et obscure façon? Certes, une si nonchalante et molle consideration de sa mort meritoit que la posterité la considerast d'autant plus pour

---

[52] Voyez, à ce sujet, Cicéron *de Oratore*, L. I, c. LIV. Il nous a conservé la réponse de Socrate à Lysias.

*[85] Eût-elle abandonné la partie. — Le mot *caler*, pour *fuir*, *céder*, est encore d'usage en quelques provinces, et surtout en Bretagne.

*[86] C'est une expression latine. On trouve dans Sénèque, *tenor vitæ per omnia consonans.* Voyez ep. XXXI.

luy *87 ; ce qu'elle feit : et il n'y a rien en la iustice si iuste, que ce que la fortune ordonna pour sa recommendation ; car les Atheniens eurent en telle abomination ceulx qui en avoient esté cause, qu'on les fuyoit comme personnes excommuniees ; on tenoit pollu tout ce à quoy ils avoient touché ; personne à l'estuve ne lavoit avecques eulx, personne ne les saluoit ny accointoit ; si qu'enfin ne pouvant plus porter cette haine publicque, ils se pendirent eulx mesmes [53]. Si quelqu'un estime que parmy tant d'aultres exemples que i'avois à choisir pour le service de mon propos, ez dicts de Socrates, i'aye mal trié cettuy cy *88 ; et qu'il iuge ce discours estre eslevé au dessus des opinions communes : ie l'ay faict à escient ; car ie iuge aultrement ; et tiens que c'est un discours, en reng et en naïfveté, bien plus arriere et plus bas que les opinions communes. Il represente, en une hardiesse inartificielle et niaise, en une securité puerile, la pure et premiere impression et ignorance de nature : car il est croyable que nous avons naturellement crainte de la douleur ; mais non de la mort, à cause d'elle.

---

53 Tout ceci est copié fidèlement d'un traité de Plutarque, intitulé *De l'envie et de la haine.*

*87 Y attachât pour lui beaucoup plus de considération ; lui rendît plus de justice qu'il ne s'en était rendu à lui-même, en faisant si peu de cas de sa vie.

*88 Celui qu'il a rapporté plus haut.

C'est une partie de nostre estre, non moins essentielle que le vivre. A quoy faire nous en auroit nature engendré *[89] la haine et l'horreur, veu qu'elle luy tient reng de tresgrande utilité pour nourrir la succession et vicissitude de ses ouvrages ? et qu'en cette republicque universelle, elle sert plus de naissance et d'augmentation, que de perte ou ruyne *[90] ?

Sic rerum summa novatur [54],

Mille animas una necata dedit [55],

la defaillance d'une vie est le passage à mille aultres vies. Nature a empreint aux bestes le soing d'elles et de leur conservation : elles vont iusques là, de craindre leur empirement, de se heurter et blecer, que nous les enchevestrions et battions, accidents subiects à leur sens et experience ; mais que nous les tuions, elles ne le peuvent craindre, ny n'ont la faculté d'imaginer et conclure la mort : si dict on encores qu'on les veoid, non seulement la souffrir gayement, la pluspart des

---

54 « Ainsi tous les êtres se renouvellent ». Lucret. L. II, v. 74.

55 Ovid. *de Fastis*, L. I, v. 380. Montaigne traduit ce passage après l'avoir cité.

*89 Ou *imprimé*, comme dans l'édit. de 1588.

*90 C'est-à-dire : « Elle fait plus naître d'animaux de toutes espèces, qu'elle n'en enlève » ; d'autant, comme il le dit après, que *la défaillance d'une vie est le passage à mille autres vies*.

chevaulx hennissent en mourant, les cygnes la chantent [56]; mais de plus, la rechercher à leur besoing, comme portent plusieurs exemples des elephants.

Oultre ce, la façon d'argumenter de laquelle se sert icy Socrates, est elle pas admirable egualement en simplicité et en vehemence? Vrayement il est bien plus aysé de parler comme Aristote, et vivre comme Cesar, qu'il n'est aysé de parler et vivre comme Socrates: là, loge l'extreme degré de perfection et de difficulté; l'art n'y peult ioindre *[91]. Or nos facultez ne sont pas ainsi dressees; nous ne les essayons, n'y ne les cognoissons; nous nous investissons de celles d'aultruy, et laissons chomer les nostres *[92]: comme quelqu'un pourroit dire de moy, que i'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangieres, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier.

Certes i'ay donné à l'opinion publicque, que ces parements empruntez m'accompaignent, mais ie n'en-

---

56 Il y a long-tems que le chant du cygne, à l'approche de la mort, est regardé comme une fable. Mais tous les exemples vrais ou faux servent également à Montaigne, *quand ils sont possibles*. C'est lui-même qui le dit quelque part à peu près dans les mêmes termes. — N.

Voyez ce qu'il dit au sujet des exemples qu'il rapporte, L. I, c. XX. (T. I, p. 154 de notre édition).

*91 Arriver.

*92 Et nous laissons les nôtres dans l'inaction.

tends pas qu'ils me couvrent et qu'ils me cachent[57]: c'est le rebours de mon desseing,*[93] qui ne veulx faire montre que du mien et de ce qui est mien par nature; et si ie m'en feusse cru, à tout hazard i'eusse parlé tout fin seul. Ie m'en charge de plus fort touts les iours, oultre ma proposition et ma forme premiere *[94], sur la fantasie du siecle et enhortements d'aultruy[58]. S'il me messied à moy, comme ie le crois; n'importe, il peult estre utile à quelque aultre. Tel allegue Platon et Homere, qui ne les veid oncques: et moy, ay prins des lieux assez, ailleurs qu'en leur source. Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres autour de moy en ce lieu où i'escris, i'emprunteray presentement, s'il me plaist, d'une douzaine de tels ra-

---

57 Comparez avec ceci, ce qu'il dit, L. I, c. XXIV. (T. I, p. 282 de notre édition).

58 Ce que dit là Montaigne est très-vrai. Dans l'édit. in-4°. de 1588, il y a près des deux tiers de passages latins, de moins que dans l'édition de 1595; les citations y sont fort rares, tant en prose qu'en vers : et c'est ce qui rend Montaigne plus clair et plus facile à entendre dans cette édition que dans celle de 1595, où son texte est coupé et interrompu, à tout moment, par quelque passage ou grec, ou latin, ou italien.

*93 Sous-entendez *moi*.

*94 C'est-à-dire : « J'augmente tous les jours le nombre de mes citations, contre ce que je m'étais proposé de faire d'abord, et le plan que je m'étais fait en commençant mon Livre ».

vaudeurs, gents que ie ne feuillette gueres, de quoy esmailler le traicté de la Physionomie: il ne fault que l'epistre liminaire d'un Allemand pour me farcir d'allegations [59]. Et nous allons quester par là une friande gloire, à piper le sot monde! Ces pastissages *[95] de lieux communs, de quoy tant de gents mesnagent leur estude, ne servent gueres qu'à subiects communs, et servent à nous montrer, non à nous conduire: ridicule fruict de la science, que Socrates exagite *[96] si plaisamment contre Euthydemus. I'ay veu faire des livres de choses ny iamais estudiees ny entendues; l'aucteur commettant à divers de ses amis sçavants la recherche de cette cy et de cette aultre matiere *[97] à le bastir, se contentant, pour sa part, d'en avoir proiecté le desseing, et empilé par son industrie ce fagot de provisions incogneues: au moins est sien l'encre et le papier. Cela, c'est, en conscience, acheter ou emprunter un livre, non pas le faire; c'est apprendre aux hommes, non qu'on sçait faire un livre, mais, ce

---

59 Montaigne se moque ici, avec quelque raison, de l'érudition fastueuse et mal digérée des Allemands. Ce qui était vrai de son tems, l'est un peu moins du nôtre.

*95 Ces mélanges, ces *recueils*, comme nous dirions aujourd'hui.

*96 Discute, critique.—Montaigne se sert du mot *exagiter*, dans une des acceptions du mot latin *exagitare*.

*97 Sous-entendez, *propres, necessaires*.

choisi le temps où ma vie, que i'ay à peindre, ie l'ay toute devant moy; ce qui en reste tient plus de la mort: et de ma mort seulement, si ie la rencontrois babillarde, comme font d'aultres, donnerois ie encores volontiers advis au peuple, en deslogeant.

[60] Socrates a esté un exemplaire parfaict en toutes grandes qualitez. I'ay despit qu'il eust rencontré un corps et un visage si disgracié, comme ils disent[*102], et disconvenable à la beauté de son ame; luy si amoureux et si affolé de la beauté: nature luy feit iniustice. Il n'est rien plus vraysemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit. *Ipsi animi, magni refert quali in corpore locati sint: multa enim è corpore existunt, quæ acuant mentem; multa, quæ obtundant*[61]; cettuy cy parle d'une laideur desnaturee, et difformité de membres: mais nous appelons laideur aussi, une mesadvenance au premier regard, qui loge principa-

---

[60] C'est ici seulement que Montaigne va commencer à traiter *de la Physionomie.*

[61] « Il importe beaucoup dans quel corps l'ame soit logée; car il est plusieurs qualités corporelles qui servent à aiguiser l'esprit, et plusieurs autres à l'émousser ». Cic. *Tusc. quæst.* L. I, c. XXXIII.

[*102] Ces mots, *comme ils disent*, semblent prouver que le mot *disgracié* était nouveau du tems de Montaigne. Et, en effet, dans l'édition de 1588, il ne l'avait point employé. Il avait dit *un corps et un visage si vilains.*

lement au visage, et souvent nous desgouste par bien legieres causes; d'un teint, d'une tache, d'une rude contenance, de quelque cause inexplicable, sur des membres bien ordonnez et entiers. La laideur qui revestoit un' ame tresbelle en la Boëtie, estoit de ce predicament *[103]: cette laideur superficielle, qui est pourtant tresimperieuse, est de moindre preiudice à l'estat de l'esprit, et a peu de certitude en l'opinion des hommes *[104]. L'aultre, qui d'un plus propre nom s'appelle difformité, plus substancielle, porte plus volontiers coup iusques au dedans: non pas tout soulier de cuir bien lissé, mais tout soulier bien formé, montre l'interieure forme du pied: Comme Socrates disoit [62] de la sienne *[105], qu'elle en accusoit iustement autant en son ame, s'il ne l'eust corrigee par institution. Mais, en le disant, ie tiens qu'il se mocquoit, suyvant son usage: et iamais ame si excellente, ne se feit elle mesme.

Ie ne puis dire assez souvent combien i'estime la

---

62 Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. XXXVII; et *de Fato*, c. V.

*103 Était de cet ordre, de cette catégorie.

*104 C'est-à-dire, si je ne me trompe: « Et est une preuve très-incertaine de la laideur de l'ame ».

*105 Dans l'édition in-4°. de 1588, imprimée à Paris chez Abel l'Angelier, on lit *de sa laideur*. Mais Montaigne a rayé, sur l'exemplaire corrigé de sa main, *sa laideur*, et il a écrit au-dessus *la sienne*.

beauté qualité puissante et advantageuse : il l'appelloit, « une courte tyrannie » ; et Platon, « le privilege de nature ». Nous n'en avons point qui la surpasse en credit : elle tient le premier reng au commerce des hommes ; elle se presente au devant ; seduict et preoccupe nostre iugement, avecques grande auctorité et merveilleuse impression. Phryné perdoit sa cause entre les mains d'un excellent advocat, si, ouvrant sa robe, elle n'eust corrompu ses iuges par l'esclat de sa beauté [63]. Et ie treuve que Cyrus, Alexandre, Cesar, ces trois maistres du monde, ne l'ont pas oubliee à faire leurs grands affaires ; n'a pas [*106] le premier Scipion. Un mesme mot embrasse en grec le bel et le bon [64] : et le sainct Esprit appelle souvent bons, ceulx qu'il veult dire beaux. Ie maintiendrois volontiers le reng des biens, selon que portoit la chanson que Platon dict [65] avoir esté triviale, prinse de quelque ancien poëte : « la Santé, la Beauté, la Richesse ». Aristote dict [66], Aux beaux appartenir le droict de commander : et, quand il en est de qui la beauté ap-

---

63 Sextus Empiricus, *Adv. math.* L. XI.

64 Καλὸς κ'ἀγαθὸς, d'où nous est venu *bel et bon*, qui est encore d'usage en français, mais dans le style familier.

65 En son *Gorgias*.

66 *Politic.* L. I, c. III.

*106 Et ne l'a pas oubliée non plus le grand Scipion.

proche celle des images des dieux, Que la veneration leur est pareillement deue : à celuy qui luy demandoit pourquoy plus long temps et plus souvent on hantoit les beaux : « Cette demande, feit il, n'appartient à estre faicte que par un aveugle [67] ». La pluspart et les plus grands philosophes payerent leur escholage, et acquirent la sagesse, par l'entremise et faveur de leur beauté. Non seulement aux hommes qui me servent, mais aux bestes aussi, ie la considere à deux doigts prez de la bonté.

Si me semble il que ce traict et façon de visage, et ces lineaments, par lesquels on argumente aulcunes complexions internes et nos fortunes à venir, est chose qui ne loge pas bien directement et simplement soubs le chapitre de beauté et de laideur : non plus que toute bonne odeur et serenité d'air n'en promet pas la santé ; ny toute espesseur et puanteur, l'infection, en temps pestilent. Ceulx qui accusent les dames de contredire leur beauté par leurs mœurs, ne rencontrent pas tousiours : car en une face qui ne sera pas trop bien composee, il peult loger quelque air de probité et de fiance ; comme, au rebours, i'ay leu parfois, entre deux beaux yeulx, des menaces d'une nature maligne et dangereuse. Il y a des physionomies favorables ; et, en une presse d'ennemis victorieux, vous choisirez inconti-

---

67 Diog. Laërce, *Vie d'Aristote*, L. V, segm. 20.

nent parmy des hommes incogneus, l'un plustost que l'aultre, à qui vous rendre et fier vostre vie, et non proprement par la consideration de la beauté.

C'est une foible garantie que la mine; toutesfois elle a quelque consideration: et si i'avois à les fouetter *[107], ce seroit plus rudement les meschants qui desmentent et trahissent les promesses que nature leur avoit plantees au front; ie punirois plus aigrement la malice, en une apparence debonnaire. Il semble qu'il y ayt aulcuns visages heureux, d'aultres malencontreux: et crois qu'il y a quelque art à distinguer les visages debonnaires, des niais; les severes, des rudes; les malicieux, des chagrins; les desdaigneux, des melancholiques, et telles aultres qualitez voisines. Il y a des beautez, non fieres seulement, mais aigres; il y en a d'aultres doulces, et encores au delà, fades: d'en prognostiquer les adventures futures, ce sont matieres que ie laisse indecises.

I'ay prins, comme i'ay dict ailleurs, bien simplement et cruement, pour mon regard, ce precepte ancien: que « Nous ne sçaurions faillir à suyvre nature »: que le souverain precepte, c'est de « Se conformer à elle ». Ie n'ay pas corrigé, comme Socrates, par force de la raison, mes complexions naturelles, et n'ay aul-

*[107] Et si j'étais chargé de punir les hommes, je châtierais plus rudement les méchans qui démentent, etc.

cunement troublé, par art, mon inclination: ie me laisse aller, comme ie suis venu; ie ne combats rien; mes deux maistresses pieces vivent, de leur grace, en paix et bon accord: mais le laict de ma nourrice a esté, Dieu merci! mediocrement sain et temperé. Diray ie cecy en passant? que ie veois tenir en plus de prix qu'elle ne vault, qui est seule quasi en usage entre nous, certaine image de preud'hommie scholastique, serve *[108] des preceptes, contraincte soubs l'esperance et la crainte. Ie l'aime telle que les loix et religions non facent, mais parfacent et auctorisent; qui se sente de quoy se soubstenir sans ayde; nee en nous de ses propres racines, par la semence de la raison universelle, empreinte en tout homme non desnaturé. Cette raison, qui redresse Socrates de son vicieux ply, le rend obeïssant aux hommes et aux dieux qui commandent en sa ville, courageux en la mort, non parce que son ame est immortelle, mais parce qu'il est mortel. Ruineuse instruction à toute police, et bien plus dommageable qu'ingenieuse et subtile, qui persuade aux peuples la religieuse creance suffire seule, et sans les mœurs, à contenter la divine iustice *[109]!

---

*[108] Esclave.

*[109] C'est-à-dire : « C'est une instruction (une leçon) ruineuse pour tout état, et plus dommageable qu'utile, que celle qui persuade aux peuples que la croyance religieuse suffit seule et sans les mœurs, pour contenter la justice divine ».

l'usage nous faict veoir une distinction enorme entre la devotion, et la conscience. I'ay un port *110 favorable et en forme et en interprétation;

> Quid dixi, habere me? Imò habui, Chreme[68]:
>
> Heu tantùm attriti corporis ossa vides[69]:

et qui faict une contraire montre à celle de Socrates.

Il m'est souvent advenu que, sur le simple credit de ma presence *111 et de mon air, des personnes qui n'avoient aulcune cognoissance de moy, s'y sont grandement fiees, soit pour leur propres affaires, soit pour les miennes; et en ay tiré, ez païs estrangiers, des faveurs singulieres et rares. Mais ces deux experiences valent, à l'adventure, que ie les recite particulierement: Un quidam delibera de surprendre ma maison et moy: son art feut d'arriver seul à ma porte, et d'en

---

68 « Qu'ai-je dit, *j'ai?* je devais dire, *j'avais* ». Terent. *Heaut.* act. 1, sc. 1, v. 42.

69 « Hélas! vous ne voyez plus en moi que le squelette d'un corps usé. » — Je ne sais d'où Montaigne a tiré ce second vers.

*110 J'ai un *visage;* comme il y a dans l'édition de 1588. — Pour sentir la liaison de cette phrase, il faut la placer, comme dans cette même édition, après celle qu'on trouve une vingtaine de lignes plus haut, et qui finit par ces mots, *mediocrement sain et temperé.*

*111 Ou *de mon port et de mon air,* comme dans l'édit. de 1588.

presser un peu instamment l'entree. Ie le cognoissois de nom; et avois occasion de me fier de luy, comme de mon voisin et aulcunement mon allié: ie luy feis ouvrir, comme ie fois à chascun. Le voicy tout effroyé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entreteint de cette fable: « Qu'il venoit d'estre rencontré à une demie lieue de là par un sien ennemy, lequel ie cognoissois aussi, et avois ouï parler de leur querelle; que cet ennemy luy avoit merveilleusement chaussé les esperons; et qu'ayant esté surprins en desarroy, et plus foible en nombre, il s'estoit iecté à ma porte à sauveté; qu'il estoit en grand' peine de ses gents, lesquels il disoit tenir pour morts ou prins ». I'essayay tout naïfvement de le conforter, asseurer et refreschir. Tantost aprez, voylà quatre ou cinq de ses soldats qui se presentent, en mesme contenance et effroy, pour entrer; et puis d'aultres, et d'aultres encores aprez, bien equippez et bien armez, iusques à vingt cinq ou trente, feignants avoir leur ennemy aux talons. Ce mystere commenceoit à taster ma souspeçon: ie n'ignorois pas en quel siecle ie vivois, combien ma maison pouvoit estre enviee; et avois plusieurs exemples d'aultres de ma cognoissance *[112] à qui il estoit mes-

*[112] On lit dans l'édit. de 1588: « Et nonobstant ce vain intervalle de guerre, auquel lors nous estions, i'avois plusieurs exemples d'aultres maisons de ma cognoissance, etc. ».

advenu de mesme. Tant y a, que, trouvant qu'il n'y avoit point d'acquest d'avoir commencé à faire plaisir, si ie n'achevois, et ne pouvant me desfaire sans tout rompre, ie me laissay aller au party le plus naturel et le plus simple, comme ie fois tousiours, commandant qu'ils entrassent. Aussi, à la verité, ie suis peu desfiant et souspeçonneux de ma nature; ie penche volontiers vers l'excuse et l'interpretation plus doulce; ie prends les hommes selon le commun ordre; et ne crois pas ces inclinations perverses et desnaturees, si ie n'y suis forcé par grand tesmoignage, non plus que les monstres et miracles: et suis homme, en oultre, qui me commets volontiers à la fortune *[113], et me laisse aller à corps perdu entre ses bras; de quoy iusques à cette heure i'ay eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre, et l'ay trouvee et plus advisee, et plus amie de mes affaires, que ie ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquelles on peult iustement nommer la conduicte difficile, ou, qui vouldra, prudente: de celles là mesmes, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous, et pretendons plus de nostre conduicte, qu'il ne nous ap-

*113 Expression toute latine, *fortunæ me committo.*

partient ; pourtant *[114] fourvoyent si souvent nos desseings : il est ialoux de l'estendue que nous attribuons aux droicts de l'humaine prudence, au preiudice des siens ; et nous les raccourcit d'autant que nous les amplifions. Ceulx cy se teinrent à cheval, dans ma court ; le chef avecques moy en ma salle, qui n'avoit voulu qu'on establast son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il auroit eu nouvelles de ses hommes. Il se veid maistre de son entreprinse : et n'y restoit sur ce poinct que l'execution. Souvent depuis il a dict, car il ne craignoit pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise luy avoient arraché la trahison des poings *[115]. Il remonta à cheval, ses gents ayants continuellement les yeulx sur luy, pour veoir quel signe il leur donneroit, bien estonnez de le veoir sortir, et abandonner son advantage.

Une aultre fois, me fiant à ie ne sçais quelle trefve qui venoit d'estre publiee en nos armees, ie m'acheminay à un voyage, par païs estrangement chatouilleux. Ie ne feus pas si tost esventé, que voylà trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper : l'une me ioignit à la troisiesme iournee, où ie feus chargé par quinze ou vingt gentilshommes masquez, suivis

---

*[114] C'est pour cela que nos desseins avortent si souvent, manquent leur but.

*[115] Lui avaient ôté toute idée de trahison.

d'une ondee d'argoulets [*116]. Me voilà prins et rendu, retiré dans l'espez d'une forest voisine, desmonté, devalizé, mes cofres fouillez, ma boite prinse, chevaulx et esquipage desparti [*117] à nouveaux maistres. Nous feusmes long temps à contester dans ce hallier, sur le faict de ma rençon, qu'ils me tailloient si haulte, qu'il paroissoit bien que ie ne leur estois gueres cogneu. Ils entrerent en grande contestation de ma vie. De vray, il y avoit plusieurs circonstances qui me menaceoient du dangier où i'en estois.

Tunc animis opus, Ænea, tunc pectore firmo [70].

Ie me mainteins tousiours, sur le tiltre de ma trefve, à leur quiter seulement le gaing qu'ils avoient faict de ma despouille, qui n'estoit pas à mespriser, sans promesse d'aultre rençon. Aprez deux ou trois heures que nous eusmes esté là, et qu'ils m'eurent faict monter

---

70 « C'est alors qu'il fallut montrer de la résolution et une ame intrépide ». Virg. *Énéide*, L. VI, v. 261.

*116 *Arquebusiers*, comme il les nomme plus bas. — Suivant Richelet, on nommait *argoulets*, avant que les arquebuses fussent en usage, des soldats armés d'arcs. On les nomma, dans la suite, *arquebusiers à cheval*. Mais ils conservèrent quelque tems encore le nom *d'argoulets*, quoiqu'il ne leur fût plus applicable.

*117 *Dispersé*, édition de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. N.

sur un cheval qui n'avoit garde de leur eschapper, et commis ma conduicte particuliere à quinze ou vingt arquebuziers, et dispersé mes gents à d'aultres, ayant ordonné qu'on nous menast prisonniers diverses routes *[118], et moy desià acheminé à deux ou trois arquebuzades de là,

Iam prece Pollucis iam Castoris implorata [71] :

voicy une soubdaine et tresinopinee mutation qui leur print. Ie veis revenir à moy le chef, avecques paroles plus doulces : se mettant en peine de rechercher en la trouppe mes hardes escartees, et m'en faisant rendre, selon qu'il s'en pouvoit recouvrer, iusques à ma boite. Le meilleur present qu'il me feirent, ce feut enfin ma liberté : le reste ne me touchoit gueres en ce temps là. La vraye cause d'un changement si nouveau, et de ce r'advisement sans aulcune impulsion apparente, et d'un repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprinse pourpensee *[119] et deliberee, et devenue iuste par l'usage, car d'arrivee ie leur confessay ouvertement le party duquel i'estois, et le chemin que ie tenois, certes, ie ne sçais pas bien encores

---

71 « Après avoir imploré le secours de Castor et de Pollux ». Catull. carm. LXVI, v. 65.

*118 Qu'étant prisonniers, on nous fit prendre diverses routes.

*119 Mûrement réfléchie.

quelle elle est. Le plus apparent *[120] qui se demasqua, et me feit cognoistre son nom, me redict lors plusieurs fois, que ie debvois cette delivrance à mon visage, liberté et fermeté de mes paroles, qui me rendoient indigne d'une telle mesadventure, et me demanda asseurance d'une pareille *[121]. Il est possible que la bonté divine se voulust servir de ce vain instrument pour ma conservation : Elle me deffendit encores l'endemain d'aultres pires embusches, desquelles ceulx cy mesme m'avoient adverty. Le dernier *[122] est encores en pieds, pour en faire le conte : le premier feut tué il n'y a pas long temps.

Si mon visage ne respondoit pour moy, si on ne lisoit en mes yeulx et en ma voix la simplicité de mon intention, ie n'eusse pas duré sans querelle et sans offense, si long temps, avecques cette indiscrette liberté de dire à tort et à droict ce qui me vient en fantasie, et iuger temerairement des choses. Cette façon peult paroistre, avecque raison, incivile et mal accommodee à nostre usage ; mais oultrageuse et malicieuse, ie n'ay veu personne qui l'en ayt iugee ; ne qui se soit

---

*[120] *De la troupe ;* addit. de l'édit. de 1588.

*[121] C'est-à-dire : « Et me fit promettre de lui rendre la pareille, s'il se trouvait dans le même cas ».

*[122] Des deux hommes de parti dont il vient de parler, et sur lesquels sa physionomie eut assez de pouvoir pour les empêcher de mettre à exécution leurs mauvais desseins.

picqué de ma liberté, s'il l'a receue de ma bouche : les paroles redictes ont, comme aultre son, aultre sens. Aussi ne hais ie personne ; et suis si lasche à offenser *[122], que, pour le service de la raison mesme, ie ne le puis faire, et, lorsque l'occasion m'a convié aux condamnations criminelles, i'ay plustost manqué à la iustice : *ut magis peccari nolim, quàm satis animi ad vindicanda peccata habeam* [72]. On reprochoit, dict on, à Aristote, d'avoir esté trop misericordieux envers un meschant homme : I'ay esté, de vray, dict il, misericordieux envers l'homme, non envers la meschanceté [73] ». Les iugements ordinaires s'exasperent à la vengeance, par l'horreur du mesfaict *[123] : cela mesme refroidit le mien ; l'horreur du premier meurtre m'en faict craindre un second ; et la haine *[124] de la premiere cruauté m'en faict haïr toute imitation. A moy, qui ne suis qu'escuyer de trefles *[125], peult toucher *[126]

72 « Je voudrais qu'on n'eût pas commis de fautes : mais je ne me sens pas le courage de punir les coupables ». Tite-Live, L. XXIX, c. XXI.

73 Diog.-Laërce, *Vie d'Aristote*, L. V, segm. 17.

*122 Et je suis si peu enclin à faire offense à qui que ce soit.

*123 Ordinairement on s'irrite, on se laisse entraîner à la sévérité des peines, par horreur pour le crime : cela même fait incliner mon jugement vers la douceur.

*124 *La laideur*, édit. de 1595.

*125 *Valet de trefles*, comme dans l'édition de 1588 ; c'est-à-dire un personnage de peu d'importance.

*126 Peut s'appliquer.

ce qu'on disoit de Charillus roy de Sparte: « Il ne sçauroit estre bon; puis qu'il n'est pas mauvais aux meschants [74] » : ou bien ainsi, car Plutarque le presente en ces deux sortes, comme mille aultres choses, diversement et contrairement : « Il fault bien qu'il soit bon, puis qu'il l'est aux meschants mesmes [75] ». De mesme qu'aux actions legitimes ie me fasche de m'y employer quand c'est envers ceulx qui s'en desplaisent [*127]; aussi, à dire verité, aux illegitimes, ie ne fois pas assez de conscience de m'y employer, quand c'est envers ceulx qui y consentent.

---

74 Plutarque, *du Flatteur*, c. x; et id. *de l'Envie*, c. III.
75 *Vie de Lycurgue*; c. IV.

*127 Qui ne s'y prêtent qu'avec répugnance.

---

# CHAPITRE XIII.

## *De l'experience.*

**Sommaire.** — L'expérience n'est pas un moyen très-sûr de parvenir à la vérité. Il n'arrive point d'événemens, il n'est point d'objets absolument semblables : on ne peut donc juger très-sainement par analogie. — Par cette raison, la multiplicité des lois est fort inutile : jamais le législateur ne pourra prévoir tous les cas, tous les accidens. Les meilleures lois, *ce sont les plus rares, les plus simples, les plus générales;* mais ce sont surtout celles que nous donnà la nature. Les

juges les plus équitables seraient peut-être ceux qui ne prononceraient leurs arrêts que d'après les inspirations de la raison. Malheureusement, il y a autant d'opinions que d'hommes, et souvent le même homme pense différemment en des tems différens, et souvent à des heures différentes dans la même journée. — Les lois, les actes en général sont conçus en termes obscurs, et les gloses et commentaires ne servent qu'à en obscurcir le texte. Aussi, combien ne fait-on pas de livres sur des livres! Que de gens occupés *à interpréter les interprétations!* Nos opinions se forment, *s'entent les unes sur les autres.* — Ce qu'il y a de singulier, c'est que les discussions, les disputes ne roulent guères que sur des mots; telles sont celles sur *les corps, la substance* etc. — Imperfection des lois : par exemple, des paysans qui trouvent dans leur chemin un homme assassiné, mais qui respire encore, ne songent qu'à s'enfuir, parce qu'ils seraient obligés, si on les trouvait près de ce malheureux, de comparaître devant les tribunaux, pour prouver qu'ils ne sont pas auteurs de ce meurtre; des condamnés, reconnus, depuis la sentence, innocens, ne sont pas moins exécutés, parce que, dans leur condamnation, il n'y avait aucun vice de forme. *Combien de condamnations plus criminelles que le crime!* — Montaigne partage l'ancienne opinion qu'il est toujours prudent, que l'on soit accusé à tort ou raison, de ne pas se mettre entre les mains de la justice. — Puisqu'il y a des juges pour punir les mauvaises actions, il devrait y en avoir pour récompenser les bonnes. — Comment les lois seraient-elles parfaites! c'est le plus souvent l'ouvrage *de sots* ou d'hommes *vains* ou *irrésolus*, ou d'hommes qui *par haine de l'égalité, manquent d'équité.* — Si l'on voulait se rappeler combien l'on s'est trompé dans les opinions qu'on croyait les mieux fondées, on se méfierait plus de ses jugemens. L'obscurité, l'incertitude d'une science quelcon-

que, ne s'aperçoit que par ceux qui l'ont déjà étudiée et la cultivent. Quant à Montaigne, c'est à l'étude constante qu'il a faite de lui-même, qu'il doit d'être modeste, et modéré dans ses opinions, et de détester *l'arrogance importune, querelleuse, pleine de confiance.* Il voudrait que l'on parlât toujours franchement, même aux souverains. Entourés comme ils sont, d'une tourbe de flatteurs, d'hommes avides et corrompus, ce serait presque un miracle qu'ils valussent quelque chose. Combien n'auraient-ils pas besoin d'un homme qui, sans paraître censurer leur conduite, leur en fît apercevoir les conséquences, leur apprît ce que le peuple pense d'eux, ce qu'il en dit. — Ses *Essais* sont, à son avis, un cours expérimental, fait sur lui-même, qui apprend moins ce qu'il faut faire que ce qu'il ne faut pas faire. Mais où l'expérience semble être plus nécessaire, c'est dans tout ce qui tient à la médecine ; et, à ce sujet, il décrit ses maladies, et surtout sa gravelle. A ce sujet, il lance quelques traits contre les médecins. Il entre aussi dans des détails minutieux sur sa manière de vivre : il dit quels étaient ses vêtemens, ses repas, ses habitudes ordinaires, etc., etc. Parvenu à la vieillesse, il ne la trouve pas sans consolation, ni même les maladies qui l'accompagnent. — De tout ce qu'il a exposé il conclud que, dans tous les états de la vie, il faut se laisser doucement entraîner par la nature, cette mère tendre qui a tout disposé pour notre bonheur.

*Exemples :* Ferdinand le Catholique ; Platon. — Barthold et Baldus ; Aristote. — Luther ; Socrate et Ménon. — Des paysans du pays de Montaigne ; des juges de la même contrée. — Alcibiade ; une institution des Chinois. — Socrate et Euthydème ; Aristarque ; Antée ; Antisthènes ; Persée, roi de Macédoine : Montaigne ; Alexandre. — Tibère ; les médecins ; Évenus ; Andron ; un gentilhomme ; un savant ; Socrate ; Sénèque ; Attale ; les Scythes et les Indiens ; Phi-

lopœmen; Marius; César; Quartilla; Carnéade; les Stoïciens; Socrate; Platon; Scipion; le philosophe Théon; le valet de Périclès; Favorinus; la reine Chelonis; Flaminius; Pyrrhus; Auguste; Solon; Epicure; Chilon, Auguste et Démocrite; Cranaus, roi des Athéniens; la servante du philosophe Chrysippe; Diogènes; Alcibiade; Varron; Xerxès; les philosophes cyrenaïques; Aristippe; Zénon; Pythagore; Socrate et Platon; les deux Catons, Épaminondas; Scipion et Lelius; Socrate; Platon; Alexandre; Épiménide; encore Socrate; Ésope; Alexandre et Philotas; les Athéniens et Pompée.

---

Il n'est desir plus naturel que le desir de cognoissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener; quand la raison nous fault, nous y employons l'experience,

> Per varios usus artem experientia fecit,
> Exemplo monstrante viam [1],

qui est un moyen de beaucoup plus foible et moins digne *[1]: mais le verité est chose si grande, que nous ne debvons desdaigner aulcune entremise qui nous y

[1] « C'est par différentes épreuves que l'expérience a produit l'art: l'exemple d'autrui nous servant de guide ». Manil. L. I, v. 59.

*[1] *Et plus vile*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. N.

conduise. La raison a tant de formes, que nous ne sçavons à laquelle nous prendre : l'experience n'en a pas moins ; la consequence que nous voulons tirer de la ressemblance*[1] des evenements est mal seure, d'autant qu'ils sont tousiours dissemblables. Il n'est aulcune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité et varieté. Et les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus exprez exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs : toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de difference entre les œufs, si qu'il n'en prenoit iamais l'un pour l'aultre ; et y ayant plusieurs poules, sçavoit iuger de laquelle estoit l'œuf [2]. La dissimilitude s'ingere d'elle mesme en nos ouvrages : nul art peult arriver à la similitude ; ny Perrozet, ny aultre, ne peult si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses chartes, qu'aulcuns ioueurs ne les distinguent, à les veoir seulement couler par les mains d'un aultre. La ressemblance ne faict pas tant,

---

[2] Cicéron, d'où Montaigne doit avoir tiré cet exemple, dit qu'il s'est trouvé à Délos plusieurs personnes qui, nourrissant un grand nombre de poules pour le profit, avaient accoutumé de dire, en voyant un œuf, laquelle de ces poules l'avait pondu. *Acad. quæst.* L. IV, c. XVIII.

*[1] *De la conference*, édition de 1595. Le mot *conference* est rayé par Montaigne, dans l'exemplaire qu'il a corrigé, et il a écrit au-dessus *ressemblance*. N.

un; comme la difference faict, aultre. Nature s'est obligee à ne rien faire aultre, qui ne feust dissemblable.

Pourtant *3, l'opinion de celuy là ne me plaist gueres, qui pensoit, par la multitude des loix, brider l'auctorité des iuges, en leur taillant leurs morceaux; il ne sentoit point qu'il y a autant de liberté et d'estendue à l'interpretation des loix, qu'à leur façon: et et ceux là se mocquent, qui pensent appetisser nos debats et les arrester, en nous r'appellant à l'expresse parole de la bible; d'autant que nostre esprit ne treuve pas le champ moins spacieux à contrerooller le sens d'aultruy qu'à representer le sien, et, comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté, à gloser qu'à inventer. Nous voyons combien il se trompoit *4; car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en fauldroit à regler touts les mondes d'Epicurus; *ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus* [3]: et si avons tant laissé à opiner et decider à nos iuges, qu'il ne feut iamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gaigné nos

---

[3] « Aujourd'hui, nous souffrons autant de la multitude des lois, qu'autrefois de la multitude des vices ». Tacit. *Annal.* L. III, c. XXV.

*3 C'est pourquoi.

*4 Celui qui pensait brider l'autorité des juges par la multiplicité des lois.

legislateurs à choisir cent mille especes et faicts particuliers, et y attacher cent mille loix? ce nombre n'a aulcune proportion avecques l'infinie diversité des actions humaines; la multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples : adioustez y en cent fois autant; il n'adviendra pas pourtant que, des evenements à venir, il s'en treuve aulcun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'evenements choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se puisse ioindre et apparier si exactement, qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requiere diverse consideration de iugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avecques les loix fixes et immobiles : les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples, et generales; et encores crois ie qu'il vauldroit mieulx n'en avoir point du tout, que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne tousiours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons : tesmoing la peincture de l'aage doré des poëtes, et l'estat où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'aultres : en voylà, qui pour touts iuges employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes [4]; et ces aultres eslisent, le iour du marché, quelqu'un d'entr'eulx qui sur le champ decide

[4] Coste croit que Montaigne voulait parler ici de la petite république de Saint-Marin, où l'on devait toujours choisir pour juge quelque étranger.

touts leurs procez. Quel dangier y auroit il que les plus sages vuidassent ainsi les nostres, selon les occurrences, et à l'œil, sans obligation d'exemple et de consequence? A chasque pied, son soulier. Le roy Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, prouveut sagement qu'on n'y menast aulcuns escholiers de la iurisprudence *[5], de crainte que les procez ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de sa nature, generatrice d'altercation et division : iugeant avecques Platon [5] que « C'est une mauvaise provision de païs, que iurisconsultes et medecins ».

Pourquoi est ce que nostre langage commun, si aysé à tout aultre usage, devient obscur et non intelligible en contract et testament; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoi qu'il die et escrive, ne treuve en cela aulcune maniere de se declarer qui ne tumbe en doubte et contradiction? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquants d'une peculiere attention à trier des mots solennes *[6] et former des clauses artistes *[7], ont tant poisé chasque syllabe, espluché si primement *[8] chasque espece de cousture, que les

---

[5] *De Republ.* L. III.

*[5] Pourvut sagement à ce qu'on n'y conduisît pas des élèves en jurisprudence.

*[6] Nous disons aujourd'hui *solennels.*

*[7] Arrangées avec art.

*[8] Si exactement.

voylà enfrasquez *9 et embrouillez en l'infinité des figures, et si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tumber soubs aulcun reglement et prescription, ny aulcune certaine intelligence : *confusum est quidquid usque in pulverem sectum est*[6]. Qui a veu des enfants, essayants de renger à certain nombre une masse d'argent vif; plus ils le pressent et pestrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux metal; il fuyt à leur art, et se va menuisant et esparpillant, au delà de tout compte : c'est de mesme; car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes; on nous met en train d'estendre et diversifier les difficultez; on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelle; comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiee *10 et profondement remuee : *Difficultatem facit doctrina*[7]. Nous doubtions sur Ulpian, et redoubtons

---

6 « Tout ce qui est divisé jusqu'à n'être que poudre, devient confus ». Senec. epist. LXXXIX.

7 « C'est la doctrine qui produit les difficultés ». Quintil. *Inst. orat.* L. X, c. III. — Montaigne cite bien les propres paroles de Quintilien, mais dans un sens tout différent de celui qu'elles ont dans cet auteur.

*9 Embarrassés. — *Enfrasquer* vient de l'italien *infrascare*, pris métaphoriquement.

*10 Divisée en *miettes*. — Emier, *comminuere in micas*.

encores sur Bartolus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions; non point s'en parer, et en entester la posterité. Ie ne sçais qu'en dire; mais il se sent, par experience, que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escript pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile; et un tiers, que celuy qui traicte sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere, et l'espandons en la destrempant; d'un subiect nous en faisons mille, et retumbons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Iamais deux hommes ne iugerent pareillement de mesme chose : et est impossible de veoir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures [8]. Ordinairement ie treuve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné toucher; ie brunche plus volontiers en païs plat : comme certains chevaulx que ie cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid aulcun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté? le centiesme commentaire le renvoye à son suyvant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit

---

[8] Conférez ici ce qu'il dit de lui-même, dans le chap. XXVII du Liv. II, et dans les chapitres II et XI du Liv. III.

trouvé : quand est il convenu entre nous, « ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire? » Cecy se veoid mieulx en la chicane : On donne auctorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations; Trouvons nous pourtant quelque fin au besoing d'interpreter? s'y veoid il quelque progrez et advancement vers la tranquillité? nous fault il moins d'advocats et de iuges, que lors que cette masse de droict estoit encores en sa premiere enfance? Au contraire, nous obscurcissons et ensepvelissons l'intelligence; nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrieres. Les hommes mescognoissent la maladie naturelle de leur esprit : il ne faict que fureter et quester, et va sans cesse tournoyant, bastissant, et s'empestrant en sa besongne, comme nos vers à soye, et s'y estouffe; *mus in pice* [9] : il pense remarquer de loing ie ne sçais quelle apparence de clarté et verité imaginaire; mais, pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye, d'empeschements et de nouvelles questes, qu'elles l'esgarent et l'enyvrent : non gueres aultrement qu'il adveint aux chiens d'Esope [10], lesquels descouvrant quelque apparence de corps mort flotter en mer, et ne le pouvant

---

9 *C'est une souris dans la poix*, qui s'englue d'autant qu'elle se donne plus de mouvement pour se dépêtrer.

10 Phèdre, L. I, fab. XX. — Notez que cette fable se trouve aussi parmi celles de Lockmann.

approcher, entreprindrent de boire cette eau, d'asseicher le passage, et s'y estouffarent. A quoy se rencontre ce qu'un Crates disoit [11] des escripts de Heraclitus, « qu'ils avoient besoing d'un lecteur bon nageur [12] », à fin que la profondeur et poids de sa doctrine, ne l'engloutist et suffoquast. Ce n'est rien que foiblesse particuliere, qui nous faict contenter de ce que d'aultres ou que nous mesmes avons trouvé en cette chasse de cognoissance; un plus habile ne s'en contentera pas: il y a tousiours place pour un suyvant, ouy et pour nous mesmes, et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions : nostre fin est en l'aultre monde. C'est signe de racourciement d'esprit, quand il se contente; ou signe de lasseté. Nul esprit genereux ne s'arreste en soy; il pretend tousiours, et va oultre ses forces; il a des eslans au delà de ses effects : s'il ne s'advance, et ne se presse, et ne s'accule, et ne se chocque et tournevire, il n'est vif qu'à demy; ses poursuites sont sans terme et sans forme; son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguité : ce que declaroit assez Apollo, parlant tousiours à nous doublement, obscurement et obliquement; ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embe-

[11] Selon Diogène-Laërce, L. II, segm. 22, ce n'est pas à un *Cratès*, comme l'appelle Montaigne, mais à *Socrate*, qu'il faut attribuer ce mot.

[12] Suidas *In* Δηλίου κολυμβητου.

songnant. C'est un mouvement irregulier, perpetuel, sans patron et sans but : ses inventions s'eschauffent, se suyvent, et s'entreproduisent l'une l'aultre :

> Ainsi veoid on, en un ruisseau coulant,
> Sans fin l'une eau, aprez l'aultre roulant ;
> Et tout de reng, d'un eternel conduict,
> L'une suit l'aultre, et l'une l'aultre fuyt.
> Par cette cy celle là est poulsee,
> Et cette cy par l'aultre est devancee :
> Tousiours l'eau va dans l'eau ; et tousiours est ce
> Mesme ruisseau, et tousiours eau diverse [13].

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses ; et plus de livres sur les livres, que sur aultre subiect : nous ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentaires : d'aucteurs, il en est grand' cherté. Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est ce pas sçavoir entendre les sçavants ? est ce pas la fin commune et derniere de touts estudes ? Nos opinions s'entent les unes sur les aultres ; la premiere sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce : nous eschellons ainsi de

---

[13] Ces vers, qui sont d'Étienne de La Boëtie, se trouvent dans une pièce adressée à Marguerite de Carle, à l'occasion d'une traduction en vers français des plaintes de l'héroïne Bradamante, dans *l'Orlando furioso*, chant XXXII ; traduction que La Boëtie fit à la prière de cette Marguerite de Carle, qui fut ensuite sa femme. — Les deux derniers vers ne riment pas ; ce qui fait croire à M. E. J. qu'on prononçait, au moins dans le pays de l'auteur, *divesse* pour *diverse*.

degré en degré; et advient de là que le plus hault monté a souvent plus d'honneur que de merite, car il n'est monté que d'un grain sur les espaules du penultime.

Combien souvent, et sottement à l'adventure, ay ie estendu mon livre à parler de soy? sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison, qu'il me debvoit souvenir de ce que ie dis des aultres qui en font de mesme, « Que ces œillades si frequentes à leur ouvrage, tesmoignent que le cœur leur frissonne de son amour: et les rudoyements mesmes desdaigneux de quoy ils le battent, que ce ne sont que mignardises et affeteries d'une faveur maternelle »; suyvant Aristote [14], à qui et se priser et se mespriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse, « Que ie doibs avoir en cela plus de liberté que les aultres, d'autant qu'à poinct nommé i'escris de moy et de mes escripts, comme de mes aultres actions; Que mon theme se renverse en soy [*11] » : ie ne sçais si chascun la prendra.

I'ai veu en Allemaigne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doubte de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les Escriptures

---

[14] *Ethic. Nicom.* L. IV, c. XIII.

[*11] C'est-à-dire, « que je suis le principal et unique sujet de mon livre ».

sainctes. Nostre contestation est verbale *[12] : Ie demande que c'est que Nature, Volupté, Cercle, et Substitution ; la question est de paroles ; et se paye de mesme. Une pierre c'est Un corps : mais qui presseroit, « Et corps qu'est ce » ? « Substance » ; « et substance [15], quoy » ? ainsi de suitte, acculeroit enfin le respondant au bout de son Calepin. On eschange un mot pour un aultre mot, et souvent plus incogneu : ie sçais mieulx que c'est qu'Homme, que ie ne sçais que c'est Animal, ou Mortel ou Raisonnable. Pour satisfaire à un doubte, ils m'en donnent trois ; c'est la teste de Hydra *[13]. Socrates demandoit à Menon [16], « Que c'estoit que vertu ». « Il y a, dict Menon, vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillard ». « Voicy qui

---

[15] Locke a fait voir démonstrativement, dit Coste, que nous n'avons aucune idée claire et précise de ce que nous appelons *substance*. Voyez son *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, L. I, c. IV, §. 18 ; L. II, c. XXIII, §. 2, etc.

[16] Dans toutes mes éditions de Montaigne, dit Coste, il y a *Memnon*, au lieu de *Menon*, personnage d'un dialogue de Platon, intitulé *Menon*, où se trouve précisément ce que Montaigne fait dire ici à Menon et à Socrate. — Cette faute se trouve aussi dans l'exemplaire corrigé de la propre main de Montaigne : mais ce n'est pas la seule qu'il aît laissé subsister dans cet exemplaire. N.

*[12] Nos disputes ne sont que des disputes de mots.

*[13] C'est la tête de l'hydre.

va bien, s'escria Socrates : Nous estions en cherche d'une vertu ; tu nous en apportes un exàim [17] ». Nous communiquons une question; on nous en redonne une ruchee. Comme nul evenement et nulle forme ressemble entierement à une aultre; aussi ne differe l'une de l'aultre entierement : ingenieux meslange de nature. Si nos faces n'estoient semblables, on ne sçauroit discerner l'homme de la beste; si elles n'estoient dissemblables, on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme: toutes choses se tiennent par quelque similitude; tout exemple cloche; et la relation qui se tire de l'experience est tousiours defaillante et imparfaicte. On ioinct toutesfois les comparaisons par quelque bout ainsi servent les loix, et s'assortissent ainsin à chascun de nos affaires par quelque interpretation destournee, contraincte et biaise.

Puisque les loix ethiques *[14] qui regardent le debvoir particulier de chascun en soy, sont si difficiles à dresser, comme nous voyons qu'elles sont; ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont dadvantage. Considerez la forme de cette iustice qui nous regit; c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité : Tant il y a de contradiction et d'erreur! Ce que nous trouvons faveur et rigueur en

---

[17] Je suis bien éloigné de trouver la réponse de Menon aussi ridicule qu'elle paraît à Socrate. N.

*[14] Morales.

la iustice, et y en trouvons tant, que ie ne sçais si l'entredeux s'y treuve si souvent, ce sont parties maladifves, et membres iniustes du corps mesme et essence de la iustice. Des païsans viennent de m'advertir en haste qu'ils ont laissé presentement en une forest qui est à moy, un homme meurtry de cent coups, qui respire encores, et qui leur a demandé de l'eau par pitié, et du secours pour le soublever : disent qu'ils n'ont osé l'approcher, et s'en sont fuys, de peur que les gents de la iustice ne les y attrapassent, et, comme il se faict de ceulx qu'on rencontre prez d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident, à leur totale ruyne; n'ayant ny suffisance, ny argent, pour deffendre leur innocence. Que leur eusse ie dict? il est certain que cet office d'humanité les eust mis en peine.

Combien avons nous descouvert d'innocents avoir esté punis, ie dis sans la coulpe *15 des iuges; et combien en y a il eu que nous n'avons pas descouverts? Cecy est advenu de mon temps : Certains sont condamnez à la mort pour un homicide; l'arrest, sinon prononcé, au moins conclu et arresté. Sur ce poinct, les iuges sont advertis, par les officiers d'une cour subalterne voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advouent disertement cet homicide, et apportent à tout ce faict une lumiere indubitable. On

*15 Sans la faute.

delibere si pourtant on doibt interrompre et differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers : on considere la nouvelleté de l'exemple; et sa consequence pour accrocher les iugements; que la condamnation est iuridiquement passee; les iuges privez de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrez *[16] aux formules de la iustice. Philippus, ou quelque aultre [18], prouveut à un pareil inconvenient, en cette maniere : Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un aultre, par un iugement resolu. La verité se descouvrant quelque temps aprez, il se trouva qu'il avoit iniquement iugé. D'un costé estoit la raison de la cause; de l'aultre costé la raison des formes iudiciaires : il satisfeit aulcunement à toutes les deux, laissant en son estat la sentence, et recompensant, de sa bourse, l'interest du condamné *[17]. Mais il avoit

---

[18] C'est bien exactement Philippe, roi de Macédoine. *Voyez les Apophtegmes* de Plutarque. Mais Montaigne a un peu changé les circonstances; car, dans Plutarque, celui que Philippe avait condamné, ayant aperçu que, tandis qu'il plaidait sa cause, ce prince sommeillait, il en appela aussitôt : et *à qui?* dit Philippe avec indignation.—*A toi-même, sire, quand tu seras bien éveillé.* Reproche piquant, qui fit que Philippe, venant à réfléchir plus exactement sur sa sentence, en reconnut l'injustice, qu'il répara lui-même *de son argent.*

*[16] Sont immolés aux formes.

*[17] Le préjudice qu'il avait causé au condamné.

affaire à un accident reparable : les miens *[18] feurent pendus irreparablement. Combien ay ie veu de condamnations, plus crimineuses que le crime [19] !

Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions [20] : « Qu'il est force de faire tort en detail, qui veult faire droict en gros; et iniustice en petites choses, qui veult venir à chef de faire iustice ez grandes [21] : Que l'humaine iustice est formee au modele de la medecine, selon laquelle tout ce qui est utile est aussi iuste et honneste : Et de ce que tiennent les stoïciens, que nature mesme procede contre iustice en la pluspart de ses ouvrages : Et de ce que tiennent les cyrenaïques, qu'il n'y a rien iuste de soy [22]; que les coustumes et loix forment la iustice : Et les theodoriens, qui treuvent iuste au sage le larrecin, le sacrilege, toute sorte de paillardise, s'il cognoist qu'elle luy soit proufitable [23] ». Il n'y a remede : i'en suis là,

---

19 Il y en a mille exemples; entre autres, celui du jeune Labarre et de ses amis. N.

20 Voyez Plutarque, *Instr. pour ceux qui manient les affaires d'état*, c. XXI.

21 Voyez sur tout ce paragraphe, deux passages de Bayle, Dict. hist. art. *Anchise*, lettre A; et article *Patin*, lettre E. C'est un bon commentaire de tout ce que dit ici Montaigne.

22 Diog. Laërce, *Vie d'Aristippe*, L. II, segm. 92.

23 *Id.* L. I, segm. 99.

*18 Les hommes injustement condamnés, dont il vient de parler.

comme Alcibiades [24], que ie ne me representeray *[19] iamais, que ie puisse, à homme qui decide de ma teste, où mon honneur et ma vie despende de l'industrie et soing de mon procureur plus que de mon innocence. Ie me hazarderois à une telle iustice, qui me recogneust du bien faict, comme du mal faict *[20]; où i'eusse autant à esperer, qu'à craindre : l'indemnité n'est pas monnoye suffisante à un homme qui faict mieulx que de ne faillir point *[21]. Nostre iustice ne nous presente que l'une de ses mains, et encores la gauche; quiconque il soit, il en sort avecques perte.

En la Chine, duquel royaume la police et les arts, sans commerce et cognoissance des nostres, surpassent nos exemples en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire m'apprend combien le monde est plus ample et plus divers, que ny les anciens ny nous ne penetrons, les officiers deputez par le prince pour visiter l'estat de ses provinces, comme ils punissent ceulx qui malversent en leur charge, ils remunerent aussi, de pure liberalité, ceulx qui s'y sont bien por-

---

[24] Qui disait qu'en pareil cas il ne se fierait pas à sa propre mère. Plutarque, dans la *Vie d'Alcibiade*, version d'Amyot.

*[19] Et je dirais, comme lui, que je ne me livrerai.

*[20] Qui sût me récompenser d'une bonne action, comme me punir d'une mauvaise.

*[21] Ou, *qui n'est pas seulement exempt de mal faire, mais qui faict mieux que les aultres;* comme dans l'édit. de 1588.

tez *[22] oultre la commune sorte et oultre la necessité de leur debvoir : on s'y presente, non pour se garantir seulement, mais pour y acquerir; ny simplement pour estre payé, mais pour y estre aussi estrené.

Nul iuge n'a encores, Dieu mercy, parlé à moy comme iuge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile : nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener; l'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Ie suis si affady *[23] aprez la liberté, que qui me deffendroit l'accez de quelque coing des Indes, i'en vivrois aulcunement *[24] plus mal à mon ayse : et tant que ie trouveray terre, ou air ouvert ailleurs, ie ne croupiray en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu! que mal pourrois ie souffrir la condition où ie veois tant de gents, clouez à un quartier de ce royaume, privez de l'entree des villes principales, et des courts, et de l'usage des chemins publicques, pour avoir querellé nos loix! Si celles que ie sers me menaceoient seulement le bout du doigt, ie m'en irois incontinent en trouver d'aultres, où que ce feust. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

---

*[22] C'es une phrase latine. *Qui benè se gesserunt.*

*[23] Si infatué, si fou de la liberté.

*[24] En quelque sorte.

Or les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont iustes, mais parce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur auctorité, elles n'en ont point d'aultre; qui *[25] bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots; plus souvent par des gents qui, en haine d'egualité, ont faulte d'equité; mais tousiours par des hommes, aucteurs vains et irresolus. Il n'est rien si lourdement et largement faultier, que les loix; ny si ordinairement. Quiconque leur obeït parce qu'elles sont iustes, ne leur obeït pas iustement par où il doibt. Les nostres françoises prestent aulcunement *[26] la main, par leur desreglement et deformité, au desordre et corruption qui se veoid en leur dispensation et execution : le commandement est si trouble et inconstant, qu'il excuse aulcunement et la desobeïssance et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation. Quel que soit doncques le fruict que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre institution celle que nous tirons des exemples estrangiers, si nous faisons si mal nostre proufit de celle que nous avons de nous mesmes, qui nous est plus familiere, et, certes, suffisante à nous instruire de ce qu'il nous fault. Ie m'estudie plus qu'aultre subiect : c'est ma metaphysique, c'est ma physique.

---

*[25] Lequel.

*[26] Quelque peu, en quelque sorte.

Quâ Deus hanc mundi temperet arte domum;
Quâ venit exoriens, quâ deficit, undè coactis
Cornibus in plenum menstrua luna redit;
Unde salo superant venti, quid flamine captet
Eurus, et in nubes unde perennis aqua;
Sit ventura dies mundi quæ subruat arces,

Quærite quos agitat mundi labor [25]:

en cette université, ie me laisse ignoramment et negligemment manier *[27] à la loy generale du monde : ie la sçauray assez, quand ie la sentiray; ma science ne luy sauroit faire changer de route : elle ne se diversifiera pas pour moy; c'est folie de l'esperer, et plus grand' folie de s'en mettre en peine, puis qu'elle est necessairement semblable, publicque et commune. La bonté et capacité du Gouverneur nous doibt, à pur et à plein, descharger du soing de son gouvernement: les inquisitions *[28] et contemplations philosophiques

25 « Par quel art Dieu gouverne l'univers; par quelle route la lune s'élève et se retire; comment, réunissant son double croissant, elle répare ses pertes chaque mois; d'où partent les vents qui règnent sur la mer; où souffle celui du midi; pourquoi les nuées sont chargées d'eaux éternelles; s'il doit venir un jour qui détruise tout ce qui existe... Cherchez à découvrir ces mystères, vous qu'agite le désir d'observer le monde ». Les six premiers vers sont de Properce, eleg. v, L. III, v. 26 et seqq.; le dernier est de Lucain, *Pharsale*, L. I, v. 417.

*27 Conduire par la loi générale.

*28 Recherches.

ne servent que d'aliment à nostre curiosité. Les philosophes, avec grand' raison, nous renvoyent aux regles de nature; mais elles n'ont que faire de si sublime cognoissance : ils les falsifient, et nous presentent son visage peinct, trop hault en couleur et trop sophistiqué, d'où naissent tant de divers pourtraicts d'un subiect si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds, à marcher; aussi a elle de prudence, à nous guider en la vie : prudence non tant ingenieuse, robuste et pompeuse, comme celle de leur invention; mais, à l'advenant, facile, quiete et salutaire, et qui faict tresbien ce que l'aultre dict, en celuy qui a l'heur de sçavoir l'employer naïfvement et ordonneement; c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sagement. Oh! que c'est un doulx et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte! i'aimerois mieulx m'entendre bien en moy, qu'en Ciceron *29. De l'experience que i'ay de moy, ie treuve assez de quoy me faire sage, si i'estois bon escholier : qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et iusques où cette fiebvre l'emporta,

*29 L'édition de 1588 porte *qu'en Platon*, dont Montaigne a effacé le nom pour y substituer celui de Cicéron, qu'il estimait moins. N. — Dans la même édition, cette phrase suit immédiatement la dernière citation latine, qui finit par ces mots *mundi labor*. Là, la liaison des idées se fait mieux sentir.

veoid la laideur de cette passion, mieulx que dans Aristote, et en conceoit une haine plus iuste : qui se souvient des maulx qu'il a courus, de ceulx qui l'ont menacé, des legieres occasions qui l'ont remué d'un estat à aultre, se prepare par là aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cesar n'a point plus d'exemple que la nostre pour nous; et emperiere, et populaire *30, c'est tousiours une vie que touts accidents humains regardent. Escoutons y seulement; nous nous disons tout ce de quoy nous avons principalement besoing : qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté de son propre iugement, est il pas un sot de n'en entrer pour iamais en desfiance? Quand ie me treuve convaincu, par la raison d'aultruy, d'une opinion faulse, ie n'apprends pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau et cette ignorance particuliere, ce seroit peu d'acquest; comme en general i'apprends ma debilité et la trahison de mon entendement : d'où ie tire la reformation de toute la masse. En toutes mes aultres erreurs, ie fois de mesme; et sens de cette regle grande utilité à la vie : ie ne regarde pas l'espece et l'individu, comme une pierre où i'aye brunché; i'apprends à craindre mon allure partout, et m'attends *31 à la regler. D'apprendre

---

*30 Et la vie d'un empereur, comme celle d'un homme du peuple, c'est toujours etc.

*31 Et je m'applique à la régler.

qu'on a dict ou faict une sottise, ce n'est rien que cela : il fault apprendre qu'on n'est qu'un sot; instruction bien plus ample et importante. Les fauls pas que ma memoire m'a faict si souvent, lors mesme qu'elle s'asseure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perdus : elle a beau me iurer à cette heure et m'asseurer, ie secoue les aureilles; la premiere opposition qu'on faict à son tesmoignage, me met en suspens, et n'oserois me fier d'elle en chose de poids, ny la garantir sur le faict d'aultruy : et n'estoit que ce que ie fois par faulte de memoire, les aultres le font encores plus souvent par faulte de foy, ie prendrois tousiours, en chose de faict, la verité, de la bouche d'un aultre, plustost que de la mienne. Si chascun espioit de prez les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme i'ay faict de celle à qui i'estois tumbé en partage, il les verroit venir, et rallentiroit un peu leur impetuosité et leur course : elles ne nous saultent pas tousiours au collet d'un prinsault *[32]: il y a de la menace et des degrez :

> Fluctus uti primo cœpit cùm albescere vento,
> Paulatim sese tollit mare, et altiùs undas
> Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo [26].

[26] « Ainsi l'on voit, au premier souffle des vents, la mer blanchir, s'enfler peu à peu, soulever ses ondes, et bientôt, du fond des abîmes, porter ses vagues jusqu'aux nues ». Virg. *Énéide*, L. VII, v. 528.

*[32] D'un premier saut, *primo saltu.*

Le iugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement; il laisse mes appetits aller leur train, et la haine, et l'amitié, voire et celle que ie me porte à moy mesme, sans s'en alterer et corrompre : s'il ne peult reformer les aultres parties selon soy, au moins ne se laisse il pas difformer à elles; il faict son ieu à part. L'advertissement à chascun « De se cognoistre », doibt estre d'un important effect, puisque ce Dieu de science et de lumiere [*33] le feit planter au front de son temple [27], comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller : Platon dict aussi que prudence n'est aultre chose que l'execution de cette ordonnance; et Socrates le verifie par le menu, en Xenophon. Les difficultez et l'obscurité ne s'apperceoivent en chascune science, que par ceulx qui y ont entree; car encores fault il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore; et fault poulser à une porte, pour sçavoir qu'elle nous est close : d'où naist cette platonique subtilité, que « Ny ceulx qui sçavent n'ont à s'enquerir, d'autant qu'ils sçavent; Ny ceulx qui ne sçavent, d'autant que pour s'enquerir il fault sçavoir de quoy on s'enquiert [28] ». Ainsin en cette cy « De se cognoistre

[27] A Delphes, où était la fameuse inscription : Γνωθι σεαυτον (*nosce te ipsum*).

[28] Platon, *in Menone*.

[*33] Apollon.

soy mesme », ce que chascun se veoid si resolu et satisfaict, ce que chascun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chascun n'y entend rien du tout; comme Socrates apprend à Euthydeme, en Xenophon. Moy, qui ne fois aultre profession, y treuve une profondeur et varieté si infinie, que mon apprentissage n'a aultre fruict que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse si souvent recogneue ie doibs l'Inclination que i'ay à la modestie, à l'obeïssance des creances qui me sont prescriptes, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la Haine de cette arrogance importune et querelleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemie capitale de discipline et de verité. Oyez les regenter: les premieres sottises qu'ils mettent en avant, C'est au style *34 qu'on establit les religions et les loix. *Nihil est turpius, quàm cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque præcurrere* [29]. Aristarchus disoit [30] qu'anciennement, à peine se trouva il sept sages au monde; et que, de son temps, à peine se trouvoit il sept igno-

---

[29] « Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion et la décision, avant la perception et la connaissance ». Cic. *Acad. quæst.* L. I, c. XIII.

[30] Dans Plutarque, *de l'Amour fraternel*, c. I.

*34 C'est de ce même style dont on établit les religions et les lois. — C'est-à-dire : « Ils débitent des inepties, comme si c'étaient des lois et des dogmes sacrés ».

rants, aurions nous pas plus de raison, que luy, de le dire en nostre temps? L'affirmation et l'opiniastreté sont signes exprez de bestise : Cettuy cy aura donné du nez à terre cent fois pour un iour; le voylà sur ses ergots aussi resolu et entier que devant : vous diriez qu'on luy a infus, depuis, quelque nouvelle ame et vigueur d'entendement, et qu'il luy advient comme à cet ancien fils de la terre [31], qui reprenoit nouvelle fermeté et se renforceoit par sa cheute;

> cui, cùm tetigere parentem,
> Iam defecta vigent renovato robore membra [32] :

ce testu indocile pense il pas reprendre un nouvel esprit, pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon experience, que i'accuse l'humaine ignorance; qui est, à mon advis, le plus seur party de l'eschole du monde. Ceulx qui ne la veulent conclure en eulx, par un si vain exemple que le mien, ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, le maistre des maistres *35 : car le philosophe Antisthenes, à ses disciples, « Allons, disoit il, vous et moy ouïr So-

---

31 Le géant Antée, dans son combat contre Hercule. — Voyez *Apollodor. Bibliothec.* L. II.

32 « Dont les forces se renouvelaient dès qu'il avait touché sa mère ». Lucan. L. IV, v. 599.

*35 *Le plus sage qui feut oncques, au tesmoignage des dieux et des hommes.* Édit. de 1588.

crates : là ie seray disciple avecques vous [33] » : et, soubstenant ce dogme de sa secte stoïque, « que la vertu suffisoit à rendre une vie plainement heureuse et n'ayant besoing de chose quelconque » ; « sinon de la force de Socrates », adioustoit il.

Cette longue attention que i'employe à me considerer, me dresse à iuger aussi, passablement, des aultres; et est peu de choses de quoy ie parle plus heureusement et excusablement : il m'advient souvent de veoir et distinguer plus exactement les conditions [*36] de mes amis, qu'ils ne font eulx mesmes; i'en ay estonné quelqu'un par la pertinence [*37] de ma description, et l'ay adverty de soy. Pour m'estre, dez mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'aultruy, i'ay acquis une complexion studieuse en cela; et, quand i'y pense, ie laisse eschapper autour de moy peu de choses qui y servent, contenances, humeurs, discours. I'estudie tout : ce qu'il me fault fuyr, ce qu'il me fault suyvre. Ainsin à mes amis, ie descouvre, par leurs productions, leurs inclinations internes; non pour renger cette infinie varieté d'actions, si diverses et si decoupees, à certains genres et chapitres,

---

[33] Diogène Laërce, *Vie d'Antisthène*, L. VI, segm. 2.

[*36] Les bonnes et les mauvaises qualités.

[*37] Par la vérité.

et distribuer distinctement mes partages et divisions, en classes et regions cogneues;

> Sed neque quàm multæ species, et nomina quæ sint,
> Est numerus [34].

Les sçavants parlent, et denotent leurs fantasies, plus specifiquement et par le menu : moy, qui n'y veois qu'autant que l'usage m'en informe, sans regle, presente generalement les miennes, et à tastons; comme en cecy, ie prononce ma sentence par articles descousus, ainsi que de chose qui ne se peult dire à la fois et en bloc : la relation et la conformité ne se treuvent point en telles ames que les nostres, basses et communes. La sagesse est un bastiment solide et entier, dont chasque piece tient son reng, et porte sa marque : *sola sapientia in se tota conversa est* [35]. Ie laisse aux artistes, et ne sçais s'ils en viennent à bout en chose si meslee, si menue et fortuite, de renger en bandes cette infinie diversité de visages, et arrester nostre inconstance, et la mettre par ordre. Non seulement ie treuve malaysé d'attacher nos actions les unes aux aultres; mais, chascune à part soy, ie treuve malaysé

---

[34] « Car on n'en saurait dire tous les noms, ni compter toutes les espèces ». Virg. *Georg.* L. II, v. 103, où Virgile parle de toutes les espèces de raisins qu'on ne saurait nommer ni compter.

[35] « Il n'y a que la sagesse qui soit toute renfermée en elle-même ». Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. III, c. VII.

de la designer proprement par quelque qualité principale : tant elles sont doubles, et bigarrees, à divers lustres. Ce qu'on remarque pour rare au roy de Macedoine, Perseus, « Que son esprit, ne s'attachant à aulcune condition, alloit errant par tout genre de vie, et representant des mœurs si essorees *[38] et vagabondes qu'il n'estoit cogneu, ny de luy ny d'aultres, quel homme ce feut [36] », me semble à peu prez convenir à tout le monde; et, par dessus touts, i'ay veu quelque aultre, de sa taille, à qui cette conclusion s'appliqueroit plus proprement encores, ce crois ie [37] : Nulle assiette moyenne; s'emportant tousiours de l'un à l'autre extreme par occasions indivinables; nulle espece de train, sans traverse et contrarieté merveilleuse; nulle faculté simple *[39] : si que le plus vraysembla-

---

36 C'est le caractère que lui donne Tite-Live. « *Nulli fortunæ*, dit-il, *adhærebat animus, per omnia genera vitæ errans uti nec sibi, nec aliis, quinam homo esset, satis constaret* ». L. XLI, c. xx.

37 Montaigne avoue ici nettement que ce portrait de Persée lui ressemble merveilleusement; et pour le prouver, il se peint en peu de mots, mais avec des traits bien prononcés et bien caractéristiques. — N.

*38 Si libres en leur essor. — *Essorer* est un terme de fauconnerie; il se dit des oiseaux de proie, et signifie prendre l'essor, voler au loin. (Voy. Richelet).

*39 C'est-à-dire : « Nulle faculté toute bonne ou toute mauvaise; de sorte que, etc. ».

souvent, comme le monde est, qu'on la lasche à l'aureille du prince, non seulement sans fruict, mais dommageablement, et encores iniustement : et ne me fera lon pas accroire qu'une saincte remontrance ne puisse estre appliquee vicieusement[40]; et que l'interest de la substance ne doibve souvent ceder à l'interest de la forme.

Ie vouldrois à ce mestier un homme content de sa fortune,

> Quod sit, esse velit; nihilque malit[41],

et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vifvement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son advancement; et d'aultre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysee communication à toute sorte de gents. Ie le vouldrois*[44] à un homme seul; car respandre le privilege de cette liberté et privauté, à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence; ouy, et de celuy là ie requerrois surtout la fidelité du silence.

Un roy n'est pas à croire, quand il se vante de sa

---

[40] Montaigne blâme ici les remontrances adressées aux rois par les prédicateurs en chaire. N.

[41] « Qui voulût être ce qu'il est, et rien de plus » Martial, L. X, épigr. XLVII, v. 12.

*[44] Je voudrais que cet office fût confié à un seul homme.



constance à attendre le rencontre de l'ennemy, pour sa gloire; si, pour son proufit et amendement, il ne peult souffrir la liberté des paroles d'un amy, qui n'ont aultre effort que de luy pincer l'ouïe, le reste de leur effect estant en sa main. Or il n'est aulcune condition d'hommes qui ayt si grand besoing, que ceulx là, de vrays et libres advertissements : ils soubstiennent une vie publicque, et ont à agreer à l'opinion de tant de spectateurs, que, comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route *45, ils se treuvent, sans le sentir, engagez en la haine et detestation de leurs peuples, pour des occasions souvent qu'ils eussent peu eviter, à nul interest *46 de leurs plaisirs mesme, qui les en eust advisez et redressez à temps. Communement leurs favoris regardent à soy, plus qu'au maistre : et il leur va de bon *47; d'autant qu'à la verité, la pluspart des offices de la vraye amitié sont, envers le souverain, en un rude et perilleux essay [42]; de maniere qu'il y faict besoing, non seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encores de courage.

Enfin, toute cette fricassee que ie barbouille ici

---

42 *Nam suadere principi quod oportet, multi laboris.* Tacit. *Hist.* L. I, cap. XV.

*45 Tout ce qui pourrait les faire changer de conduite et de résolution.

*46 Sans détriment de, etc.

*47 Et cela leur réussit.

n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé, exemplaire assez, à prendre l'instruction à contrepoil *[48] : mais quant à la santé corporelle, personne ne peult fournir d'experience plus utile que moy, qui la presente pure, nullement corrompue et alteree par art et par opination *[49]. L'experience est proprement sur son fumier au subiect de la medecine, où la raison luy quite toute la place : Tibere disoit, que quiconque avoit vescu vingt ans se debvoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans medecine [43] : et le pouvoit avoir apprins de Socrates, lequel, conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un tres-principal estude, l'estude de leur santé, adioustoit qu'il estoit malaysé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son man-

---

[43] Montaigne semble avoir eu dans l'esprit ce passage où Tacite, parlant de Tibère, dit : « *Solitusque eludere medicorum artes, atque eos qui, post tricesimum ætatis annum, ad internoscenda corpori suo utilia vel noxia, alieni consilii indigerent* ». *Annal.* VI, XLVI. — C'est ce que disent aussi Suétone, *Vie de Tibère*, §. 68, et Plutarque, *Traité des règles de la santé.*

*[48] C'est-à-dire : « Il (ce registre de ma vie) peut être un assez bon guide pour régler la santé de l'ame, pourvu qu'on ne prenne pas la peinture que je fais ici de mes mœurs, comme un modèle à imiter, mais à éviter (à prendre à contrepoil).

*[49] Et par opinion.

ger, ne discernast mieulx que tout medecin ce qui luy estoit bon ou mauvais [44]. Si faict la medecine profession d'avoir tousiours l'experience pour touche de son operation [*50] : ainsi Platon avoit raison de dire, que pour estre vray medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit eust passé par toutes les maladies qu'il veult guarir, et par touts les accidents et circonstances de quoy il doibt iuger [45]. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayement ie m'en fierois à celuy là : car les aultres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils et les ports, estant assis sur sa table, et y faict promener le modele d'une navire en toute seureté; iectez le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maulx, que faict un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu; Tel poil, telle haulteur, telle aureille : mais presentez le luy, il ne le cognoist pas pourtant. Pour Dieu! que la medecine me face un iour quelque bon et perceptible secours, veoir comme ie crieray de bonne foy

Tandem efficaci do manus scientiæ! [46]

---

[44] Voy. Xénoph., *Choses mémorables*, L. IV, c. VII, §. 9.

[45] Platon. *De Republ.* L. I.

[46] « Enfin je reconnais un art dont je vois les effets ». Hor. *Épod.* Lib. Od. XVII, v. I.

[*50] Aussi la médecine fait profession d'avoir toujours l'expérience pour pierre de touche de ses opérations.

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé, et l'ame en santé, nous promettent beaucoup : mais aussi n'en est il point qui tiennent moins ce qu'elles *51 promettent. Et, en nostre temps, ceulx qui font profession de ces arts, entre nous, en montrent moins les effects que touts aultres hommes : on peult dire d'eulx, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medicinales, mais qu'ils soient medecins, cela ne peult on dire *52. I'ay assez vescu pour mettre en compte *53 l'usage qui m'a conduict si loing : pour qui en vouldra gouster ; i'en ay faict l'essay, son eschanson *54. En voicy quelques articles, comme la souvenance me les fournira : ie n'ay point de façon qui ne soit allee variant selon les accidents ; mais i'enregistre celles que i'ay plus souvent veu en train, qui ont eu plus de possession en moy iusqu'asteure.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes

---

*51 J'ai déjà fait remarquer, en d'autres occasions, que Montaigne fait le mot *art* tantôt masculin et tantôt féminin.

*52 *A les veoir et ceulx qui se gouvernent par eulx.* Addition de l'édition de 1588.

*53 Pour mettre en ligne de compte, comme nous dirions aujourd'hui. — Peut-être Montaigne a-t-il voulu dire : « J'a assez vécu pour avoir acquis le droit d'exposer ici les expériences qui m'ont fait adopter cette opinion ».

*54 Comme si j'avais été son échanson (de l'art de la médecine).

me servent, et mesme bruvage; ie n'y adiouste du tout rien, que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier *[55] mon estat accoustumé. Ie veois que la maladie m'en desloge d'un costé; si ie crois les medecins, ils m'en destourneront de l'aultre: et, par fortune, et par art, me voilà hors de ma route. Ie ne crois rien plus certainement que cecy: Que ie ne sçaurois estre offensé *[56] par l'usage des choses que i'ay si long temps accoustumees. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist: elle peult tout en cela; c'est le bruvage de Circé, qui diversifie nostre nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein qui nous blece si apparemment: et nos bateliers et nos païsans s'en mocquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher sur un matelas; comme un Italien, sur la plume; et un François, sans rideau et sans feu. L'estomach d'un Espaignol ne dure pas à nostre forme de manger; ny le nostre, à boire à la Souysse. Un Allemand me feit plaisir, à Auguste *[57], de combattre l'incommodité de nos fouyers, par ce mesme argument de quoy nous nous

---

*55 Sans trouble.

*56 Incommodé.

*57 C'est-à-dire, *à Augsbourg*, riche et puissante ville, dont le nom latin est *Augusta Vindelicorum*.

servons ordinairement à condamner leurs poësles : car, à la verité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matiere reschauffee, de quoy ils sont composez, enteste la pluspart de ceulx qui n'y sont experimentez; moy, non : mais, au demourant, estant cette chaleur eguale, constante et universelle, sans lueur, sans fumee, sans le vent que l'ouverture de nos cheminees nous apporte, elle a bien, par ailleurs, de quoy se comparer à la nostre. Que n'imitons nous l'architecture romaine? car on dict qu'anciennement le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors et au pied d'icelles; d'où s'inspiroit *58 la chaleur à tout le logis, par les tuyaux practiquez dans l'espez du mur, lesquels alloient embrassant les lieux qui en debvoient estre eschauffez : ce que i'ay veu clairement signifié, ie ne sçais où, en Seneque [47]. Cettuy cy *59, m'oyant louer les commoditez et beautez de sa ville, qui le merite certes, commencea à me plaindre de quoy i'avois à m'en esloingner : et des premiers inconvenients qu'il m'allegua, ce feut la poisanteur de teste que m'apporteroient les cheminees ailleurs. Il

---

[47] *Quædam nostra demum prodisse memoria scimus ut... impressos parietibus tubos per quos circumfunderetur calor, qui ima simul et summa foveret æqualiter.* Epist. XC, p. 409, 410. *Edit. cum not. varior.*

*58 Se communiquait.

*59 L'Allemand dont il a parlé plus haut.

avoit ouï faire cette plaincte à quelqu'un, et nous l'attachoit, estant privé, par l'usage, de l'appercevoir chez luy. Toute chaleur qui vient du feu m'affoiblit et m'appesantit; si disoit Evenus [48], que le meilleur condiment [*60] de la vie estoit le feu; ie prends plustost toute aultre façon d'eschapper au froid.

Nous craignons les vins au bas; en Portugal, cette fumee est en delices, et est le bruvage des princes. En somme, chasque nation a plusieurs coustumes et usances qui sont non seulement incogneues, mais farouches et miraculeuses, à quelque aultre nation. Que ferons nous à ce peuple qui ne faict recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croid les hommes s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competent? nous mettons en dignité nos bestises, quand nous les iectons en moule : il y a bien pour luy aultre poids, de dire : « ie l'ay leu » : que si vous dictes : « ie l'ay ouï dire ». Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main, des hommes; et qui sçais qu'on escript autant indiscretement qu'on parle; et qui estime ce siecle, comme un aultre passé, i'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle et que Macrobe; et ce que i'ay veu, que ce qu'ils ont escript : et, comme ils tiennent, de la vertu, qu'elle n'est pas

---

[48] Voyez Plutarque, dans ses *Questions platoniques*.

[*60] Assaisonnement, ragoût.

plus grande, pour estre plus longue ; i'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Ie dis souvent que c'est pure sottise, qui nous faict courir aprez les exemples estrangiers et scholastiques : leur fertilité est pareille, à cette heure, à celle du temps d'Homere et de Platon *61. Mais n'est ce pas Que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation, que la verité du discours? comme si c'estoit plus *62, d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin nos preuves, que de ce qui se veoid en nostre village ; ou bien, certes *63, Que nous n'avons pas l'esprit d'esplucher et faire valoir ce qui se passe devant nous, et le iuger assez vifvement, pour le tirer en exemple : car si nous disons que l'auctorité nous manque pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos ; d'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses et plus communes et cogneues, si nous sçavions trouver leur iour, se peuvent former les plus grands miracles de nature, et les plus merveilleux exemples, notamment sur le subiect des actions humaines.

---

*61 C'est-à-dire : « Nous avons aujourd'hui une aussi grande abondance d'exemples modernes, qu'il nous en est resté des tems d'Homère et de Platon ».

*62 Ou, comme dans l'édition de 1588 ; *comme s'il estoit plus noble.*

*63 Ou bien, n'est-ce pas plutôt que nous n'avons etc.

Or, sur mon subiect, laissant les exemples que ie sçais par les livres, et ce que dict Aristote [49] d'Andron argien, qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Libye; un gentilhomme, qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges, disoit, où i'estois, qu'il estoit allé de Madrid à Lisbonne, en plein esté, sans boire. Il se porte vigoreusement pour son aage, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a il dict, sans boire. Il sent de l'alteration; mais il la laisse passer, et tient que c'est un appetit qui s'alanguit ayseement de soy mesme; et boit plus par caprice, que pour le besoing ou pour le plaisir.

En voicy d'un aultre : Il n'y a pas long temps que ie rencontray l'un des plus sçavants hommes de France, entre ceulx de non mediocre fortune, estudiant au coing d'une salle qu'on luy avoit rembarré de tapisserie, et autour de luy, un tabut *64 de ses valets, plein de licence. Il me dict, et Seneque [50] quasi autant de soy, qu'il faisoit son proufit de ce tintamarre; comme

---

49 Voy. Diogène Laërce, dans la *Vie de Pyrrhon*, L. IV, segm. 81. On peut voir les propres paroles d'Aristote, dans les observations de Ménage sur cet endroit de Diogène Laërce, p. 434.

50 Dans sa lettre LVI.

*64 Un vacarme ou tracas. — Tabuter, *inquietare*, *molestare*. Nicot.

si, battu de ce bruit, il se ramenast et reserrast plus en soy pour la contemplation, et que cette tempeste de voix repercutast ses pensees au dedans : estant escholier à Padoue, il eut son estude si long temps logé à la batterie des coches et du tumulte de la place *65, qu'il se forma non seulement au mespris, mais à l'usage, du bruit, pour le service de ses estudes. Socrates respondit à Alcibiades s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme, « Comme ceulx qui sont accoustumez à l'ordinaire son des roues à puiser l'eau [51] ». Ie suis bien au contraire *66; i'ay l'esprit tendre et facile à prendre l'essor : quand il est empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. Seneque, en sa ieunesse, ayant mordu chauldement à l'exemple de Sextius, de ne manger chose qui eust prins mort, s'en passoit dans un an, avecques plaisir, comme il dict [52]; et s'en laissa *67, seulement pour n'estre souspeçonné d'emprunter cette regle d'aulcunes

---

[51] Diogène Laërce, *Vie de Socrate*, L. II, segm. 36.

[52] Epist. CVIII.

*65 Il eut son cabinet d'étude si long-tems placé dans un lieu exposé au bruit des voitures et au tumulte de la rue.

*66 Dans l'édit. de 1588, cette phrase suit immédiatement ces mots placés cinq lignes plus haut : *le service de ses estudes*. Montaigne a intercalé l'exemple de Socrate.

*67 *Et s'en desporta*, édit. de 1595.

religions nouvelles qui la semoyent : il print, quand et quand, des preceptes d'Attalus, de ne se coucher plus sur des loudiers *[68] qui enfondrent ; et continua iusqu'à sa vieillesse ceulx qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à mollesse. Regardez la difference du vivre de mes valets à bras, à la mienne ; les Scythes et les Indes n'ont rien plus esloingné de ma force et de ma forme. Ie sçais avoir retiré de l'aulmosne, des enfants, pour m'en servir, qui bientost aprez m'ont quité et ma cuisine et leur livree, seulement pour se rendre à leur premiere vie : et en trouvay un, amassant depuis des moules, emmy la voierie, pour son disner, que par priere, ny par menace, ie ne sceus distraire de la saveur et doulceur qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez, comme les riches, et, dict on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : elle nous peult duire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant *[69], disent les sages, nous fault il planter à la meilleure,

*68 Sur des couvertures ou matelas qui foncent ou s'enfoncent. — *Lodier*, couverte de lit cotonnée et piquée. Monet. *Loudier* ou *lodier*, vient sans doute du mot latin *lodix*, qui signifie une *grosse couverture de lit*. On le trouve en ce sens dans Juvénal, sat. VI, v. 194.

*69 C'est pourquoi.

qu'elle nous facilitera incontinent[53]), mais au changement aussi et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible et peu opiniastre : i'ay des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agreables, que d'aultres ; mais, avecques bien peu d'effort, ie m'en destourne, et me coule ayseement à la façon contraire. Un ieune homme doibt troubler ses regles, pour esveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronnir ; et n'est train de vie si sot et si debile que celuy qui se conduict par ordonnance et discipline[54] ;

> Ad primum lapidem vectari cùm placet, hora
> Sumitur ex libro ; si prurit frictus ocelli
> Angulus, inspectâ genesi, collyria quærit : [55]

il se reiectera souvent aux excez mesme, s'il m'en

---

53 Pythagore, dans *Stobée*, serm. XXIX. Voici comment la maxime est rapportée par Plutarque, qui l'attribue aux Pythagoriciens : « Choisy la voye qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agreable et plaisante ». *De l'Exil*, de la traduction d'Amyot.

54 Quelqu'un a dit, dans ce sens, que le meilleur régime est de n'en point avoir ; ce qui est assez généralement vrai. M. de Buffon dit quelque part : qu'il est peut-être nécessaire pour la santé, que le corps fasse usage de toutes ses forces. — N.

55 « Veut-il se faire porter à un mille ? l'heure du départ est prise dans son livre d'astrologie ; l'œil lui démange-t-il pour se l'être frotté ? il n'emploie un collyre qu'après avoir consulté son horoscope ». Juv. sat. VI, v. 576.

croit : aultrement, la moindre desbauche le ruyne ; il se rend incommode et desagreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme, c'est la delicatesse et obligation à certaine façon particuliere ; et elle est particuliere, si elle n'est ployable et soupple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on veoid faire à ses compaignons. Que telles gents gardent leur cuisine : partout ailleurs, il est indecent ; mais à un homme de guerre, il est vicieux et insupportable ; lequel, comme disoit Philopœmen [56], se doibt accoustumer à toute diversité et inegualité de vie.

Quoyque i'aye esté dressé, autant qu'on a peu, à la liberté et à l'indifference, si est ce que, par nonchalance m'estant, en vieillissant, plus arresté sur certaines formes mon aage est hors d'institution, et n'a desormais de quoy regarder ailleurs qu'à se maintenir, la coustume a desià, sans y penser, imprimé si bien en moy son characterе en certaines choses, que i'appelle excez, de m'en despartir : et, sans m'essayer, ne puis ny dormir sur iour [*70], ny faire collation entre les repas, ny desieusner, ny m'aller coucher sans

---

[56] Ou plutôt, *comme on disait à Philopœmen. Voyez* sa vie dans Plutarque, de la traduction d'Amyot.

[*70] C'est-à-dire, *à la belle étoile, à l'air du temps*, comme nous disons aujourd'hui en style familier. Au reste, Montaigne traduit ici l'expression des Latins *sub dio.*

grand intervalle, comme de trois bonnes heures, aprez le souper, ny faire des enfants, qu'avant le sommeil, ny les faire debout, ny porter ma sueur, ny m'abbruver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nue teste long temps, ny me faire tondre *71 aprez disner; et me passerois autant malayseement de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Ie disnerois sans nappe : mais, à l'allemande, sans serviette blanche, tresincommodement; ie les souille plus qu'eulx et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cuillier et de fourchette. Ie plainds qu'on n'aye suyvi un train que i'ay veu commencer, à l'exemple des roys; qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat Marius, que, vieillissant, il devint delicat en son boire, et ne le prenoit qu'en une sienne couppe particuliere [57] : moy ie me laisse aller aussi à certaine forme de verres, et ne bois pas volontiers en verre commun; non plus que d'une main commune : tout metal m'y desplaist au prix d'une matiere claire et transparente : que mes yeulx y tastent aussi, selon leur capacité *72. Ie doibs plusieurs telles

---

57 Plutarque, *Comment il faut réformer la colère?* c. XIII.

*71 Ni me faire raser.

*72 Au lieu de ceci on trouve dans l'édit. de 1588 : « Les tasses me desplaisent et l'argent au pris du verre, et d'estre

mollesses à l'usage. Nature m'a aussi, d'aultre part, apporté les siennes : comme, De ne soubstenir plus deux pleins repas en un iour, sans surcharger mon estomach ; ny l'abstinence pure de l'un des repas, sans me remplir de vents, asseicher ma bouche, estonner mon appetit : De m'offenser d'un long serein; car, depuis quelques annees, aux courvees de la guerre, quand toute la nuict y court *73, comme il advient communement, aprez cinq ou six heures l'estomach me commence à troubler, avecques vehemente douleur de teste; et n'arrive point au iour sans vomir. Comme les aultres s'en vont desieusner, ie m'en vois dormir; et, au partir de là, aussi gay qu'auparavant. I'avois tousiours apprins que le serein ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuict : mais, hantant ces annees passees familierement, et long temps, un seigneur imbu de cette creance, Que le serein est plus aspre et dangereux sur l'inclination *74 du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il evite soigneusement, et mesprise celuy de la nuict; il a cuidé m'imprimer, non tant son discours *75, que son sentiment. Quoy! que

servy à boire d'une main inaccoustumee et estrangiere, et en verre commun, et me laisse aller au choix de certaine forme de verres : ie dois plusieurs telles mollesses à l'usage, etc. »

*73 Quand j'y passe toute la nuit, exposé au serein.

*74 Au déclin.

*75 *Non pas tant* son opinion que sa sensation.

le doubte mesme, et l'inquisition frappe nostre imagination, et nous change *[76]! Ceulx qui cedent tout à coup à ces pentes attirent l'entiere ruyne sur eulx; et plainds plusieurs gentilshommes, qui, par la sottise de leurs medecins, se sont mis en chartre *[77] touts ieunes et entiers : encores vauldroit il mieulx souffrir un rheume, que de perdre pour iamais, par desaccoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fascheuse science, qui nous descrie *[78] les plus doulces heures du iour! Estendons nostre possession iusques aux derniers moyens : le plus souvent on s'y durcit, en s'opiniastrant, et corrige lon sa complexion, comme feit Cesar le haut mal [58], à force de le mespriser et corrompre. On se doibt addonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir; si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation et servitude soit utile.

Et les roys et les philosophes fientent, et les dames

---

[58] *Voyez* sa vie dans Plutarque, version d'Amyot.

*[76] Quoi! serait-il donc vrai que le doute même, et le soin que nous mettons à nous enquerir de ce qui est ou n'est pas vrai, frappe notre imagination, etc.

*[77] Sont tombés dans le marasme, la langueur.—*Chartre*, dit Nicot, est une maladie qui fait tomber en langueur par faute de nutriment, etc., *tabescere, laborare atrophiâ.*

*[78] Qui flétrit, désenchante les plus doux momens de la vie.

aussi *79: les vies publicques se doibvent à la cerimonie; la mienne, obscure et privee, iouït de toute dispense naturelle; soldat et gascon, sont qualitez aussi un peu subiectes à l'indiscretion : par quoy, ie diray cecy de cette action, Qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures prescriptes et nocturnes, et s'y forcer par coustume et assubiectir, comme i'ay faict; mais non s'assubiectir, comme i'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu et de siege pour ce service, et le rendre empeschant par longueur et mollesse : toutesfois aux plus sales offices, est il pas aulcunement excusable de requerir plus de soing et de netteté : *Naturâ, homo mundum et elegans animal est* [59]. De toutes les actions naturelles, c'est celle que ie souffre plus mal volontiers m'estre interrompue. I'ay veu beaucoup de gents de guerre incommodez du desreglement de leur ventre : tandis que le mien et moy ne nous faillons iamais au poinct de nostre assignation, qui est au sault du lict, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble.

---

59 « L'homme est, de sa nature, un animal propre et délicat ». Senec. Epist. XCII.

*79 Après ces mots, Montaigne ajoutait dans l'édit. de 1588: « Les aultres ont pour leur part la discretion et la suffisance, moy l'ingenuité et la liberté ».

Ie ne iuge doncques point, comme ie disois *80, où les malades se puissent mettre mieulx en seureté, qu'en se tenant coy dans le train de vie où ils se sont eslevez et nourris : le changement, quel qu'il soit, estonne et blece. Allez croire que les chastaignes nuisent à un Perigourdin ou à un Lucquois, et le laict et le formage aux gents de la montaigne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante dix ans; enfermez dans une estuve un homme de marine; deffendez le promener à un laquay basque : ils les privent de mouvement, et enfin d'air et de lumiere.

an vivere tanti est ?...

Cogimur a suetis animum suspendere rebus,
Atque, ut vivamus, vivere desinimus :...
Hos superesse reor quibus et spirabilis aer,
Et lux quâ regimur, redditur ipsa gravis [60].

---

[60] La vie est-elle d'un si grand prix?.... On nous oblige à nous priver des choses auxquelles nous sommes accoutumés, et, pour prolonger notre vie, nous cessons de vivre..... En effet, mettrai-je au nombre des vivans ceux à qui l'on rend incommode l'air qu'ils respirent et la lumière qui les éclaire? » Corn. Gall. eleg. 1, v. 155 ; — 247. — Le premier vers n'est point tiré de cette élégie de Cornélius Gallus; je le crois de Montaigne, ou de La Boëtie : mais il importe peu d'en connaître l'auteur.

*80 Voyez dans ce même chapitre, 14 ou 15 pages plus haut, le paragraphe qui commence par ces mots : *Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé.*

S'ils ne font aultre bien, ils font aumoins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patients à la mort, leur sappant peu à peu et retrenchant l'usage de la vie.

Et sain et malade, ie me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Ie donne grande auctorité à mes desirs et propensions : ie n'aime point à guarir le mal par le mal ; ie hais les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subiect à la cholique ; et subiect à m'abstenir du plaisir de manger des huistres ; ce sont deux maulx pour un : le mal nous pince d'un costé ; la regle, de l'aultre. Puisqu'on est au hazard de se mescompter, hazardons nous plustost à la suitte du plaisir. Le monde faict au rebours, et ne pense rien utile, qui ne soit penible ; la facilité luy est suspecte. Mon appetit, en plusieurs choses, s'est assez heureusement accommodé par soy mesme, et rengé à la santé de mon estomach : l'acrimonie et la poincte des saulses m'agreerent estant ieune ; mon estomach s'en ennuyant depuis, le goust l'a incontinent suyvi *[81] : le vin nuit aux malades ; c'est la premiere chose de quoy ma bouche se desgouste, et d'un desgoust invincible. Quoy que ie receoive desagreablement, me nuit ; et rien ne me nuit, que ie face avecques faim et alaigresse. Ie n'ay iamais receu nuisance d'action qui m'eust esté bien plaisante : et si ay faict ceder à mon plaisir, bien lar-

*81 Mon goût s'en est également ennuyé.

gement, toute conclusion medicinale : et me suis, ieune,

> Quem circumcursans hùc atque hùc sæpè Cupido
> Fulgebat crocinâ splendidus in tunicâ[61],

presté, autant licencieusement et inconsidereement qu'aultre, au desir qui me tenoit saisi;

> Et militavi non sine gloriâ[62];

plus toutes fois en continuation et en duree, qu'en saillie :

> Sex me vix memini sustinuisse vices[63].

Il y a du malheur certes, et du miracle, à confesser en quelle foiblesse d'ans *[82] ie me rencontray premierement en sa subiection. Ce feut bien rencontre *[83]; car ce feut long temps avant l'aage de chois et de cognoissance : il ne me souvient point de moy de si loing; et peult on marier ma fortune à celle de

---

61 « Lorsque l'Amour, couvert d'une robe couleur de safran, voltigeait sans cesse autour de moi ». Catull. carm. LXVI, v. 133.

62 « Et je me suis acquis quelque gloire dans ce genre de combat ». Hor. L. III, od. XXVI, v. 2.

63 « Et je me souviens à peine d'avoir remporté six victoires ». Ovid. *Amor.* L. III, eleg. VII, v. 26.

*82 En quel âge tendre.

*83 Ce fut bien un hasard.

Quartilla[64], qui n'avoit point memoire de son fillage :

> Inde tragus celeresque pili, mirandaque matri
> Barba meæ[65].

Les medecins ployent, ordinairement avecques utilité, leurs regles à la violence des envies aspres qui surviennent aux malades : ce grand desir ne se peult imaginer si estrangier et vicieux, que nature ne s'y applique. Et puis, combien est ce de contenter la fantasie? A mon opinion, cette piece là importe de tout; au moins, au de là de toute aultre. Les plus griefs et ordinaires maulx sont ceulx que la fantasie nous charge : ce mot espaignol me plaist à plusieurs visages, *defienda me Dios de my*[66]. Ie plainds, estant malade, de quoy ie n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir; à peine m'en destourneroit la medecine : autant en fois ie sain; ie ne veois gueres plus qu'esperer et vouloir. C'est pitié d'estre alanguy et affoibly iusques au souhaiter.

---

64 Qui dit dans Pétrone, *Junonem meam iratam habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse*, p. 17, edit. Patiss. an. 1587.—C. xxv, p. 84, ed. Burm. 1709; —et p. 69, edit. cum notis varior. Amstel. anno 1669.

65 « Aussi eus-je bientôt du poil sous l'aisselle, et ma mère fut surprise en voyant ma barbe naissante ». Martial. L. II, epigr. xxii, v. 7.

66 « Que Dieu me défende de moi-même ».

L'art de medecine n'est pas si resolue *[84], que nous soyons sans auctorité, quoy que nous facions : elle change selon les climats, et selon les lunes; selon Fernel, et selon l'Escale [67]. Si vostre medecin ne treuve bon que vous dormez, que vous usez de vin, ou de telle viande; ne vous chaille, ie vous en trouveray un aultre qui ne sera pas de son advis : la diversité des arguments et opinions medicinales embrasse toute sorte de formes. Ie veis un miserable malade crever et se pasmer d'alteration, pour se guarir; et estre mocqué depuis par un aultre medecin, condamnant ce conseil comme nuisible : Avoit il pas bien employé sa peine? Il est mort freschement *[85], de la pierre, un homme de ce mestier, qui s'estoit servy d'extreme abstinence à combattre son mal : ses compaignons disent, qu'au rebours, ce ieusne l'avoit asseiché, et luy avoit cuict le sable dans les roignons.

I'ay apperceu qu'aux bleceures et aux maladies, le parler m'esmeut et me nuit, autant que desordre que ie face. La voix me couste et me lasse; car ie l'ay haulte et efforcee : si que, quand ie suis venu à entretenir l'aureille des grands, d'affaires de poids, ie les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

---

67 Deux célèbres médecins de ce tems-là.

*84 Si nettement fondée sur des principes précis et déterminés, etc.

*85 Récemment, de fraîche date.

Ce conte merite de me divertir *[86] : Quelqu'un [68], en certaine eschole grecque, parloit hault, comme moy : le maistre des cerimonies luy manda qu'il parlast plus bas : « Qu'il m'envoye, feit il, le ton auquel il veult que ie parle ». L'aultre luy repliqua, « Qu'il prinst son ton des aureilles de celuy à qui il parloit ». C'estoit bien dict, pourveu qu'il s'entende*[87]. « Parlez selon ce que vous avez à faire à vostre auditeur » : car, si c'est à dire, « Suffise vous qu'il vous oye *[88]; ou, reglez vous par luy », ie ne treuve pas que ce feust raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens; c'est à moy à le conduire pour me representer : il y a voix pour instruire, voix pour flater, ou pour tanser; ie veulx que ma voix non seulement arrive à luy, mais, à l'adventure, qu'elle le frappe, et qu'elle le perce. Quand ie mastine mon laquay, d'un ton aigre et poignant, il seroit bon qu'il veinst à me dire : « Mon maistre, parlez plus doulx, ie vous oys bien ». *Est quædam vox ad auditum accommodata, non magnitudine,*

---

68 C'était *Carnéade*. Voyez sa vie dans Diog. Laërce, L. IV, segm. 63.

*86 De m'éloigner un moment de mon sujet.

*87 Pourvu qu'on l'entende en ce sens : « parlez selon ce que vous avez à traiter avec votre auditeur ».

*88 Qu'il vous suffise qu'il vous entende.

*sed proprietate* [69]. La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute : cettuy cy se doibt preparer à la recevoir, selon le bransle qu'elle prend : comme entre ceulx qui iouent à la paulme, celuy qui soubstient se desmarche *[89] et s'appreste selon qu'il veoid remuer celuy qui luy iecte le coup, et selon la forme du coup.

L'experience m'a encores apprins cecy, Que nous nous perdons d'impatience. Les maulx ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formee au patron *[90] de la constitution des animaulx ; elles ont leur fortune limitee dez leur naissance, et leurs iours *[91] : qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les alonge et multiplie ; et les harcelle, au lieu de les appaiser. Ie suis de l'advis de Crantor, « Qu'il ne fault ny obstineement s'opposer aux maulx, et à l'estourdie, ny leur succomber de mollesse ; mais qu'il leur fault ceder naturellement, selon leur condition et la nostre ». On doibt donner passage aux maladies : et ie treuve qu'elles arrestent

---

69 « Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue que par sa propriété ». Quintil. *Inst. orat.* c. III.

*89 Se recule, se retire en arrière.

*90 Sur le modèle.

*91 Et leur durée déterminée.

moins chez moy, qui les laisse faire; et en ay perdu, de celles qu'on estime plus opiniastres et tenaces, de leur propre decadence, sans ayde et sans art, et contre ses regles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieulx ses affaires que nous. « Mais, un tel en mourut ». Si ferez vous; sinon de ce mal là, d'un aultre : et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur cul *92 ? L'exemple est un mirouer vague, universel, et à touts sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez la; c'est tousiours autant de bien present : ie ne m'arresteray ny au nom ny à la couleur, si elle est delicieuse et appetissante; le plaisir est des principales especes du proufit. I'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des rheumes, defluxions goutteuses, rélaxation, battements de cœur, micraines et aultres accidents, que i'ay perdus, quand ie m'estois à demy formé à les nourrir *93 : on les coniure mieulx par courtoisie que par braverie. Il fault souffrir doulcement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfants, quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre, et tais toy ».

---

*92 Ou à *leur costé*, comme dans l'édit. de 1588.

*93 A demi accoutumé à les supporter.

C'est iniustice, de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui peult advenir à chascun : *Indignare, si quid in te iniquè propriè constitutum est* [70].

Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoreuse, c'est à dire qu'il le remette en ieunesse :

> Stulte, quid hæc frustrà votis puerilibus optas ? [71]

n'est ce pas folie? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes des longues annees; comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes et les vents. Platon [72] ne croit pas qu'Esculape se meist en peine de prouveoir, par regimes, à faire durer la vie en un corps gasté et imbecille *[94], inutile à son païs, inutile à sa vacation et à produire des enfants sains et robustes; et ne treuve pas ce soing convenable à la iustice et prudence divine, qui doibt conduire toutes choses à utilité. Mon bon homme, c'est faict *[95] : on ne vous sçauroit redresser; on vous

---

70 « Plains-toi, si l'on t'impose injustement à toi seul une peine rigoureuse ». Senec. epist. XCI.

71 « Insensé! à quoi bon ces vœux puérils, qui ne sauraient être accomplis » ? Ovid. *Trist.* L. III, eleg. 8, v. 11.

72 *De Republ.* L. III.

*94 Affaibli par l'âge.

*95 Il faut lier cette phrase à celle qu'on lit dix lignes audessus, et qui finit par ces mots : *Sa condition ne le porte pas* : comme dans l'édit. de 1588.

plastrera pour le plus, et estansonnera [*96] un peu, et alongera on de quelque heure vostre misere :

> Non secus instantem cupiens falcire ruinam,
> Diversis contrà nititur obicibus;
> Donec certa dies, omni compage solutâ,
> Ipsum cum rebus subruat auxilium [73]:

Il fault apprendre à souffrir ce qu'on ne peult eviter : nostre vie est composee, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doulx et aspres, aigus et plats, mols et graves : le musicien qui n'en aimeroit que les uns, que vouldroit il dire? il fault qu'il s'en sçache servir en commun, et les mesler? et nous aussi, les biens et les maulx, qui sont consubstanciels à nostre vie : nostre estre ne peult [*97], sans ce meslange; et y est l'une bande non moins necessaire que l'aultre. D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est representer la folie de Ctesiphon [74], qui entreprenoit de faire [*98] à coups de pied avecques sa mule.

---

[73] « Ainsi, lorsqu'on veut soutenir un vieux bâtiment, on l'étaie dans les endroits où il menace ruine; mais un jour, enfin toute la charpente se désunit, et les étais tombent avec l'édifice ». Corn. Gall. eleg. 1, v. 171.

[74] Certain escrimeur, de qui Plutarque a rapporté ce fait dans le traité, *Comment il fault refrainer la cholere*, version d'Amyot.

[*96] On vous étaiera.

[*97] Sous-entendez *subsister*. C'est une ellipse à la manière des Latins.

[*98] De se battre à coups de pieds.

Ie consulte peu des alterations que ie sens; car ces gents *99 icy sont advantageux *100, quand il vous tiennent à leur misericorde : ils vous gourmandent les aureilles de leurs prognostiques; et, me surprenant aultresfois affoibly du mal, m'ont iniurieusement traicté de leurs dogmes et trongne *101 magistrale, me menaceant tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Ie n'en estois abbattu, ny deslogé de ma place; mais i'en estois heurté et poulsé : si mon iugement n'en est ny changé, ny troublé, aumoins il en estoit empesché; c'est tousiours agitation et combat. Or ie traicte mon imagination le plus doulcement que ie puis, et la deschargerois, si ie pouvois, de toute peine et contestation; il la fault secourir et flater; et piper *102, qui peult : mon esprit est propre à cet office; il n'a point faulte d'apparences partout; s'il persuadoit, comme il presche, il me secourroit heureusement. Vous en plaist il un exemple? Il dict « Que c'est pour mon mieulx que i'ay la gravelle : que » les bastiments de mon aage ont naturellement à » souffrir quelque gouttiere; il est temps qu'ils com» mencent à se lascher et desmentir : C'est une com» mune necessité; et n'eust on pas faict pour moy un

*99 Les médecins.

*100 Sont hautains, impérieux.

*101 Et *contenance magistrale*, comme dans l'édit. de 1588.

*102 Et tromper, pour qui le peut.

» nouveau miracle : Ie paye, par là, le loyer deu à la » vieillesse, et ne sçaurois en avoir meilleur compte : » Que la compaignie me doibt consoler, estant tumbé » en l'accident le plus ordinaire des hommes de mon » temps : I'en veois partout d'affligez de mesme na- » ture de mal ; et m'en est la societé honnorable, » d'autant qu'il se prend plus volontiers aux grands ; » son essence a de la noblesse et de la dignité : Que » des hommes qui en sont frappez, il en est peu de » quites à meilleure raison, et si il leur couste la peine » d'un fascheux regime, et la prinse ennuyeuse et » quotidienne des drogues medicinales : là où, ie le » doibs purement à ma bonne fortune ; car quelques » bouillons communs de l'eryngium [75] et herbe du » turc [76], que deux ou trois fois i'ay avallés, en faveur » des dames qui, plus gracieusement que mon mal » n'est aigre, m'en offroient la moitié du leur, m'ont » semblé egualement faciles à prendre, et inutiles en » operation : Ils ont à payer mille vœux à Aesculape, » et autant d'escus à leur medecin, de la profluvion *103

75 C'est le *panicaut*, ou *chardon roland* : sa racine est apéritive.

76 C'est la plante que les botanistes appellent vulgairement *la turquette*, et Tournefort l'herniole, *herniaria glabra*.

*103 Pour un écoulement de sable, aisé et abondant, etc. *Profluvion* est purement latin, *profluvium sanguinis*, flux de sang.

» de sable aysee et abondante, que ie receois souvent » par le benefice de nature : la decence mesme de ma » contenance en compaignie ordinaire n'en est pas » troublee ; et porte mon eau dix heures, et aussi long » temps qu'un aultre : La crainte de ce mal, faict » il *[104], t'effrayoit aultresfois, quand il t'estoit inco- » gneu ; les cris et le desespoir de ceulx qui l'aigrissent » par leur impatience, t'en engendroient l'horreur. » C'est un mal qui te bat les membres par lesquels » tu as le plus failly : Tu es homme de conscience,

Quæ venit indignè pœna, dolenda venit [77] :

» regarde ce chastiement ; il est bien doulx au prix » d'aultres, et d'une faveur paternelle : Regarde sa » tardifveté ; il n'incommode et occupe que la saison » de ta vie qui ainsi comme ainsin *[105] est meshuy » perdue et sterile, ayant faict place à la licence et » plaisirs de ta ieunesse, comme par composition. » La crainte et pitié que le peuple a de ce mal, te sert » de matiere de gloire ; qualité de laquelle, si tu as » le iugement purgé, et en as guary ton discours *[106], » tes amis pourtant en recognoissent encores quelque

77 « Le mal qu'on n'a pas mérité est le seul dont on ait droit de se plaindre ». Ovid. epist. v, v. 8.

*104 Dit mon esprit.

*105 Qui, d'une manière ou d'une autre, etc.

*106 Ta raison.

» teincture en ta complexion [78] : Il y a plaisir à ouïr » dire de soy, voilà bien de la force, voilà bien de la » patience : on te veoid suer d'ahan, paslir, rougir, » trembler, vomir iusques au sang, souffrir des con- » tractions et convulsions estranges, desgoutter par- » fois de grosses larmes des yeulx, rendre les urines » espesses, noires et effroyables, ou les avoir arres- » tees par quelque pierre espineuse et herissee, qui te » poinct et escorche cruellement le col de la verge; » entretenant ce pendant les assistants, d'une conte- » nance commune; bouffonant [*107] à pauses avecques » tes gents; tenant ta partie en un discours tendu; » excusant de parole ta douleur, et rabbattant de ta » souffrance. Te souvient il de ces gents du temps » passé, qui recherchoient les maulx avecques si » grand'faim, pour tenir leur vertu en haleine et en » exercice? mets le cas que nature te porte et te poulse » à cette glorieuse eschole, en laquelle tu ne feusses » iamais entré de ton gré. Si tu me dis, que c'est un » mal dangereux et mortel : quels aultres ne le sont? » car c'est une piperie medicinale, d'en excepter aul- » cuns qu'ils disent n'aller point de droict fil à la » mort : qu'importe, s'ils y vont par accident, et s'ils

---

78 Montaigne avoue ici assez clairement, que, de sa nature, il était un peu vain.

*107 Plaisantant, riant de tems en tems. On lit *raillant à pauses avec les dames*, dans l'édit. de 1588.

» glissent et gauchissent ayseement vers la voye qui » nous y mene? Mais tu ne meurs pas de ce que tu » es malade; tu meurs de ce que tu es vivant : la mort » te tue bien, sans le secours de la maladie; et à » d'aulcuns les maladies ont esloingné la mort, qui » ont plus vescu, de ce qu'il leur sembloit s'en aller » mourants : Ioinct qu'il est, comme des playes, aussi » des maladies, medicinales et salutaires. La cholique » est souvent non moins vivace que vous : il se veoid » des hommes ausquels elle a continué depuis leur » enfance iusques à leur extreme vieillesse; et s'ils ne » luy eussent failly de compaignie, elle estoit pour les » assister plus oultre : vous la tuez plus souvent qu'elle » ne vous tue : Et quand elle te presenteroit l'image » de la mort voisine, seroit ce pas un bon office, à » un homme de tel aage, de le ramener aux cogitations » de sa fin? Et qui pis est, tu n'as plus pour qui » guarir : Ainsi comme ainsin, au premier iour la » commune necessité t'appelle. Considere combien » artificiellement et doulcement elle te desgouste de » la vie et desprend du monde; non te forceant, d'une » subiection tyrannique, comme tant d'aultres maulx » que tu veois aux vieillards, qui les tiennent conti- » nuellement entravez, et sans relasche, de foiblesses » et douleurs; mais par advertissements, et instruc- » tions reprinses à intervalles; entremeslant des lon- » gues pauses de repos, comme pour te donner moyen » de mediter et repeter sa leçon à ton ayse. Pour te

» donner moyen de iuger sainement, et prendre party » en homme de cœur, elle te presente l'estat de ta con- » dition entiere, et en bien et en mal; et, en mesme » iour, une vie tresalaigre tantost, tantost insuppor- » table. Si tu n'accolles la mort, au moins tu luy » touches en paulme *[108], une fois le mois : par où » tu as de plus à esperer qu'elle t'attrappera un iour » sans menace : et que, estant si souvent conduict » iusques au port, te fiant d'estre encores aux termes » accoustumez, on t'aura, et ta fiance, passé l'eau *[109] » un matin inopineement. On n'a point à se plaindre » des maladies qui partagent loyalement le temps » avecques la santé. »

Ie suis obligé à la fortune, de quoy elle m'assault *[110] si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne, et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue : ie sçais à peu prez meshuy en quoy i'en doibs estre quitte. A faulte de memoire naturelle, i'en forge de papier : et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, ie l'escris; d'où il advient que asture, estant quasi passé par toute sorte d'exemples, si quelque estonnement me menace, feuilletant ces petits brevets descousus, comme des feuilles sibyllines, ie

---

*[108] Dans la paume de la main.

*[109] On t'aura, avec ta sécurité et ta confiance, fait passer inopinément, un matin, l'eau du Styx.

*[110] M'assaille si souvent avec les mêmes armes.

ne faulx plus de trouver où me consoler de quelque prognostique favorable, en mon experience passee. Me sert aussi l'accoustumance à mieulx esperer pour l'advenir : car la conduicte de ce vuidange ayant continué si long temps, il est à croire que nature ne changera point ce train, et n'en adviendra aultre pire accident que celuy que ie sens. En oultre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soubdaine : quand elle m'assault mollement, elle me faict peur, car c'est pour long temps; mais, naturellement, elle a des excez vigoreux et gaillards; elle me secoue à oultrance, pour un iour ou deux. Mes reins ont duré un aage *111 sans alteration; il y en a tantost un aultre qu'ils ont changé d'estat : les maulx ont leur periode comme les biens; à l'adventure est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach; sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoye cette matiere crue à mes reins : pourquoy ne pourra estre, à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme; et nature s'acheminer à prendre quelque aultre voye de purgation? Les ans m'ont evidemment faict tarir aulcuns rheumes; pourquoy non ces excrements qui fournissent de matiere à la grave *112? Mais est il rien

---

*111 Dans l'édit. de 1588, il y a : *Ont duré quarante ans; il y en a tantost quatorze qu'ils ont changé d'estat.*

*112 A la gravelle.

doulx, au prix de cette soubdaine mutation, quand, d'une douleur extreme, ie viens par le vuidange de ma pierre à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soubdaines et plus aspres choliques? Y a il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement? De combien la santé me semble plus belle aprez la maladie, si voisine et si contiguë que ie les puis recognoistre, en presence l'une de l'aultre, en leur plus hault appareil; où elles se mettent, à l'envy, comme pour se faire teste et contrecarre [*113]! Tout ainsi que les stoïciens disent que les vices sont utilement introduicts pour donner prix et faire espaule à la vertu [79] : nous pouvons dire, avecques meilleure raison, et coniecture moins hardie, que nature nous a presté la douleur pour l'honneur et service de la volupté et indolence. Lorsque Socrates [80], aprez qu'on l'eut deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses iambes, il se resiouït à considerer l'estroicte alliance de la douleur à la volupté; comme elles sont associees d'une liaison

---

79 Ce sentiment est expressément combattu par Plutarque, dans le traité *Des communes conceptions contre les Stoïques*, c. x et suiv.

80 Dans le *Phédon* de Platon.

*113 Opposition.

necessaire, si qu'à tours *[114] elles se suyvent et s'entr'engendrent; et s'escrioit au bon Esope, qu'il deust avoir prins de cette consideration un corps propre à une belle fable.

Le pis que ie veoye aux aultres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect, comme elles sont en leur yssue : on est un an à se r'avoir, tousiours plein de foiblesse et de crainte. Il y a tant de hazard, et tant de degrez à se reconduire à sauveté, que ce n'est iamais faict : avant qu'on vous aye deffublé d'un couvrechef, et puis d'une calote; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air, et du vin, et de vostre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net : là où les aultres laissent tousiours quelque impression et alteration qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prestent la main les uns aux aultres. Ceux là sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous sans l'estendre et sans introduire leur sequelle; mais courtois et gracieux sont ceulx de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma cholique, ie me treuve deschargé d'aultres accidents, plus ce me semble que ie n'estois auparavant, et n'ay point eu de fiebvre depuis; i'argumente que les vomissements extremes et frequents que ie

*[114] Si bien que tour à tour, etc.

souffre, me purgent : et d'aultre costé, mes desgoustements, et les ieusnes estranges que ie passe, digerent mes humeurs peccantes; et nature vuide, en ces pierres, ce qu'elle a de superflu et nuisible. Qu'on ne me die point que c'est une medecine trop cher vendue : car quoy, tant de puants bruvages, cauteres, incisions, suees, sedons, dietes, et tant de formes de guarir, qui nous apportent souvent la mort, pour ne pouvoir soubstenir leur violence et importunité? Par ainsi, quand ie suis attainct, ie le prends à medecine; quand ie suis exempt, ie le prends à constante et entiere delivrance.

Voicy encores une faveur de mon mal, particuliere : C'est qu'à peu prez, il faict son ieu à part, et me laisse faire le mien où il ne tient qu'à faulte de courage; en sa plus grande esmotion, ie l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'aultre regime; iouez, disnez, courez, faictes cecy, et faictes encores cela, si vous pouvez; vostre desbauche y servira plus qu'elle n'y nuira : Dictes en autant à un verolé, à un goutteux, à un hernieux. Les aultres maladies ont des obligations plus universelles, gehennent bien aultrement nos actions, troublent tout nostre ordre, et engagent à leur consideration tout l'estat de la vie : cette cy ne faict que pincer la peau; elle vous laisse l'entendement et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains; elle vous esveille plustost qu'elle ne vous

assopit. L'ame est frappee de l'ardeur d'une fiebvre, et atteree d'une epilepsie, et disloquee par une aspre micraine, et enfin estonnee par toutes les maladies qui blecent la masse et les plus nobles parties : icy, on ne l'attaque point; s'il luy va mal, à sa coulpe *[115]; elle se trahit elle mesme, s'abandonne, et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuict en nos roignons, se puisse dissouldre par bruvages : par quoy, depuis qu'il est esbranslé, il n'est que de luy donner passage; aussi bien le prendra il.

Ie remarque encores cette particuliere commodité, que c'est un mal auquel nous avons peu à deviner : nous sommes dispensez du trouble auquel les aultres maulx nous iectent par l'incertitude de leurs causes, et conditions, et progrez; trouble infiniement penible : nous n'avons que faire de consultations et interpretations doctorales; les sens nous montrent que c'est, et où c'est. Par tels arguments, et forts et foibles, comme Cicero *[116] le mal de sa vieillesse, i'essaye d'endormir et amuser mon imagination, et graisser ses playes. Si elles s'empirent demain; demain nous y pourvoyrons d'aultres eschappatoires. Qu'il soit vray : voicy, depuis de nouveau, que les plus legiers

*115 C'est sa faute.

*116 Comme Cicéron (dans son livre de *senectute*) tâche d'adoucir le mal de la vieillesse, j'essaie d'endormir, etc.

mouvements espreignent *117 le pur sang de mes reins; quoy pour cela? ie ne laisse de me mouvoir comme devant, et picquer aprez mes chiens, d'une iuvenile ardeur et insolente *118; et treuve que i'ay grand' raison d'un si important accident, qui ne me couste qu'une sourde poisanteur et alteration en cette partie: c'est quelque grosse pierre, qui foule et consomme la substance de mes roignons, et ma vie, que ie vuide peu à peu, non sans quelque naturelle doulceur, comme un excrement hormais superflu et empeschant. Or, sens ie quelque chose qui croule? ne vous attendez pas que i'aille m'amusant à recognoistre mon pouls et mes urines, pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse: ie seray assez à temps à sentir le mal, sans l'alonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre desià de ce qu'il craint. Ioinct que la dubitation et ignorance de ceulx qui se meslent d'expliquer les ressorts de nature et ses internes progrez, et tant de faulx prognostiques de leur art, nous doibt faire cognoistre qu'ell' a ses moyens infiniement incogneus: il y a grande incertitude, varieté et obscurité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de touts les aultres accidents, ie veois peu de signes de l'advenir, sur quoy nous ayons à fonder

*117 Expriment, font sortir.

*118 Et insolite.

nostre divination. Ie ne me iuge que par vray sentiment, non par discours : A quoy faire? puisque ie n'y veulx apporter que l'attente et la patience. Voulez vous sçavoir combien ie gaigne à cela? regardez ceulx qui font aultrement, et qui despendent de tant de diverses persuasions et conseils; combien souvent l'imagination les presse sans le corps *[119]. I'ay maintesfois prins plaisir, estant en seureté et delivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux medecins, comme naissants lors en moy : ie souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon ayse; et en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieulx instruict de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doibve tant recommender à la ieunesse, que l'activeté et la vigilance : nostre vie n'est que mouvement. Ie m'esbransle difficilement, et suis tardif partout; à me lever, à me coucher, et à mes repas : c'est matin pour moy que sept heures; et, où ie gouverne, ie ne disne ny avant onze, ny ne soupe qu'aprez six heures. I'ay aultresfois attribué la cause des fiebvres et maladies où ie suis tumbé, à la pesanteur et assopissement que le long sommeil m'avoit apporté; et me suis tousiours repenty de me r'endormir le matin. Platon [81] veult plus de mal à l'excez du

[81] *Vie de Platon*, dans Diog. Laërce, L. III, segm. 39. Voyez ce que Platon dit *dans ses Lois* ( L. VII ), de l'excès du sommeil.

*[119] Sans que le corps souffre réellement.

dormir, qu'à l'excez du boire. I'aime à coucher dur*[120], et seul; voire sans femme, à la royale; un peu bien couvert. On ne bassine iamais mon lict: mais, depuis la vieillesse, on me donne, quand i'en ay besoing, des draps à eschauffer les pieds et l'estomach. On trouvoit à redire au grand Scipion, d'estre dormart[82]; non, à mon advis pour aultre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes qu'en luy seul il n'y eust aulcune chose à redire. Si i'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à aultre chose; mais ie cede et m'accommode en general, autant que tout aultre, à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie; et le continue encores, en cet aage, huict ou neuf heures, d'une haleine. Ie me retire avecques utilité de cette propension paresseuse; et en vaulx evidemment mieulx. Ie sens un peu le coup de la mutation; mais c'est faict en trois iours. Et n'en veois gueres qui vive à moins, quand il est besoing, et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les courvees poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme; mais non pas vehemente et soubdaine. Ie fuys meshuy les exercices violents, et qui me menent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Ie me tiens debout, tout le

[82] Plutarque, *Qu'il est requis qu'un prince soit savant*, à la fin.

*[120] Sur la dure.

long d'un iour, et ne m'ennuye point à me promener; mais sur le pavé, depuis mon premier aage, ie n'ay aimé d'aller qu'à cheval; à pied, ie me crotte iusques aux fesses; et les petites gents sont subiects par ces rues à estre chocquez et coudoyez, à faulte d'apparence : et ay aimé à me reposer, soit couché, soit assis, les iambes autant ou plus haultes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation, et noble en execution, car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance; et noble en sa cause : il n'est point d'utilité, ny plus iuste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son païs. La compaignie de tant d'hommes vous plaist, nobles, ieunes, actifs; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques; la liberté de cette conversation, sans art; et une façon de vie, masle et sans cerimonie; la varieté de mille actions diverses; cette courageuse harmonie de la musique guerriere qui vous entretient et eschauffe et les aureilles et l'ame; l'honneur de cet exercice; son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, que en sa republicque [83] il en faict part aux femmes et aux enfants : vous vous conviez aux roolles et hazards particuliers, selon que vous iugez de leur esclat et de leur importance; soldat volontaire; et

[83] Voyez livre V, *passim*.

voyez, quand la vie mesme y est excusablement employee,

pulchrumque mori succurrit in armis [84].

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse; de n'oser ce que tant de sortes d'ames osent, et tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol et bas oultre mesure: la compaignie asseure iusques aux enfants. Si d'aultres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abiecte, plus languissante et penible dans un lict, qu'en un combat: les fiebvres et les catarrhes, autant douloureux et mortels, qu'une arquebuzade. Qui seroit faict à porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage pour se rendre gendarme. *Vivere, mi Lucili, militare est* [85].

Il ne me souvient point de m'estre iamais veu galleux; si est la graterie, des gratifications de nature les plus doulces, et autant à main; mais ell' a la penitence trop importunement voisine. Ie l'exerce plus aux aureilles, que i'ay au dedans pruantes *[121], par saisons.

---

[84] Qu'il est beau de mourir les armes à la main!
VIRG. *Énéide*, L. II, v. 817.

[85] « Vivre, Lucilius, c'est combattre ». Senec. epist. XCVI.

*[121] Sujètes à des démangeaisons.

Ie suis nay, de touts les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodement bon, comme est ma teste; et, le plus souvent, se maintiennent au travers de mes fiebvres, et aussi mon haleine. I'ay oultrepassé tantost de six ans *122 le cinquantiesme, auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si iuste fin à la vie, qu'elles ne permettoient point qu'on l'excedast; si ay ie encores des remises, quoyqu'inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé et indolence *123 de ma ieunesse. Ie ne parle pas de la vigueur et alaigresse : ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites;

> Non hoc ampliùs est liminis, aut aquæ
> Cælestis, patiens latus [86].

Mon visage me descouvre incontinent, et mes yeulx : touts mes changements commencent par là, et un peu plus aigres qu'ils ne sont en effect; ie fois souvent pitié à mes amis, avant que i'en sente la cause.

---

86 « Je n'ai plus la force de rester la nuit devant la porte d'une maîtresse, à souffrir le froid ou la pluie ». Hor. L. III, od. x, v. 19.

*122 *L'aage auquel*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne. — N.

*123 Non souffrance (exemption de tout sentiment de douleur).—*Indolence* est pris ici dans le sens propre du mot latin *indolentia*, nul sentiment de douleur.

Mon mirouer ne m'estonne pas; car, en la ieunesse mesme, il m'est advenu, plus d'une fois, de chausser ainsin un teinct et un port trouble et de mauvais prognostique, sans grand accident; en maniere que les medecins, qui ne trouvoient au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, et à quelque passion secrete qui me rongeast au dedans : ils se trompoient. Si le corps se gouvernoit autant selon moy *[124], que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre ayse : ie l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encores pleine de satisfaction et de feste, comme elle est le plus ordinairement, moitié de sa complexion, moitié de son desseing :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis [87].

Ie tiens que cette sienne temperature *[125] a relevé maintesfois le corps de ses cheutes; il est souvent abbattu : que si elle n'est eniouee, elle est au moins en estat tranquille et reposé. I'eus la fiebvre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout desvisagé; l'esprit alla tousiours non *[126] paisiblement, mais plaisamment.

---

87 « Jamais les troubles de l'esprit n'ont exercé d'influence pernicieuse sur mon corps ».

*124 Autant à ma volonté.

*125 Cette *température* ( modération ) de mon ame.

*126 Non *seulement* paisiblement, comme dans l'édit.de 1588.

Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et langueur ne m'attristent gueres : ie veois plusieurs defaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que ie craindrois moins que mille passions et agitations d'esprit que ie veois en usage. Ie prends party de ne plus courre ; c'est assez que ie me traisne : ny ne me plainds de la decadence naturelle qui me tient ;

> Quis tumidum guttur miratur in Alpibus ?[88]

non plus que ie ne regrette que ma duree ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne. Ie n'ay point à me plaindre de mon imagination : i'ay eu peu de pensees en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir, qui m'esveillast, sans m'affliger. Ie songe peu souvent ; et lors, c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communement de pensees plaisantes, plustost ridicules que tristes : et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos inclinations ; mais il y a de l'art à les assortir et entendre :

> Res, quæ in vitâ usurpant homines, cogitant, curant, vident,
> Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in somno accidunt,
> Minùs mirandum est[89] ;

---

[88] « S'étonne-t-on de voir des goîtres dans les Alpes » ? Juv. sat. XIII, v. 126.

[89] « En effet, il n'est pas surprenant que les hommes

Platon dict dadvantage [90] que c'est l'office de la prudence d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir: ie ne veois rien à cela, sinon les merveilleuses experiences que Socrates, Xenophon, Aristote en recitent, personnages d'auctorité irreprochable. Les histoires disent [91] que les Atlantes ne songent iamais; qui ne mangent aussi rien qui aye prins mort: ce que i'adiouste, d'autant que c'est à l'adventure l'occasion pour quoy ils ne songent point; car Pythagoras ordonnoit certaine preparation de nourriture, pour faire les songes à propos [92]. Les miens sont tendres; et ne m'apportent aulcune agitation de corps, ny expression de voix. I'ay veu plusieurs, de mon temps, en estre merveilleusement agitez: Theon le philosophe se promenoit en songeant [93]; et le valet de Pericles, sur les tuiles mesmes et faiste de la maison.

Ie ne choisis gueres à table, et me prends à la pre-

---

voient en songe les choses qui les occupent ordinairement, les choses qu'ils font souvent, et qu'ils roulent dans leur esprit, lorsqu'ils sont éveillés ». Cic. *de Divinat.* L. I, c. XXII. — Les vers latins sont pris d'une tragédie d'Accius, intitulée *Brutus*. C'est un devin qui parle ici à Tarquin le Superbe, l'un des premiers personnages de la pièce. Il ne reste que quelques fragmens des ouvrages de cet ancien poète tragique.

90 Dans le *Timée*.

91 Hérodote, L. IV.

92 Cicer. *de Divinat.* L. II, c. LVIII.

93 Diog. Laërce, *Vie de Pyrrhon*, L. IX, §. 82.

miere chose et plus voisine; et me remue mal volontiers d'un goust à un aultre. La presse des plats et des services me desplaist autant qu'aultre presse : ie me contente ayseement de peu de mets; et hais l'opinion de Favorinus [94], qu'en un festin, il fault qu'on vous desrobbe la viande où vous prenez appetit, et qu'on vous en substitue tousiours une nouvelle; et que c'est un miserable souper, si on n'a saoulé les assistants de cropions de divers oyseaux; et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. I'use familierement de viandes salees: si aime ie mieulx le pain sans sel; et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'aultre pour ma table, contre l'usage du païs. On a eu, en mon enfance, principalement à corriger le refus que ie faisois des choses que communement on aime le mieulx en cet aage [95]; sucres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combattit cette hayne de viandes delicates, comme une espece de delicatesse; aussi n'est elle aultre chose que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere et obstinée affection au pain bis, et au lard, ou à l'ail, il luy oste la friandise. Il en est qui font les laborieux et les patients pour regretter le

---

94 Ce que Montaigne appelle l'opinion de Favorinus, c'est ce que Favorinus condamne directement. *Voyez* Aulu-Gelle, *Noct. attic.* L. XV, c. VIII.

95 Conférez ici ce qu'il dit encore L. I, c. XXXV.

bœuf et le iambon, parmy les perdris : ils ont bon temps; c'est la delicatesse des delicats; c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumees, *per quæ luxuria divitiarum tædio ludit*[96]. Laisser à faire bonne chere de ce qu'un aultre la faict *[127]; avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice :

Si modicâ cœnare times olus omne patellâ[97].

Il y a bien vrayement cette difference, qu'il vault mieulx obliger son desir aux choses plus aysees à recouvrer, mais c'est tousiours vice de s'obliger : i'appellois aultresfois delicat, un mien parent qui avoit desapprins, en nos galeres, à se servir de nos licts, et se despouiller pour se coucher.

Si i'avois des enfants masles, ie leur desirasse volontiers ma fortune : Le bon pere que Dieu me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoya, dez le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint

---

96 « C'est par là que le luxe capricieux voudrait échapper à l'ennui des richesses ». Senec. epist. XVIII.

97 « Si tu ne sais pas te contenter d'un plat de légumes pour ton souper ». Hor. L. I, epist. V, v. 2.

*127 C'est-à-dire : « ne pas faire bonne chère avec des mets dont un autre ne mange pas sans faire une chère délicate, etc. »

autant que ie feus en nourrice, et encores au delà; me dressant à la plus basse et commune façon de vivre : *magna pars libertatis est benè moratus venter* [98]. Ne prenez iamais, et donnez encores moins à vos femmes, la charge de leur nourriture; laissez les former à la fortune, soubs des loix populaires et naturelles; laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité et à l'austerité : qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté, qu'a monter vers elle. Son humeur visoit encores à une aultre fin; de me r'allier avecques le peuple et cette condition d'hommes qui a besoing de nostre ayde; et estimoit que ie feusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos; et feut cette raison, pour quoy aussi il me donna à tenir, sur les fonts, à des personnes de la plus abiecte fortune, pour m'y obliger et attacher.

Son desseing n'a pas du tout mal succedé : ie m'addonne volontiers aux petits, soit pour ce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peult infiniement en moy. Le party que ie condamneray en nos guerres, ie le condamneray plus asprement, fleurissant et prospere : il sera pour me concilier aulcune-

---

98 « Savoir régler son estomac, c'est une partie de la liberté ». Senec. epist. CXXIII.

ment à soy, quand ie le verray miserable et accablé*[128]. Combien volontiers ie considere la belle humeur de Chelonis, fille et femme de roys de Sparte[99]! Pendant que Cleombrotus son mary, aux desordres de sa ville, eut advantage sur Leonidas son pere, elle feit la bonne fille, se r'allia avecques son pere, en son exil, en sa misere; s'opposant au victorieux. La chance veint elle à tourner? la voylà changee de vouloir avecques la fortune, se rengeant courageusement à son mary, lequel elle suyvit partout où sa ruine le porta; n'ayant, ce me semble, aultre choix, que de se iecter au party où elle faisoit le plus de besoing, et où elle se montroit plus pitoyable. Ie me laisse plus naturellement aller aprez l'exemple de Flaminius[100], qui se prestoit à ceulx qui avoient besoing de luy plus qu'à ceulx qui luy pouvoient bien faire, que ie ne fois à celuy de Pyrrhus[101], propre à s'abaisser soubs les grands, et à s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables me faschent et me nuisent: car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faulte de

---

99 *Voyez* Plutarque, dans la *Vie d'Agis et de Cléomène.*

100 *Voyez* sa *Vie*, par Plutarque, c. I.

101 *Voyez* sa *Vie*, par le même auteur, c. II.

*128 Dans l'édit. de 1588, on lit ainsi ce passage : « Ie condamne, en nos troubles, la cause de l'un des partis, mais plus quand elle fleurit et qu'elle prospere; elle m'a parfois concilié à soy, pour la veoir miserable et accablee ».

meilleure contenance, ie mange autant que i'y suis. Pourtant *[129] chez moy, quoyqu'elle soit des courtes, ie m'y mets volontiers un peu aprez les aultres, sur la forme d'Auguste [102] : mais ie ne l'imite pas, en ce qu'il en sortoit aussi avant les aultres; au rebours, i'aime à me reposer long temps aprez, et en ouïr conter, pourveu que ie ne m'y mesle point; car ie me lasse et me blece de parler l'estomach plein, autant comme ie treuve l'exercice de crier et contester, avant le repas, tressalubre et plaisant.

Les anciens Grecs et Romains avoient meilleure raison que nous, assignant à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si aultre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, et la meilleure partie de la nuict; mangeant et beuvant moins hastifvement que nous, qui passons en poste toutes nos actions; et estendant ce plaisir naturel à plus de loisir et d'usage, y entresemant divers offices de conversation, utiles et agreables.

Ceulx qui doibvent avoir soing de moy, pourroient à bon marché me desrobber ce qu'ils pensent m'estre nuisible; car en telles choses, ie ne desire iamais, ny ne treuve à dire, ce que ie ne veois pas : mais aussi, de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de

---

[102] Suétone, *Vie d'Auguste*, c. LXXIV.

*[129] C'est pourquoi.

m'en prescher l'abstinence; si que, quand ie veulx ieusner, il me fault mettre à part des soupeurs, et qu'on me presente iustement autant qu'il est besoing pour une reglee collation; car, si ie me mets à table, i'oublie ma resolution. Quand i'ordonne qu'on change d'apprets à quelque viande; mes gents sçavent que c'est à dire que mon appetit est allanguy, et que ie n'y toucheray point. En toutes celles qui le peuvent souffrir, ie les aime peu cuictes; et les aime fort mortifiees, et iusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fasche (de toute aultre qualité, ie suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que i'aye cogneu), si que, contre l'humeur commune, entre les poissons mesme il m'advient d'en trouver et de trop frais et de trop fermes: ce n'est pas la faulte de mes dents, que i'ay eu tousiours bonnes iusques à l'excellence, et que l'aage ne commence de menacer qu'à cette heure; i'ay apprins, dez l'enfance, à les frotter de ma serviette, et le matin, et à l'entree et yssue de la table. Dieu faict grace à ceulx à qui il soubstraict la vie par le menu *130: c'est le seul benefice de la vieillesse; la derniere mort en sera d'autant moins pleine et nuisible, elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. Voylà une dent qui me vient de cheoir, sans douleur, sans effort; c'estoit le terme naturel de sa duree: et cette par-

---

*130 A qui il ôte la vie en détail.

tie de mon estre, et plusieurs aultres, sont desià mortes, aultres demy mortes, des plus actifves, et qui tenoient le premier reng pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que ie fonds, et eschappe à moy. Quelle bestise sera-ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cheute, desià si advancee, comme si elle estoit entiere? Ie ne l'espere pas. A la verité, ie receois une principale consolation aux pensees de ma mort, qu'elle soit des iustes et naturelles *[131]; et que meshuy ie ne puisse en cela requerir ny esperer, de la destinee, faveur qu'illegitime. Les hommes se font accroire qu'ils ont eu aultresfois, comme la stature, la vie aussi plus grande: mais ils se trompent: et Solon, qui est de ces vieux temps là, en taille pourtant l'extreme duree à soixante dix ans [103]. Moy, qui ay tant adoré, et si universellement, cet αριστον μετρον [104] du temps passé, et ay prins pour la plus parfaicte la moyenne mesure, pretendray ie une desmesuree et monstrueuse vieillesse? Tout ce qui vient au revers du

---

[103] *Voyez* Hérodote, L. I, c. XXXII.

[104] Cette *excellente médiocrité*, si recommandée autrefois, et en particulier par Cléobule, l'un des sept sages de la Grèce, comme on peut voir dans Diogène Laërce, L. I, segm. 93.

*[131] Il faut entendre ainsi cette fin de phrase: « C'est qu'à l'âge où je suis elle est juste et naturelle, et que je ne peux désormais demander ni espérer de la destinée aucune faveur qui ne soit contre les règles et le cours ordinaire de la nature. »

cours de nature, peult estre fascheux; mais ce qui vient selon elle, doibt estre tousiours plaisant; *omnia, quæ secundùm naturam fiunt, sunt habenda in bonis*[105]: par ainsi, dict Platon [106], la mort que les playes ou maladies apportent, soit violente; mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legiere, et aulcunement delicieuse. *Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas*[107]. La mort se mesle et confond partout à nostre vie: le declin preoccupe son heure [*132], et s'ingere au cours de nostre advancement mesme. I'ay des pourtraicts de ma forme de vingt et cinq, et de trente cinq ans; ie les compare avecques celuy d'asteure [*133]: combien de fois ce n'est plus moy! combien est mon image pre-

[105] « Tout ce qui se fait selon la nature, doit être regardé comme un bien ». Cic. *de Senect.* c. XIX.

[106] Dans le *Timée.*

[107] « Ce n'est pas sans de grands efforts, que les jeunes gens sortent de la vie; les vieillards (comme les fruits) tombent de maturité ». Cic. *de Senect.* c. XIX.

[*132] Le déclin de nos facultés anticipe sur le moment où elle (la mort) doit arriver, et augmente à mesure que nous avançons vers l'heure fatale.

[*133] Orthographe et prononciation gasconne, au lieu d'*à cette heure.* — Dans l'exemplaire corrigé par Montaigne, on trouve très-souvent ce mot écrit précisément comme les Gascons le prononcent, *asture;* et souvent aussi Montaigne écrit *asteure*, comme il l'est ici. J'ai suivi l'une et l'autre orthographe, qui sont toutes deux celle de Montaigne. N.

sente plus esloingnee de celles là, que de celle de mon trespas! C'est trop abusé de nature, de la tracasser si loing *134, qu'elle soit contrainсte de nous quiter; et abandonner nostre conduicte, nos yeulx, nos dents, nos iambes et le reste, à la mercy d'un secours estrangier et mendié; et nous resigner entre les mains de l'art; lasse de nous suyvre *135.

Ie ne suis excessifvement desireux ny de salades ny de fruicts, sauf les melons: mon pere haïssoit toute sorte de saulses; ie les aime toutes. Le trop manger m'empesche; mais par sa qualité, ie n'ay encores cognoissance bien certaine qu'aulcune viande me nuise; comme aussi ie ne remarque ny lune pleine ny basse, ny l'automne, du printemps. Il y a des mouvements en nous, inconstants et incogneus; car des raiforts, pour exemple, ie les ay trouvez premierement commodes; depuis, fascheux; à present, derechef commodes. En plusieurs choses, ie sens mon estomach et mon appetit aller ainsi diversifiant; i'ay rechangé du blanc [108] au clairet, et puis du clairet au blanc. Ie

[108] Scaliger a reproché à Montaigne d'avoir dit qu'il aimait mieux le vin blanc; et il traite cela de *grande fadaise*. *V. Secunda Scaligerana*, T. II, p. 457, édit. d'Amsterd. 1740. Cette critique est d'autant plus déplacée que le passage qui en est l'objet ne la mérite ni plus ni moins que mille autres des Essais, qui ne sont pas au fond plus intéressans pour la plupart des lecteurs. N.

*134 Ou *de la traisner si loing*, comme dans l'édit. de 1588.

*135 Lasse qu'est la nature de nous suivre.

suis friand de poisson, et fois mes iours gras des maigres; et mes festes, des iours de ieusne: ie crois, ce qu'aulcuns disent, qu'il est de plus aysee digestion que la chair. Comme ie fois conscience de manger de la viande, le iour de poisson; aussi faict mon goust, de mesler le poisson à la chair: cette diversité me semble trop esloingnee.

Dez ma ieunesse, ie desrobbois parfois quelque repas: Ou afin d'aiguiser mon appetit au lendemain; car, comme Epicurus ieusnoit et faisoit des repas maigres pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance: moy, au rebours, pour dresser ma volupté à faire mieulx son proufit et se servir plus alaigrement de l'abondance: Ou ie ieusnois pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit; car et l'un et l'aultre s'apparesse cruellement en moy par la repletion; et, surtout, ie hais ce sot accouplage d'une deesse si saine et si alaigre, avecques ce petit dieu indigeste et roteur, tout bouffy de la fumee de sa liqueur: Ou pour guarir mon estomach malade: Ou pour estre sans compaignie propre *136; car ie dis, comme ce mesme Epicurus [109], qu'il ne fault pas tant regarder ce qu'on mange, qu'a-

---

[109] « Voy. Senec. epist. XCI.

*136 Ou parce que je n'avais pour manger avec moi, aucune personne dont la compagnie me convînt.

vecques qui on mange; et loue Chilon, de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander, avant que d'estre informé qui estoient les aultres conviez [110]: Il n'est point de si doulx apprest pour moy, ny de saulse si appetissante, que celle qui se tire de la societé. Ie crois qu'il est plus sain de manger plus bellement et moins, et de manger plus souvent: mais ie veulx faire valoir l'appetit et la faim; ie n'aurois nul plaisir à traisner, à la medecinale, trois ou quatre chestifs repas par iour, ainsi contraincts: Qui m'asseureroit que le goust ouvert que i'ay ce matin, ie le retrouvasse encores à souper? Prenons, surtout les vieillards, prenons le premier temps opportun qui nous vient: laissons aux faiseurs d'almanachs les ephemerides, et aux medecins. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté; tenons nous à la premiere, presente et cogneue. I'evite la constance en ces loix de ieusne: qui veult qu'une forme luy serve, fuye à la continuer; nous nous y durcissons; nos forces s'y endorment; six mois aprez, vous y aurez si bien accoquiné vostre estomach, que vostre proufit ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user aultrement sans dommage.

Ie ne porte les iambes et les cuisses non plus couvertes en hyver qu'en esté; un bas de soye tout simple. Ie me suis laissé aller, pour le secours de mes

[110] Plutarque, *Banquet des sept Sages*, c. III.

rheumes, à tenir la teste plus chaulde, et le ventre, pour ma cholique : mes maulx s'y habituerent en peu de iours, et desdaignerent mes ordinaires provisions; i'estois monté d'une coëffe à un couvrechef, et d'un bonnet à un chapeau double; les embourreures de mon pourpoinct ne me servent plus que de garbe *137 : ce n'est rien, si ie n'y adiouste une peau de lievre ou de vautour, une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau train. Ie n'en feray rien : et me desdirois volontiers du commencement que i'y ay donné, si i'osois. Tumbez vous en quelque inconvenient nouveau? cette reformation ne vous sert plus; vous y estes accoustumé : cherchez en une aultre. Ainsi se ruynent ceulx qui se laissent empestrer à des regimes contraincts, et s'y astreignent superstitieusement: il leur en fault encores, et encores aprez, d'aultres au delà ; ce n'est iamais faict.

Pour nos occupations et le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoient les anciens, de perdre le disner, et remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte et du repos, sans rompre le iour : ainsi le faisois ie aultresfois. Pour la santé, ie treuve depuis par experience, au contraire, qu'il vault mieulx disner, et que la digestion se faict mieulx en veillant. Ie ne suis gueres subiect à estre alteré, ny sain ny malade : i'ay bien volontiers lors la bouche seiche, mais sans

---

*137 De montre, d'apparence.

soif; et communement ie ne bois, que du desir qui m'en vient en mangeant, et bien avant dans le repas. Ie bois assez bien, pour un homme de commune façon: en esté, et en un repas appetissant, ie n'oultrepasse point seulement les limites d'Auguste, qui ne beuvoit que trois fois precisement [111]; mais, pour n'offenser la regle de Democritus [112] qui deffendoit de s'arrester à quatre, comme à un nombre mal fortuné, ie coule, à un besoing, iusques à cinq: trois demy settiers, environ; car les petits verres sont les miens favoris, et me plaist de les vuider, ce que d'aultres evitent comme chose mal seante. Ie trempe mon vin plus souvent à moitié, parfois au tiers d'eau: et quand ie suis en ma maison, d'un ancien usage que son medecin ordonnoit à mon pere et à soy, on mesle celuy qu'il me fault, dez la sommelerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent, que Cranaüs [113], roy des Atheniens feut inventeur de cet usage, de tremper le vin d'eau: utilement ou non, i'en ay veu debattre. I'estime plus decent et plus sain, que les enfants n'en usent qu'aprez seize ou dix huict ans. La forme de

---

[111] *Voyez* sa *Vie*, par Suétone, c. LXXVII.

[112] Ceci est tiré de Pline, *Hist nat.* L. XXVIII, c. VI, sect. 17. ed. Hard. Mais Montaigne a mis *Democritus* au lieu de *Demetrius*, qui est dans l'original.

[113] Si l'on en croit Athénée, L. II, c. II, ce n'est pas *Cranaus*, mais *Amphictyon*, qui fut l'inventeur de cet usage.

vivre plus usitee et commune est la plus belle : toute particularité m'y semble à eviter ; et haïrois autant un Allemand qui meist de l'eau au vin, qu'un François qui le boiroit pur. L'usage publicque donne loy à telles choses.

Ie crainds un air empesché, et fuys mortellement la fumee [114] : la premiere reparation où ie courus chez moy, ce feut aux cheminees et aux retraictz [*138], vice commun des vieux bastiments, et insupportable ; et, entre les difficultez de la guerre, compte ces espaisses poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld [*139] tout le long d'une iournee. I'ay la respiration libre et aysee ; et se passent mes morfondements [*140] le plus souvent sans offense du poulmon et sans toux. L'aspreté de l'esté m'est plus ennemie que celle de l'hyver ; car, oultre l'incommodité de la chaleur, moins remediable que celle du froid, et oultre le coup que les rayons du soleil donnent à la teste, mes yeulx s'offensent de toute lueur esclatante : ie ne sçaurois à cette heure disner assis vis à vis d'un feu ardent et lumineux.

Pour amortir la blancheur du papier, au temps que

---

114 *Voyez* ce qu'il dit encore à ce sujet, c. IX de ce même livre, (T. V, p. 334 de notre édition).

*138 Lieux d'aisance.

*139 Ou, *en esté;* comme dans l'édit. de 1588.

*140 Rhumes.

i'avois plus accoustumé de lire, ie couchois sur mon livre une piece de verre, et m'en trouvois fort soulagé. I'ignore, iusques à present *141, l'usage des lunettes; et veois aussi loing, que ie feis oncques, et que tout aultre : il est vray que, sur le declin du iour, ie commence à sentir du trouble, et de la foiblesse à lire; de quoy l'exercice a tousiours travaillé mes yeulx, mais surtout nocturne. Voylà un pas en arriere, à toute peine sensible *142 : ie reculeray d'un aultre; du second au tiers, du tiers au quart, si coyement *143 qu'il me fauldra estre aveugle formé, avant que ie sente la decadence et vieillesse de ma veue : Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie! Si suis ie en doubte que mon ouïe marchande à s'espessir; et verrez que ie l'auray demy perdue, que ie m'en prendray encores à la voix de ceulx qui parlent à moy : Il fault bien bander l'ame *144, pour luy faire sentir comme elle s'escoule.

Mon marcher est prompt et ferme; et ne sçais lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, i'ay arresté plus malayseement en mesme poinct. Le prescheur est

---

*141 *A cinquante-quatre ans*, édit. de 1588, mais rayé par Montaigne. N.

*142 Un pas presque insensible.

*143 Si tranquillement.

*144 Il faut contraindre l'ame par une attention forte et continue.

bien de mes amis, qui oblige mon attention tout un sermon. Aux lieux de cerimonie, où chascun est si bandé en contenance, où i'ay veu les dames tenir leurs yeulx mesme si certains *145, ie ne suis iamais venu à bout que quelque piece des miennes n'extravague tousiours : encores que i'y sois assis, i'y suis peu rassis*146. Comme la chambriere du philosophe Chrysippus disoit de son maistre, qu'il n'estoit yvre que par les iambes [115], car il avoit cette coustume de les remuer, en quelque assiette qu'il feust; et elle le disoit, lors que, le vin esmouvant les aultres, luy n'en sentoit aulcune alteration : on a peu dire aussi, dez mon enfance, que i'avois de la folie aux pieds, ou de l'argent vif; tant i'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu que ie les place.

C'est indecence, oultre ce qu'il nuict à la santé, voire et au plaisir, de manger goulument, comme ie fois : ie mords souvent ma langue, parfois mes doigts, de hastifveté. Diogenes, rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur [116]. Il y avoit à Rome des gents qui enseignoient

---

[115] Diog. Laërce, *Vie de Chrysippus*, L. VII, segm. 183.
[116] Plutarque, *Que la vertu se peut enseigner*, c. II.

*145 Immobiles.
*146 *Et pour la gesticulation ne me treuve gueres sans baguette à la main, soit à cheval ou à pied.* Addition de l'édit. de 1588.

à mascher, comme à marcher, de bonne grace. I'en perds le loisir de parler; qui est un si doulx assaisonnement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisants et courts.

Il y a de la ialousie et envie entre nos plaisirs; ils se choquent et empeschent l'un l'aultre: Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, à ce qu'elle ne troublast la doulceur des devis, par la raison, que Platon luy preste[117], « Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des ioueurs d'instruments et des chantres à leurs festins, à faulte de bons discours et agreables entretiens, de quoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer ». Varro[118] demande cecy au convive[*147], « l'Assemblee de personnes, belles de presence, et agreables de conversation, qui ne soient ny muets ny bavards; Netteté et delicatesse aux vivres, et au lieu; et Le temps serein ». Ce n'est pas une feste peu artificielle et peu voluptueuse, qu'un bon traictement de table[*148]: ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes, n'en ont refusé l'usage et la

---

117 Dans le dialogue intitulé *Protagoras*.

118 Dans Aulu-Gelle, L. XIII, c. XI.

*147 A un repas, ou *à table*, comme nous dirions aujourd'hui.

*148 Un bon repas.

science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de principale doulceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant : car chascun des conviés y apporte la principale grace, selon la bonne trempe de corps et d'ame en quoy il se treuve ; mon estat present m'en forclost *149. Moy, qui ne manie que terre à terre *150, hais cette inhumaine sapience qui nous veult rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps : i'estime pareille iniustice, prendre à contrecœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur. Xerxes estoit un fat, qui, enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en trouveroit d'aultres [119] : mais non gueres moins fat est celuy qui retrenche celles que nature luy a trouvees. Il ne les fault ny suyvre ny fuyr ; il les fault recevoir. Ie les receois un peu plus grassement et gracieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exaggerer leur inanité ; elle se faict assez sentir, et se produict assez : mercy à nostre esprit, maladif, rabat ioye, qui nous desgouste d'elles, comme de soy mesme ; il traicte et soy,

---

[119] Cic. *Tusc. quæst.* L. V, c. VII.

*149 M'en exclut, me les interdit.

*150 Moi qui vais toujours terre à terre.

et tout ce qu'il receoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond et versatile.

Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis, acescit [120].

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie et si particulierement, n'y treuve, quand i'y regarde ainsi finement, à peu prez que du vent. Mais quoy? nous sommes partout vent : et le vent encores, plus sagement que nous, s'aime [*151] à bruire, à s'agiter ; et se contente en ses propres offices, sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aulcuns, sont les plus grands; comme l'exprimoit la balance de Critolaüs [121]. Ce n'est pas merveille; elle les compose à sa poste [*152], et se les taille en plein drap: i'en veois touts les iours des exemples insignes, et, à l'adventure, desirables. Mais moy, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à faict [*153] à ce seul obiect si simple, que ie ne me

---

120 « Si le vase n'est pas net, tout ce que vous y versez s'aigrit ». Hor. L. I, epist. II, v. 54.

121 Je crois que Montaigne, dit Coste, applique ici la balance de Critolaüs à un usage fort différent de celui qu'en faisait ce philosophe. *Voyez* ce qu'en dit Cicéron, *Tusc. quæst.* L. V, c. XVII.

*151 Se plaît.

*152 A son gré.

*153 Si bien, si entièrement.

laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loy humaine et generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrenaïques tiennent, comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels plus puissants; et comme doubles, et comme plus iustes. Il en est qui, d'une farouche stupidité, comme dict Aristote, en sont desgoustez : i'en cognois qui par ambition le font. Que ne renoncent ils encores au respirer? que ne vivent ils du leur? et ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite, et ne leur couste ny invention ny vigueur? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour veoir, au lieu de Venus, de Cerez et de Bacchus *[154]. Chercheront ils pas la quadrature du cercle, iuchez sur leurs femmes? Ie hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table : ie ne veulx pas que l'esprit s'y cloue, ni qu'il s'y veautre; mais ie veulx qu'il s'y applique; qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne deffendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame; Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps : touts deux vicieusement. Pythagoras, disent ils, a suyvi une philosophie toute en contem-

---

*[154] Dans l'édit. de 1588 on lit ceci de plus : « Ces humeurs venteuses se peuvent forger quelque contentement : car que ne peut sur nous la fantasie ; mais de sagesse, elles n'en tiennent tache ».

plation; Socrates, toute en mœurs et en action : Platon en a trouvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent, pour en conter. Et le vray temperament se treuve en Socrates ; et Platon est bien plus socratique que pythagorique, et luy sied mieulx. Quand ie danse, ie danse *155 ; quand ie dors, ie dors : voire, et quand ie me promene solitairement en un beau verger, si mes pensees se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps ; quelque aultre partie, ie les ramene à la promenade, au verger, à la doulceur de cette solitude, et à moy.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enioinctes pour nostre besoing, nous feussent, aussi voluptueuses ; et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est iniustice de corrompre ses regles. Quand ie veois et Cesar, et Alexandre, au plus espez de sa grande besongne, iouïr si plainement des plaisirs *156 naturels, et par consequent necessaires et iustes, ie ne dis pas que ce soit relascher son ame ; ie dis que c'est la roidir, soubmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations

---

*155 Il faut lier cette phrase, comme dans l'édit. de 1588, à celle qui finit, dix lignes plus haut, par ces paroles : *ie veulx qu'il s'y applique.*

*156 *Humains et corporels, ie etc.*, édit. de 1588 et de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire corrigé. N.

et laborieuses pensees : sages, s'ils eussent creu que c'estoit là leur *[157] ordinaire vacation *[158]; cette cy, l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols! « Il a passé sa vie en oysifveté », disons nous : « Ie n'ay rien faict d'auiourd'huy ». Quoy! avez vous pas vescu? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre, de vos occupations. *[159] « Si on m'eust mis au propre des grands maniements *[160], i'eusse monstré ce que ie sçavois faire ». Avez vous sceu mediter et manier vostre vie? vous avez faict la plus grande besongne de toutes : pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune; elle se montre egualement en touts estages, et derriere, comme sans rideau. Composer vos mœurs est vostre office, non pas composer des livres; et gaigner, non pas des battailles et provinces, mais l'ordre et tranquillité à vostre conduicte.

Nostre grand et glorieux chefd'œuvre, c'est vivre à propos : toutes aultres choses, regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules *[161],

---

*157 Montaigne avait d'abord écrit, *leur legitime vacation ; cette cy la bastarde :* mais il y a rayé ces mots dans l'exemplaire corrigé de sa main. N.

*158 Leur ordinaire occupation.

*159 Il faut sous-entendre ici : *mais, direz vous encore.*

*160 Si l'on m'eût confié la conduite des grandes affaires.

*161 N'en sont tout au plus que des accessoires.—*Appendicula* et *adminicula* sont des mots latins qu'on trouve dans Cicéron, et que Montaigne a francisés.

pour le plus. Ie prends plaisir de veoir un general d'armee, au pied d'une breche qu'il veult tantost attaquer, se prestant tout entier, et delivre*[162], à son disner, à son devis entre ses amis; et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirez à l'encontre de luy et de la liberté romaine, desrobber à ses rondes quelque heure de nuict, pour lire et breveter Polybe *[163] en toute securité. C'est aux petites ames, ensepvelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler, de ne les sçavoir et laisser et reprendre :

> O fortes, peioraque passi
> Mecum sæpè viri ! nunc vino pellite curas :
> Cras ingens iterabimus æquor[122].

Soit par gausserie, soit à certes *[164], que le vin theologal et sorbonique est passé en proverbe, et leurs festins, ie treuve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodement et plaisamment, qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinee à

---

[122] « Braves amis, vous avez essuyé avec moi de plus grands maux; noyons nos soucis dans le vin : demain nous sillonnerons de nouveau la vaste mer ». Hor. L. I, od. VII, v. 30.

*162 Libre, dégagé de soins.

*163 C'est-à-dire, *en composer un abrégé ou sommaire*, comme a dit Plutarque, dans la *Vie de Marcus Brutus*, de la traduction d'Amyot.

*164 Que ce soit par plaisanterie, ou que ce soit sérieusement, que le vin, etc.

l'exercice de leur eschole : la conscience d'avoir bien dispensé *[165] les aultres heures, est un iuste et savoureux condiment *[166] des tables. Ainsin ont vescu les sages : et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un et l'aultre Caton, cette humeur severe iusques à l'importunité [123], s'est ainsi mollement soubmise et pleue aux loix de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus [124] ; suyvant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert et entendu à l'usage des voluptez naturelles, qu'en tout aultre debvoir de la vie : *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus* [125]. Le relaschement et facilité honnore, ce semble, à merveilles, et sied mieulx à une ame forte et genereuse : Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la danse des garsons de sa ville, de chanter, de sonner *[167] et s'y embesongner avecques attention, feust chose qui derogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la parfaicte reforma-

---

[123] Voyez ce qu'il dit de la vertu de Caton, et le jugement qu'il en porte, ci-dessus, chap. IX de ce même livre III.

[124] Voyez Sénèque *de Tranquillit. anim.* c. XV, et Plutarque dans la *Vie de Caton d'Utique*.

[125] « Celui qui a le jugement sain, qu'il ait aussi le palais délicat ». Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. II, c. VIII.

*[165] Employé.

*[166] Assaisonnement; en latin *condimentum*.

*[167] C'est-à-dire, de *jouer des instrumens*.—Sonner, de l'italien *sonare*.

tion de mœurs qui estoit en luy [126]. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'un' origine celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le veoir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles [127], et iouer à Cornichon va devant [*168], le long de la marine [*169], avecques Lelius; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à representer par escript, en commedies [128], les plus populaires et basses actions des hommes [*170];

---

126 Corn. Népos, *Vie d'Épaminondas*, c. II.

127 *Voyez* Cic. *de Orat.* L. II, c. VI.

128 Ces comédies sont celles de Térence, auxquelles Scipion et Lælius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire Suétone dans la Vie de ce poète: de quoi Montaigne était si fortement persuadé, qu'il dit expressément, « Et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance ». *Voyez* L. I, c. XXXIX.

*168 Sorte de jeu, selon le Dictionnaire de Trévoux, à qui ira plus vite en ramassant quelque chose. Je ne sais, dit M. E. Johanneau, si c'est bien là le jeu qu'entend ici Montaigne: ne serait-ce pas plutôt celui de l'espèce de sabot que les enfans appellent la *corniche*, ou plutôt celui des *ricochets*; puisqu'on lit que Scipion s'amusait à jouer aux ricochets, le long de la mer, avec ses enfans ?

*169 Le long de la mer.

*170 Dans l'édit. de 1588, on trouve ici par parenthèse: « (Ie suis extremement despit, de quoy le plus beau couple de vies, qui feust dans Plutarque, de ces deux grands hommes, se rencontre des premiers à estre perdu) ».

et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie [129], iusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome : Ny chose plus remarquable en Socrates, que ce que, tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller [*171], et iouer des instruments [130] ; et le tient pour bien employé. Cettuy cy [131] s'est veu en extase, debout, un iour entiér et une nuict, en presence de toute l'armee grecque, surprins et ravy par quelque profonde pensee : Il s'est veu le premier, parmy tant de vaillants hommes de l'armee, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vifve force d'armes : et le premier, emmy tout le peuple d'Athenes, oultré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter à recourir [*172] Theramenes que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs sa-

---

129 *Voyez* Tite-Live, L. XXIX, c. XIX. Il y a ici une petite méprise : Montaigne a pris le *gymnasium*, lieu destiné aux exercices du corps, pour une école de philosophes, dont l'habit ordinaire était un manteau.

130 Xénophon, dans son *Festin*, c. II, §. 16.

131 Socrate.— Tout ce que Montaigne dit ici de Socrate est tiré presque mot à mot du *Banquet* de Platon.

*171 A danser. Baller, de l'italien *ballare*.

*172 A secourir, à délivrer.—*Recourir*, délivrer, *redimere*, *liberare*. Monet.

tellites; et ne desistat cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme, quoyqu'il ne feust suyvi que de deux, en tout: Il s'est veu, recherché par une beauté de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence: Il s'est veu en la battaille Delienne, relever et sauver Xenophon renversé de son cheval: Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace, les pieds nuds; porter mesme robbe en hyver et en esté; surmonter touts ses compaignons en patience de travail; ne manger point aultrement en festin qu'en son ordinaire: Il s'est veu vingt et sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le venin: Mais cet homme là estoit il convié de boire à lut [*173]; par debvoir de civilité, c'estoit aussi celuy de l'armee à qui en demeuroit l'advantage; et ne refusoit ny à iouer aux noisettes avecques les enfants, ny à courir avecques eulx sur un cheval de bois, et y avoit bonne grace; car toutes actions, dict la philosophie, sieent egualement bien, et honnorent egualement le sage [132]. On a de

[132] On peut trouver ici l'application de ce vers d'Horace:
*Omnis Aristippum decuit color et status et res.*
Ep. XVII, v. 23

[*173] *Bien boire, boire d'autant, boire à la manière des Grecs.* Cette expression se trouve en ce sens dans Nicot.

quoy, et ne doibt on iamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à touts patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins et purs : et faict on tort à nostre instruction de nous en proposer touts les iours d'imbecilles et manques *[174], à peine bons à un seul ply, qui nous tirent arriere, plustost; corrupteurs plustost que correcteurs. Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extremité sert de borne, d'arrest et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte ; et selon l'art, que selon nature ; mais bien moins noblement aussi, et moins recommendablement. La grandeur de l'ame n'est pas tant *[175], tirer à mont, et tirer avant, comme sçavoir se renger et circonscrire : elle tient pour grand tout ce qui est assez ; et montre sa haulteur, à aimer mieulx les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme et deuement ; ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie ; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre estre. Qui veult escarter son ame, le face hardiement, s'il peult, lors que le corps se portera mal, pour la des-

---

*174 De faibles et défectueux, à peine bons à suivre d'un seul côté.

*175 Ne consiste pas tant à s'élever, à s'avancer, et se produire, comme à savoir régler sa conduite, et la circonscrire dans de justes limites.

charger de cette contagion: Ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise, et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs, et de s'y complaire coniugalement; y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que par indiscretion ils ne se confondent avecques le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté; et la temperance n'est pas son fleau, c'est son assaisonnement: Eudoxus [133], qui en establissoit le souverain bien, et ses compaignons qui la monterent à si hault prix, la savourerent en sa plus gracieuse doulceur, par le moyen de la temperance, qui feut en eulx singuliere et exemplaire [134].

I'ordonne à mon ame de regarder et la douleur et la volupté, de veue pareillement reglee, *eodem enim vitio est effusio animi in lætitiâ, quo in dolore contractio* [135], et pareillement ferme; mais gayement l'une, l'aultre severement, et, selon ce qu'elle y peult apporter, autant soigneuse d'en esteindre l'une, que

---

[133] Comme l'assure Diog. Laërce, *Vie d'Eudoxe*, L. VIII, segm. 88.

[134] Aristote dit positivement qu'Eudoxe se distinguait par une tempérance extraordinaire, διαφερόντως ἐνόκει σώφρων εἶναι: *Moral. ad Nicomachum*. L. X, c. II. Cette citation de Coste est tirée des *Observations de Ménage sur Diogène Laërce*, L. III, segm. 88, p. 391.

[135] « L'épanouissement du cœur dans la joie est aussi dangereux que son resserrement dans la douleur ». Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. XXXI.

d'estendre l'aultre. Le veoir sainement les biens, tire aprez soy le veoir sainement les maulx; et la douleur a quelque chose de non evitable, en son tendre commencement, et la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessifve. Platon [136] les accouple, et veult que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, et à l'encontre des immoderees et charmeresses blandices [*176] de la volupté: ce sont deux fontaines, ausquelles qui puise, d'où, quand, et combien il fault, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux. La premiere, il la fault prendre par medecine et par necessité, plus escharsement [*177]; l'aultre par soif, mais non iusques à l'yvresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premieres choses que sent un enfant: si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle [*178], cela c'est vertu.

I'ay un dictionnaire tout à part moy: Ie passe le temps, quand il est mauvais et incommode; quand il est bon, ie ne le veulx pas passer, ie le retaste [*179],

---

136 Dialogue *des Lois*, L. I.

*176 Des attraits excessifs et enchanteurs de la volupté. — Blandices, du latin *blanditiæ*.

*177 Plus *chichement*. — Escharsement vient d'*eschars*, chiche, en italien *scarso*.

*178 Elles se laissent régler par la raison.

*179 Ou *ie le gouste, ie m'y arreste;* comme dans l'édit. de 1588.

ie m'y tiens : il fault courir le mauvais, et se rasseoir au bon. Cette phraze ordinaire de « Passe temps », et de « Passer le temps », represente l'usage de ces prudentes gents, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir, et, autant qu'il est en eulx, ignorer et fuyr; comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable : mais ie la cognois aultre ; et la treuve et prisable et commode, voire en son dernier decours *[180], où ie la tiens ; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse, et si elle nous eschappe inutilement; *stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur*[137]. Ie me compose *[181] pourtant à la perdre sans regret; mais comme perdable de sa condition, non comme moleste *[182] et importune : aussi ne sied il proprement bien de ne se desplaire à mourir qu'à ceulx qui se plaisent à vivre. Il y a

---

[137] « La vie de l'insensé est insipide, inquiète ; sans cesse elle se précipite dans l'avenir ». Senec. epist. xv.

*[180] Ou *en sa decadence*, comme dans l'édition ci-devant citée.

*[181] Je me prépare cependant.

*[182] Fâcheuse, désagréable. — Moleste de l'adjectif latin *molestus*, que Montaigne a francisé. L'ajdectif *moleste* n'est pas d'usage, tandis que l'on emploie tous les jours le verbe *molester*.

du mesnage à la iouïr : Ie la iouïs au double des aultres ; car la mesure, en la iouïssance, despend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principalement à cette heure, que i'apperceois la mienne si briefve en temps, ie la veulx estendre en poids, ie veulx arrester la promptitude de sa fuyte par la promptitude de ma saisie, et, par la vigueur de l'usage, compenser la hastifveté de son escoulement : à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la fault rendre plus profonde et plus pleine. Les aultres sentent la doulceur d'un contentement et de la prosperité ; ie la sens ainsi qu'eulx, mais ce n'est pas en passant et glissant : si la fault il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'octroye : Ils iouïssent les aultres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans les cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, i'ay aultresfois trouvé bon qu'on me le troublast, à fin que ie l'entreveisse. Ie consulte d'un contentement avecques moy *183 ; ie ne l'escume pas, ie le sonde *184 ; et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et desgoustee *185. Me treuve ie en quelque assiette tranquille ? y a il quelque volupté qui me cha-

---

*183 Je délibère avec moi, je raisonne de mon plaisir.

*184 Je ne glisse pas dessus, je l'approfondis.

*185 Et je détermine ma raison devenue chagrine et dégoûtée, à lui faire accueil.

touille ? ie ne la laisse pas fripponner aux sens *[186] : i'y associe mon ame ; non pas pour s'y engager, mais pour s'y agreer ; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver ; et l'employe, de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser et estimer le bonheur, et l'amplifier : elle mesure Combien c'est qu'elle doibt à Dieu, d'estre en repos de sa conscience et d'aultres passions intestines ; d'avoir le corps en sa disposition naturelle, iouïssant ordonneement et competemment des functions molles et flateuses par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace les douleurs de quoy sa iustice nous bat à son tour : Combien luy vault d'estre logee en tel poinct que, où qu'elle iecte sa veue, le ciel est calme autour d'elle ; nul desir, nulle crainte ou doubte qui luy trouble l'air ; aulcune difficulté passee, presente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe sans offense *[187]. Cette consideration prend grand lustre de la comparaison des conditions differentes : ainsi, ie me propose *[188] en mille visages ceulx que la fortune ou que leur propre erreur emporte et tempeste *[189] ; et encores ceulx cy, plus prez de moy, qui receoivent si laschement et incurieuse-

---

*186 Je ne permets pas à mes sens de s'en emparer exclusivement.

*187 Sans en être altérée, blessée.

*188 Ou *ie me represente*, comme dans l'édit. de 1588.

*189 Expose à toutes sortes d'orages.

ment leur bonne fortune : ce sont gents qui passent voirement *190 leur temps; ils oultrepassent *191 le present et ce qu'ils possedent, pour servir à l'esperance, et pour des umbrages et vaines images que la fantasie leur met au devant,

> Morte obitâ quales fama est volitare figuras ;
> Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus : [138]

lesquelles hastent et allongent leur fuyte, à mesme qu'on les suyt : le fruict et but de leur poursuitte, c'est poursuivre ; comme Alexandre disoit [139] que la fin de son travail, c'estoit travailler :

> Nil actum credens, quum quid superesset agendum [140].

Pour moy doncques, i'aime la vie, et la cultive telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. Ie ne vois *192 pas desirant Qu'elle eust à dire *193 la necessité de

---

138 « Semblables à ces fantômes légers qui, dit-on, voltigent autour des tombeaux ; à ces vains songes qui, pendant le sommeil, se jouent de nos sens ». Virg. *Enéide*, L. X, v. 641.

139 Dans Arrien, *de Exped. Alex.* L. V, c. XXVI.

140 « Croyant n'avoir rien fait, tant qu'il lui restait encore à faire ». Lucan. L. II, v. 657.

*190 Véritablement.

*191 Ils vont au-delà du présent, négligent ce qu'ils possèdent, pour se bercer d'espérances trompeuses, pour de vaines ombres, etc.

*192 Je ne vais pas.

*193 Qu'elle pût ne point sentir la nécessité etc.

boire et de manger, et me sembleroit faillir, non moins excusablement, de desirer qu'elle l'eust double, *Sapiens divitiarum naturalium quæsitor acerrimus* [141] ; Ny que nous nous sustantissions, mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Epimenides se privoit d'appetit, et se maintenoit [142]; Ny qu'on produisist stupidement des enfants par les doigts, ou par les talons, ains, parlant en reverence, plustost qu'on les produisist encores voluptueusement par les doigts et par les talons; Ny que le corps feust sans desir et sans chatouillement : ce sont plaintes ingrates et iniques. I'accepte de bon cœur, et recognoissant, ce que nature a faict pour moy; et m'en aggree et m'en loue. On faict tort à ce grand et tout puissant Donneur, de refuser son don, l'annuller et desfigurer: Tout bon, il a faict tout bon : *omnia quæ secundùm naturam sunt, æstimatione digna sunt* [143].

Des opinions de la philosophie, i'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est à dire les plus humaines et nostres; mes discours sont, conformement à mes mœurs, bas et humbles : elle faict bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses

---

141 « Le sage recherche avec avidité les richesses naturelles ». Senec. epist. CXIX.

142 Diogène Laërce, L. I, segm. 114.

143 « Tout ce qui est selon la nature, est digne d'estime ». Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. III, c. VI.

ergots pour nous prescher, Que c'est une farouche alliance de marier le divin avecques le terrestre, le raisonnable avecques le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste : Que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste : Le seul plaisir qu'il tire de la iouïssance d'une belle ieune espouse, que c'est le plaisir de sa conscience de faire une action selon l'ordre : comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchee. N'eussent ses suyvants *[194] non plus de droict et de nerfs et de suc au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon! Ce n'est pas ce que dict Socrates, son precepteur et le nostre : il prise, comme il doibt, la volupté corporelle; mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité. Cette cy va nullement seule, selon luy, il n'est pas si fantastique *[195], mais seulement premiere; pour luy, la temperance est moderatrice, non adversaire, des voluptez. Nature est un doulx guide; mais non pas plus doulx, que prudent et iuste : *intrandum est in rerum naturam, et penitùs quid ea postulet pervidendum*[144].

---

144 « Il faut pénétrer dans les intentions de la nature, et voir exactement ce qu'elle exige ». Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. V, c. XVI.

*194 Je voudrais que les sectateurs d'une telle philosophie n'eussent, non plus de droit, etc.

*195 Il n'est pas visionnaire à ce point.

Ie queste partout sa piste : nous l'avons confondue de traces artificielles ; et ce souverain bien academique et peripatetique, qui est « vivre selon icelle », devient, à cette cause, difficile à borner et exprimer ; et celuy des stoïciens, voisin à celuy là, qui est, « consentir à nature ». Est ce pas erreur, d'estimer aulcunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires ? Si ne m'osteront ils pas de la teste, que ce ne soit un tresconvenable mariage du plaisir avecques la necessité, avecques laquelle, dict un ancien, les dieux complottent tousiours. A quoy faire desmembrons nous en divorce un bastiment tissu d'une si ioincte et fraternelle correspondance ? au rebours, renouons le par mutuels offices : que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps ; le corps arreste la legereté de l'esprit et la fixe. *Qui, velut summum bonum, laudat animæ naturam, et tanquam malum, naturam carnis accusat, profectò et animam carnaliter appetit, et carnem carnaliter fugit ; quoniam id vanitate sentit humanâ, non veritate divinâ*[145]. Il n'y a piece indigne de nostre soing, en

[145] « Certainement, quiconque exalte l'ame comme le souverain bien, et comdamne le corps comme une chose mauvaise, embrasse et chérit l'ame d'une manière charnelle, et fuit charnellement la chair ; parce qu'il ne forme point ce jugement par un principe divin, mais pur un principe de vanité humaine ». August. *de Civit Dei*, L. XIV, c. v, où ce S. Père, dit Coste, en veut proprement aux Manichéens, qui regardaient la chair et le corps comme une production du mauvais principe.

ce present que Dieu nous a faict; nous en debvons compte iusques à un poil : et n'est pas une commission par acquit, à l'homme, de conduire l'homme selon sa condition : elle est expresse, naïfve et tresprincipale, et nous l'a le Createur donnee serieusement et severement. L'auctorité peult seule envers les communs entendements, et poise plus en langage peregrin [*196]; rechargeons en ce lieu : *Stultitiæ proprium quis non dixerit, ignavè et contumaciter facere quæ facienda sunt; et aliò corpus impellere, aliò animum; distrahique inter diversissimos motus* [146]? Or sus, pour veoir, faictes vous dire un iour les amusements et imaginations que celuy là met en sa teste, et pour lesquelles il destourne sa pensee d'un bon repas, et plaind l'heure qu'il employe à se nourrir : vous trouverez qu'il n'y a rien si fade, en touts les mets de vostre table, que ce bel entretien de son ame (le plus souvent il nous vauldroit mieulx dormir tout à faict, que de veiller à ce à quoy nous veillons); et trouverez que son dicours et intentions ne valent pas vostre capirotade. Quand ce seroient les ravissements d'Archimedes mesme, que seroit ce ? Ie ne touche pas icy, et ne mesle point à

---

[146] « N'est-ce pas le propre de la folie, de faire avec lenteur et murmure ce qu'on est forcé de faire ; de pousser le corps d'un côté, et l'ame de l'autre ; de se partager ainsi entre des mouvemens contraires ». Senec. ep. LXXIV.

[*196] Et a plus de poids dans un langage étranger.

cette marmaille d'hommes que nous sommes, et à cette vanité de desirs et cogitations qui nous divertissent *[197], ces ames venerables, eslevees par ardeur de devotion et religion à une constante et consciencieuse meditation des choses divines; lesquelles, preoccupant par l'effort d'une vifve et vehemente esperance l'usage de la nourriture eternelle, but final et dernier arrest des chrestiens desirs, seul plaisir constant, incorruptible, desdaignent de s'attendre *[198] à nos necessiteuses commoditez, fluides et ambiguës, et resignent facilement au corps le soing et l'usage de la pasture sensuelle et temporelle : c'est un estude privilegié. Entre nous, ce sont choses que i'ay tousiours veues de singulier accord; les opinions supercelestes, et les mœurs soubterraines *[199].

Esope, ce grand homme, veid son maistre qui pissoit en se promenant, « Quoy doncques! feit il, nous fauldra il chier en courant? [147] » Mesnageons le temps, encores nous en reste il beaucoup d'oysif et mal employé : nostre esprit n'a volontiers pas assez d'aultres heures à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy fault pour sa ne-

---

[147] *Vie d'Ésope*, par Planude.

*[197] Et de pensées qui nous détournent.

*[198] De donner leur attention, de *s'appliquer*, comme on a mis dans les éditions publiées par M^lle^. de Gournay.

*[199] Corrompues, infernales.

cessité. Ils veulent se mettre hors d'eulx et eschapper à l'homme; c'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes; au lieu de se haulser, ils s'abbattent. Ces humeurs transcendentes m'effrayent, comme les lieux haultains et inaccessibles; et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates, que ses ecstases et ses daimoneries; rien si humain en Platon, que ce pour quoy ils disent qu'on l'appelle divin : et de nos sciences, celles là me semblent plus terrestres et basses, qui sont le plus hault montees; et ie ne treuve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation *200. Philotas le mordit plaisamment par sa response : il s'estoit conioui avecques luy, par lettre, de l'oracle de Iupiter Hammon qui l'avoit logé entre les dieux; « Pour ta consideration, i'en suis » bien ayse : mais il y a de quoy plaindre les hommes » qui auront à vivre avecques un homme et luy obeïr, » lequel oultrepasse et ne se contente de la mesure » d'un homme » [147] :

Dîs te minorem quòd geris, imperas [148].

La gentille inscription de quoy les Atheniens honno-

---

[147] Quinte-Curce, L. VI, §. 9.

[148] « C'est en te reconnaissant inférieur aux dieux, que tu règnes sur l'univers ». Hor. L. III, od. VI, v. 5.

*200 Ou *de sa deification ;* comme dans l'édit. de 1588.

rerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens :

D'autant es tu Dieu, comme
Tu te recognois homme [149].

C'est une absolue perfection, et comme divine, « de sçavoir iouïr loyalement de son estre ». Nous cherchons d'aultres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres ; et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y faict. Si avons nous beau monter sur des eschasses ; car, sur des eschasses, encores fault il marcher de nos iambes; et au plus eslevé throsne du monde, si ne sommes nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rengent au modele commun et humain avecques ordre, mais sans miracle et sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoing d'estre traictee plus tendrement *[201] : recommendons la à ce dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaye et sociale :

Frui paratis, et valido mihi,
Latoe, dones, et, precor, integrâ
Cum mente ; nec turpem senectam
Degere, nec citharâ carentem [150].

---

149 Plutarque dans la *Vie de Pompée*, c. VII ; traduction d'Amyot.

150 Conserve-moi ces biens, divin fils de Latone,
Donne-moi la santé, la douce paix du cœur ;
Un bel hiver après l'automne,
Et permets que ta lyre en charme la rigueur.
HOR. L. I, od. XXXI, v. 17.

*201 Ou *plus doulcement et plus delicatement;* comme il y a dans l'édit. de 1588.

FIN DES ESSAIS.

# LETTRES.

# LETTRES
## DE MICHEL
# DE MONTAIGNE.

## I*.

## A MONSIEUR DE LANSAC,

**Chevalier de l'ordre du roy, conseiller de son conseil privé, surintendant de ses finances, et capitaine de cent gentilshommes de sa maison.**

MONSIEUR,

Ie vous envoye la Mesnagerie de Xenophon mise en françois par feu monsieur de la Boëtie : present qui m'a semblé vous estre propre ; tant pour estre parti premierement, comme vous sçavez, de la main d'un gentilhomme de marque [1], tresgrand homme de guerre et de paix ; que pour avoir prins sa seconde façon de

---

* Cette lettre se trouve au-devant de la *Ménagerie de Xénophon*, imprimée à Paris, chez Cl. Michel, 1600.

[1] Xénophon. Le titre de gentilhomme, que lui donne Montaigne, pourrait le faire méconnaître. Peut-être l'aurait-il désigné plus honorablement, s'il l'eût nommé tout simplement un illustre citoyen d'Athènes.

ce personnage[1] que ie sçais avoir esté aimé et estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousiours d'aiguillon à continuer envers son nom et sa memoire vostre bonne opinion et volonté. Et hardiement, monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose : car ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publicques qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà, que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a faict cet honneur, vivant, que ie mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avecques moy une cousture d'amitié si estroicte et si ioincte, qu'il n'y a eu biais, mouvement, ny ressort en son ame, que ie n'aye peu considerer et iuger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si prez du miracle, que pour, me iectant hors des barrieres de la vraisemblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que ie me reserre et restreigne au dessoubs de ce que i'en sçais. Et pour ce coup, monsieur, ie me contenteray seulement de vous supplier, pour l'honneur et reverence que vous devez à la verité, de tesmoigner et croire que nostre Guyenne n'a eu garde de veoir rien pareil à luy parmy les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance doncques que vous luy rendrez cela qui luy est tresiustement

[1] D'*Étienne de La Boëtie.*

deu, et pour le refreschir en vostre memoire, ie vous donne ce livre, qui tout d'un train aussi vous respondra, de ma part, que sans l'expresse deffense que m'en faict mon insuffisance, ie vous presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en recognoissance des obligations que ie vous doibs, et de l'ancienne faveur et amitié que vous avez portee à ceulx de nostre maison. Mais, monsieur, à faulte de meilleure monnoye, ie vous offre en payement une tresasseuree volonté de vous faire humble service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Vostre obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

---

## II*.

## A MONSIEUR DE MESMES,

Seigneur de Roissy et de Malassize, conseiller du roy en son privé conseil.

MONSIEUR,

C'est une des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à

---

* Imprimée au-devant des *Règles de Mariage*, de Plutarque.

ruyner et chocquer les opinions communes et receues qui nous portent de la satisfaction et du contentement : car, là où tout ce qui est soubs le ciel employe les moyens et les utils que nature luy a mis en main (comme de vray c'en est l'usage) pour l'adgencement et commodité de son estre, ceulx icy, pour sembler d'un esprit plus gaillard et plus esveillé, qui ne receoit et qui ne loge rien que mille fois touché et balancé au plus subtil de la raison, vont esbranslant leurs ames d'une assiette paisible et reposee, pour, aprez une longue queste, la remplir, en somme, de doubte, d'inquietude, et de fiebvre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance et la simplicité ont esté tant recommendees par la Verité mesme. De ma part, i'aime mieulx estre plus à mon ayse, et moins habile; plus content, et moins entendu. Voylà pourquoy, monsieur, quoyque des fines gents se mocquent du soing que nous avons de ce qui se passera icy aprez nous, comme nostre ame, logee ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de çà bas, i'estime toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse et brieveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir et alonger par la reputation et par la renommee; et embrasse tresvolontiers une si plaisante et favorable opinion engendree originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment, ny pour quoy. De maniere que, ayant aimé, plus que toute aultre chose, monsieur de la Boëtie, le plus grand homme, à mon

advis, de nostre siecle, ie penserois lourdement faillir à mon debvoir, si, à mon escient, ie laissois esvanouïr et perdre un si riche nom que le sien, et une memoire si digne de recommendation; et si ie ne m'essayois, par ces parties là, de le ressusciter et remettre en vie. Ie crois qu'il le sent aulcunement, et que ces miens offices le touchent et resiouïssent : de vray, il se loge encores chez moy si entier et si vif, que ie ne le puis croire ny si lourdement enterré, ny si entierement esloingné de nostre commerce. Or, monsieur, parce que chasque nouvelle cognoissance que ie donne de luy et de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, et d'advantage que son nom s'ennoblit et s'honnore du lieu qui le receoit, c'est à moy à faire, non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encores de le donner en garde à personnes d'honneur et de vertu, parmy lesquelles vous tenez tel reng, que, pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hoste, et de luy faire bonne chere, i'ay esté d'advis de vous presenter ce petit ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sçachant bien que, à practiquer Plutarque et ses compaignons, vous n'avez que faire de truchement; mais il est possible que madame de Roissy, y voyant l'ordre de son mesnage et de vostre bon accord representé au vif, sera tresayse de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement atteinct mais surmonté ce que les plus sages philosophes ont peu

imaginer du debvoir et des loix du mariage. Et en toute façon, ce me sera tousiours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que i'ay de vous faire service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tres-heureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril, 1570.

Vostre humble serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

---

## III*.

## A MADAMOISELLE DE MONTAIGNE,

### MA FEMME.

MA femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galant homme, aux regles de ce temps icy, de vous courtiser et caresser encores : car ils disent qu'un habile homme peult bien prendre femme; mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire : ie me tiens, de ma part, à la simple façon du vieil aage; aussi en porte ie tantost le poil : et, de

---

* Imprimée au-devant de la *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme.*

vray, la nouvelleté couste si cher iusqu'à cette heure à ce pauvre estat (et si ie ne sçais si nous en sommes à la derniere enchere), qu'en tout et par tout i'en quite le party. Vivons, ma femme, vous et moy, à la vieille françoise. Or, il vous peult souvenir comme feu monsieur de la Boëtie, ce mien cher frere, et compaignon inviolable, me donna, mourant, ses papiers et ses livres, qui m'ont esté, depuis, le plus favory meuble des miens. Ie ne veulx pas chichement en user moy seul, ny ne merite qu'ils ne servent qu'à moy : à cette cause il m'à prins envie d'en faire part à mes amis. Et parce que ie n'en ay, ce crois ie, nul plus privé que vous, ie vous envoye la lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduicte par luy en françois : bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce present si propre, et que n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais ie laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous advertir de vostre debvoir en celà, vous priant le croire pour l'amour de moy ; car il vous descouvrira mes intentions, et ce qui se peult alleguer en cela, beaucoup mieulx que ie ne ferois moy mesme. Sur ce, ma femme, ie me recommende bien fort à vostre bonne grace, et prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris, ce 10 septembre, 1570.

Vostre bon mary.

MICHEL DE MONTAIGNE.

## IV*.

## A MONSEIGNEUR DE L'HOSPITAL,

**Chancelier de France.**

MONSEIGNEUR,

J'ay opinion que vous aultres, à qui la fortune et la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est il nulle communauté si chestive, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodement à chascun de ses offices, pourveu que le despartement et le triage s'en peust iustement faire; et ce point là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaicte composition d'un estat. Or, à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus difficile, veu que ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loing que de trier et choisir parmy une si grande multitude et si espandue, ny ne peuvent entrer iusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions et la conscience, pieces principales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose pu-

* Imprimée au-devant des vers latins d'Étienne de La Boëtie.

blicque si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faulte de ce despartement et de ce choix; et en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, si quelque eslection se veoid faicte meritoirement et par ordre, nous le debvons sans doubte à la fortune, qui, par l'inconstance de son bransle divers, s'est pour ce coup rencontree au train de la raison. Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. Estienne de la Boëtie, l'un des plus propres et necessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé, ez cendres de son fouyer domestique, au grand interest de nostre bien commun; car quant au sien particulier, ie vous advise, monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui desfient la fortune, que iamais homme n'a vescu plus satisfaict ny plus content. Ie sçais bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes; et sçais, dadvantage, que iamais homme ny apporta plus de suffisance, et que en l'aage de trente deux ans qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce reng là que nul aultre avant luy: mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de soldat un digne capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceulx qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces feurent mal mesnagees, et trop espargnees: de façon que au delà de sa charge il luy

restoit beaucoup de grandes parties oysifves et inutiles, desquelles la chose publicque eust peu tirer du service, et luy de la gloire. Or, monsieur, puisqu'il a esté si nonchalant de se poulser soy mesme en lumiere, comme, de malheur, la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble; et qu'il a esté d'un siecle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé par le tesmoignage d'aultruy, ie souhaite merveilleusement que, au moins aprez luy, sa memoire, à qui seule meshuy ie doibs les offices de nostre amitié, receoive le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommendation des personnes d'honneur et de vertu. A cette cause m'a il prins envie de le mettre au iour, et de vous le presenter, monsieur, par ce peu de vers latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du masson, qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, et du marchand, qui faict montre et parement du plus riche eschantillon de sa marchandise; ce qui estoit en luy le plus recommendable, le vray suc et moelle de sa valeur l'ont suivy, et ne nous en est demeuré que l'escorce et les feuilles. Qui pourroit faire veoir les reglez bransles de son ame, sa pieté, sa vertu, sa iustice, la vivacité de son esprit, le poids et la santé de son iugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevees au dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et iuree contre tout vice, mais principalement

contre cette vilaine traficque qui se couve sous l'honnorable tiltre de iustice, engendreroit certainement à toutes gentes de bien une singuliere affection envers luy meslee d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, monsieur, il s'en fault tant que ie puisse cela, que du fruict mesme de ses estudes il n'avoit encores iamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité; et ne nous en est demeuré que ce que, par maniere de passetemps, il escrivoit quelquesfois. Quoy que ce soit, ie vous supplie, monsieur, le recevoir de bon visage, et, comme nostre iugement argumente maintesfois d'une chose legiere une bien grande, et que les ieux mesmes des grands personnages rapportent aux clairvoyants quelque marque honnorable du lieu d'où ils partent, monter, par ce sien ouvrage, à la cognoissance de luy mesme, et en aimer et embrasser par consequent le nom et la memoire. En quoy, monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion tresresolue qu'il avoit de vostre vertu; et si accomplirez ce qu'il a infiniement souhaité pendant sa vie: car il n'estoit homme du monde en la cognoissance et amitié duquel il se feust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise de quoy si hardiement i'use des choses d'aultruy, ie l'advise qu'il ne feut iamais rien plus exactement dict ne escript, aux escholes des philosophes, du droict et des debvoirs de la saincte amitié, que ce que ce personnage et moy en avons practiqué ensemble. Au reste, mon-

sieur, ce legier present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur et reverence que ie porte à vostre suffisance et qualitez singulieres qui sont en vous: car quant aux estrangieres et fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril, 1570.

Vostre humble et obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

---

V*.

## A MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE,

MON PERE.

QUANT à ses dernieres paroles, sans doubte si homme en doibt rendre bon compte, c'est moy; tant parce que du long de sa maladie il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul aultre, que aussi pource que, pour la singuliere et fraternelle amitié que nous nous estions entreportee, i'avois trescertaine cognoissance des intentions, iugements et volontez qu'il avoit eu

---

* Extrait d'une lettre que Montaigne écrivit à son père, contenant quelques particularités qu'il remarqua en la maladie et mort de M. de la Boëtie.

durant sa vie, autant sans doubte qu'homme peult avoir d'un aultre; et parce que ie les sçavois estre haultes, vertueuses, pleines de trescertaine resolution, et, quand tout est dict, admirables. Ie prevoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien, en une telle necessité, qui ne feust grand et plein de bon exemple: ainsi ie m'en prenois le plus garde qne ie pouvois. Il est vray, monseigneur, comme i'ay la memoire fort courte, et desbauchee encores par le trouble que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que ie n'aye oublié beaucoup de choses que ie vouldrois estre sceues : mais celles desquelles il m'est souvenu, ie les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible; car, pour le representer ainsi fierement arresté en sa brave desmarche; pour vous faire veoir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, ie confesse qu'il y fauldroit un beaucoup meilleur style que le mien; parce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves et importantes, il en parloit de telle sorte qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforceassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service : car sans doubte ie ne le veis iamais plein ny de tant et de si belles imaginations, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au

reste, monseigneur, si vous trouvez que i'aye voulu mettre en compte ses propos plus legiers et ordinaires, ie l'ay faict à escient; car estant dicts en ce temps là, et au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité et d'asseurance.

Comme ie revenois du palais, le lundi neufvieme d'aoust 1563, ie l'envoyai convier à disner chez moy. Il me manda qu'il me mercioit; qu'il se trouvoit un peu mal, et que ie luy ferois plaisir si ie voulois estre une heure avecques luy, avant qu'il partist pour aller en Medor [1]. Ie l'allay trouver bientost aprez disner. Il estoit couché vestu, et montroit desià ie ne sçais quel changement en son visage. Il me dict que c'estoit un flux de ventre avecques des trenchees, qu'il avoit prins le iour avant, iouant en pourpoinct soubs une robbe de soye, avecques monsieur d'Escars; et que le froid luy avoit souvent faict sentir semblables accidents. Ie trouvay bon qu'il coustinuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faite de s'en aller; mais qu'il n'allast pour ce soir que iusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Cela faisois ie pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension,

[1] M. Éloi Johanneau croit avec raison, qu'il faut lire *Medoc* au lieu de *Medor;* et *Germignac,* qui est près de Saint-Pons, département de la Charente-Inférieure, au lieu de *Germignan.*

comme revenant de Perigord et d'Agenois où il avoit laissé tout empesté; et puis, pour semblable maladie que la sienne, ie m'estois aultresfois tresbien trouvé de monter à cheval. Ainsin il s'en partit, et madamoiselle de la Boëtie sa femme, et monsieur de Bouilhonnas son oncle, avecques luy.

Le lendemain de bien bon matin, voycy venir un de ses gents, à moy, de la part de madamoiselle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal trouvé la nuict, d'une forte dyssenterie. Elle envoyoit querir un medecin et un apothicaire, et me prioit d'y aller : comme ie feis l'apresdisnee.

A mon arrivee, il sembla qu'il feust tout esiouï de me veoir; et, comme ie voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, et luy promeisse de le reveoir le lendemain, il me pria, avecques plus d'affection et d'instance qu'il n'avoit iamais faict d'aultre chose, que ie feusse le plus que ie pourrois avecques luy. Cela me toucha aulcunement. Ce neantmoins ie m'en allois, quand madamoiselle de la Boëtie, qui pressentoit desià ie ne sçais quel malheur, me pria, les larmes à l'œil, que ie ne bougeasse pour ce soir. Ainsin elle m'arresta; de quoy il se resiouït avecques moy. Le lendemain ie m'en reveins; et le ieudy, le feus retrouver. Son mal alloit en empirant; son flux de sang, et ses trenchees qui l'affoiblissoient encores plus, croissoient d'heure à aultre.

Le vendredy, ie le laissay encores : et le samedy, ie

le feus reveoir desià fort abbattu. Il me dict lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, et, oultre cela, qu'elle estoit mal plaisante et mélancholique : qu'il cognoissoit tresbien mon naturel, et me prioit de n'estre aveeques luy que par boutees, mais le plus souvent que ie pourrois. Ie ne l'abandonnay plus. Iusques au dimanche il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il iugeoit de son estre, et ne parlions que de particulieres occurrences de sa maladie, et de ce que les anciens medecins en avoient dict; d'affaires publicques bien peu, car ie l'en trouvay tout desgousté dez le premier iour. Mais le dimanche, il eut une grand' foiblesse : et comme il feut revenu à soy, il dict qu'il luy avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien veu qu'une espesse nue, et brouillart obscur, dans lequel tout estoit peslemesle et sans ordre; toutesfois qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cet accident. « La mort n'a rien de pire que cela, mon frere », luy dis ie lors: « Mais n'a rien de si mauvais », me respondit il.

Depuis lors, parce que dez le commencement de son mal il n'avoit prins nul sommeil, et que, nonobstant touts les remedes, il alloit tousiours en empirant, de sorte qu'on y avoit desià employé certains bruvages desquels on ne sert qu'aux dernieres extremitez, il commencea à desesperer entierement de sa guarison; ce qu'il me communiqua. Ce mesme iour, parce qu'il feut trouvé bon, ie luy dis, « Qu'il me

sieroit mal, pour l'extreme amitié que ie luy portois, si ie ne me soulciois, que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encores à sa maladie; et que, si Dieu vouloit qu'il empirast, ie serois tresmarry qu'à faulte d'advisement il eust laissé nul de ses affaires domestiques descousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation » : ce qu'il print de moy de tresbon visage; et, aprez s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens en cela, il me pria d'appeller son oncle et sa femme, seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé quant à son testament. Ie luy dis qu'il les estonneroit. « Non, non, me dict il, ie les consoleray; et leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que ie ne l'ay moy mesme ». Et puis, il me demanda si les foiblesses qu'il avoit eues, ne nous avoient pas un peu estonnés. « Cela n'est rien, luy feis ie, mon frere, ce sont accidents ordinaires à telles maladies ». « Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit il, quand bien il en adviendroit ce que vous en craindriez le plus ». « A vous ne seroit ce que heur, luy repliquay ie; mais le dommage seroit à moy, qui perdrois la compaignie d'un si grand, si sage et si certain ami, et tel que ie serois asseuré de n'en trouver iamais de semblable ». « Il pourroit bien estre, mon frere, adiousta il : et vous

asseure que ce qui me faict avoir quelque soing que i'ay de ma guarison, et n'aller si courant au passage que i'ay desià franchi à demy, c'est la consideration de vostre perte, et de ce pauvre homme et de cette pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme), que i'aime touts deux uniquement; et qui porteront bien impatiemment, i'en suis asseuré, la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour vous et pour eulx. I'ay aussi respect au desplaisir que auront beaucoup de gents de bien qui m'ont aimé et estimé pendant ma vie, des quels, certes ie le confesse, si c'estoit à moy à faire, ie serois content de ne perdre encores la conversation; et, si ie m'en vois, mon frere, ie vous prie, vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que ie leur ay portee iusques à ce dernier terme de ma vie: et puis, mon frere, par adventure, n'estois ie point nay si inutile, que ie n'eusse moyen de faire service à la chose publicque; mais, quoy qu'il en soit, ie suis prest à partir quand il plaira à Dieu, estant tout asseuré que ie iouïray de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous, mon ami, ie vous cognois si sage, que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez vous volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa saincte maiesté d'ordonner de moy; et vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme et cette bonne femme hors des gonds de la raison ». Il me demanda lors comme

ils s'y comportoient desià. Ie luy dis que assez bien, pour l'importance de la chose. « Ouy, suyvit il, à cette heure qu'ils ont encores un peu d'esperance ; mais si ie la leur ay une fois toute ostee, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir ». Suyvant ce respect, tant qu'il vescut depuis, il leur cacha tousiours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, et me prioit bien fort d'en user de mesme. Quand il les voyoit auprez de luy, il contrefaisoit la chere [1] plus gaye, et les paissoit de belles esperances.

Sur ce poinct, ie le laissay pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieulx qu'ils peurent, pour un temps. Et aprez nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls, il dict ainsi, d'un visage posé, et comme tout esiouy : « Mon oncle, ma femme, ie vous asseure, sur ma foy, que nulle nouvelle attaincte de ma maladie, ou opinion mauvaise que i'aye de maguarison, ne m'a mis en fantasie de vous faire appeller pour vous dire ce que i'entreprends ; car ie me porte, Dieu mercy, tresbien, et plein de bonne esperance : mais, ayant de longue main apprins, tant par lougue experience que par longue estude, le peu d'asseurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et mesme en nostre vie, que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumee et chose de neant; et considerant aussi, que, puisque ie suis ma-

---

[1] *L'accueil plus gai.*

lade, ie me suis d'autant approché du dangier de la mort, i'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques, aprez en avoir eu vostre advis premierement ». Et puis addressant son propos à son oncle : « Mon bon oncle, dict il, si i'avois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que ie vous ay, ie n'aurois en piece [1] faict : il me suffit que, iusques à present, où que i'aye esté, et à quiconque i'en aye parlé, i'aye tousiours dict que tout ce que un tres-sage, tresbon et tresliberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez vous faict pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulser aux estats [2] ; de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands et recommendables offices d'amitiez vostres envers moy ; somme, quoy que i'aye, ie le tiens de vous, ie l'advoue de vous, ie vous en suis redevable, vous estes mon vray pere : ainsi, comme fils de famille, ie n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé ». Lors il se teut, et attendit que les souspirs et les sanglots eussent donné loysir à son oncle de luy respondre, Qu'il trouveroit tousiours tresbon tout ce qu'il luy plairoit. Lors ayant à

[1] *De long-tems fait.*

[2] *A des emplois publics :* car (comme dit Montaigne dans sa lettre au chancelier de L'Hospital) « son amy estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes ». *Ci-dessus*, lettre IV, p. 199.

le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis, destournant sa parole à sa femme; « Ma semblance, dict il (ainsi l'appelloit il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eulx), ayant esté ioinct à vous du sainct nœud de mariage, qui est l'un des plus respectables et inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas pour l'entretien de la societé humaine, ie vous ay aimee, cherie et estimee autant qu'il m'a esté possible, et suis tout asseuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que ie ne sçaurois assez recognoistre. Ie vous prie de prendre de la part de mes biens ce que ie vous donne, et vous en contenter, encores que ie sçache bien que c'est bien peu au prix de vos merites ».

Et puis, tournant son propos à moy: « Mon frere, dict il, que i'aime si cherement, et que i'avois choisi parmi tant d'hommes pour renouveller avecques vous cette vertueuse et sincere amitié, de laquelle l'usage est, par les vices, dez si longtemps esloingné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, ie vous supplie, pour signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma bibliotheque et de mes livres que ie vous donne: present bien petit, mais qui part de bon cœur, et qui vous est convenable pour l'affection que vous avez aux lettres. Ce vous sera μνημόσυνον *tui sodalis* [1] ».

[1] « Un souvenir de votre ami ».

Et puis, parlant à touts trois generalement, loua Dieu, de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompaigné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde : et qu'il luy sembloit tresbeau à veoir une assemblee de quatre si accordants et si unis d'amitié ; faisant, disoit il, estat, que nous nous entr'aimions unanimement les uns pour l'amour des aultres. Et nous ayant recommendé les uns aux aultres, il suyvit ainsin ; « Ayant mis ordre à mes biens, encores me fault il penser à ma conscience. Ie suis chrestien, ie suis catholique : tel ay vescu, tel suis ie deliberé de clorre ma vie. Qu'on me face venir un presbtre ; car ie ne veulx faillir à ce dernier debvoir d'un chrestien ».

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il avoit continué avecques telle asseurance de visage, telle force de parole et de voix, que, là où ie l'avois trouvé, lorsque i'entray en sa chambre, foible, traisnant lentement les mots les uns aprez les aultres, ayant le pouls abbattu comme de fiebvre lente, et tirant à la mort, le visage pasle et tout meurtri, il sembloit lors, qu'il veinst, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le teinct plus vermeil, et le pouls plus fort, de sorte que ie luy feis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure i'eus le cœur si serré, que ie ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures aprez, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que ie sou-

haitois, pour la ialousie que i'ay eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoings de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compaignie en sa chambre, ie luy dis que i'avois rougi de honte de quoy le courage m'avoit failli à ouïr ce que luy, qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que iusques lors i'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand advantage sur les accidents humains, et croyois malayseement ce que quelquesfois i'en lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, ie louois Dieu de quoy ce avoit esté en une personne de qui ie feusse tant aymé, et que i'aimasse si cherement; et que cela me serviroit d'exemple pour iouer ce mesme roolle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsin, et de montrer, par effect, que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cœur et en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient; adioustant que c'estoit la vraye practique de nos estudes et de la philosophie. Et me prenant par la main, « Mon frere, mon amy, me dict il, ie t'asseure que i'ay faict assez de choses, ce me semble, en ma vie, avecques autant de peine et difficulté que ie fois cette cy. Et quand tout est dict, il y a fort long temps que i'y estois preparé, et que i'en sçavois ma leçon toute

Aprez Dieu, il te fault aimer et honnorer ton pere et ta mere, mesme ta mere ma sœur que i'estime des meilleures et plus sages femmes du monde; et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs: fuy comme peste ces folles privautez que tu veois les femmes avoir quelquesfois avecques les hommes; car, encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit, et le conduisent à l'oysifveté, et de là, dans le vilain bourbier du vice. Crois moy; la plus seure garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Ie te prie, et veulx qu'il te souvienne de moy, pour avoir souvent devant les yeulx l'amitié que ie t'ay portee; non pas pour te plaindre, et pour te douloir de ma perte, et cela deffends ie à touts mes amis tant que ie puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils feussent envieux du bien, du quel, mercy à ma mort, ie me verray bientost iouïssant: et t'asseure, ma fille, que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir, ou de retourner à vivre encores, ou d'achever le voyage que i'ay commencé, ie serois bien empesché au chois. Adieu, ma niepce, m'amie ».

Il feit aprez appeller madamoiselle d'Arsat sa belle fille, et luy dict: « Ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advertissements, ayant une telle mere, que i'ay trouvee si sage, si bien conforme à mes conditions et volontez, ne m'ayant iamais faict nulle faulte: vous serez tresbien instruicte d'une telle mais-

tresse d'eschole. Et ne trouvez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aulcune parenté, me soulcie et me mesle de vous; car, estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous concerne, ne me touche aussi. Et pourtant ay ie tousiours eu tout le soing des affaires de monsieur d'Arsat vostre frere, comme des miennes propres, et, par adventure, ne vous nuira il pas à vostre advancement d'avoir esté ma belle fille. Vous avez de la richesse et de la beauté assez; vous estes damoiselle de bon lieu: il ne vous reste que d'y adiouster les biens de l'esprit; ce que ie vous prie vouloir faire. Ie ne vous deffends pas le vice, qui est tant detestable aux femmes; car ie ne veulx pas penser seulement qu'il vous puisse tumber en l'entendement, voire ie crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu, ma belle fille ».

Toute la chambre estoit pleine de cris et de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui feurent longuets. Mais, aprez tout cela, il commanda qu'on feist sortir tout le monde, sauf sa garnison, ainsi nomma il les filles qui le servoient. Et puis, appellant mon frere de Beauregard: « Monsieur de Beauregard, luy dict il, ie vous mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy. Vous voulez bien que ie vous descouvre quelque chose que i'ay sur le cœur à vous dire ». De quoy quand mon frere luy eut donné asseurance, il suyvit

ainsin : « Ie vous iure que de touts ceulx qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, ie n'ay iamais pensé qu'il y en ayt eu un seul qui s'y soit mis avecques meilleur zele, plus entiere, sincere et simple affection, que vous : et crois certainement que les seuls vices de nos prelats, qui ont sans doubte besoing d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela. Ie ne vous en veulx, pour cette heure, desmouvoir; car aussi ne prie ie pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience : mais ie vous veulx bien advertir que ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de laquelle vous estes par une continuelle concorde (maison que i'ay autant chere que maison du monde; mon Dieu! quelle case, de laquelle il n'est iamais sorti acte que d'homme de bien)! ayant respect à la volonté de vostre pere, ce bon pere à qui vous debvez tant, de vostre bon oncle, à vos frères, vous fuyiez ces extremitez : ne soyez point si aspre et si violent; accommodez vous à eulx : ne faites point de bande et de corps à part; ioignez vous ensemble. Vous voyez combien de ruynes ces dissensions ont apporté en ce royaume; et vous responds qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et, comme vous estes sage et bon, gardez de mettre ces inconvenients parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire et le bonheur du quel elle a

iouï iusques à cette heure. Prenez en bonne part, monsieur de Beauregard, ce que ie vous en dis, et pour un certain tesmoignage de l'amitié que ie vous porte : car pour cet effect me suis ie reservé, iusques à cette heure, à vous le dire; et, à l'adventure, vous le disant en l'estat au quel vous me voyez, vous donnerez plus de poids et d'auctorité à mes paroles ». Mon frere le remercia bien fort.

Le lundi matin, il estoit si mal, qu'il avoit quité toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me veit, il m'appella tout piteusement, et me dict : « Mon frere, n'avez vous pas de compassion de tant de torments que ie souffre? ne voyez vous pas meshuy que tout le secours que vous me faictes ne sert que d'alongement à ma peine »? Bientost aprez, il s'esvanouit : de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespassé : enfin on le reveilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne veit de fort long temps aprez : et nous oyant crier autour de luy, il nous dict : « Mon Dieu! qui me tormente tant? Pourquoy m'oste lon de ce grand et plaisant repos au quel ie suis? Laissez moy, ie vous prie ». Et puis m'oyant, il me dict : « Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez doncques pas que ie guarisse? Oh! quel ayse vous me faictes perdre »! Enfin s'estant encores plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis, s'en estant bien trouvé, me dict, que c'estoit la meilleure liqueur du monde. « Non est dea, feis ie pour le mettre en propos; c'est l'eau ». « C'est

mon [1], repliqua il, ὕδωρ ἄριστον [2] ». Il avoit desià toutes les extremitez, iusques au visage, glacees de froid, avecques une sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : et n'y pouvoit on quasi plus trouver nulle recognoissance de pouls.

Ce matin, il se confessa à son presbtre : mais parce que le presbtre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit, il ne luy peut dire la messe. Mais le mardy matin, monsieur de la Boëtie le demanda, pour l'ayder, dict il, à faire son dernier office chrestien. Ainsin, il ouït la messe, et feit ses pasques. Et comme le presbtre prenoit congé de luy, il luy dict : « Mon pere spirituel, ie vous supplie humblement, et vous et ceulx qui sont soubs vostre charge, priez Dieu pour moy; Soit qu'il soit ordonné, par les tressacrez thresors des desseings de Dieu, que ie finisse à cette heure mes iours, qu'il ayt pitié de mon ame, et me pardonne mes pechez, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandements d'un si hault et si puissant maistre; Ou, s'il luy semble que ie face encores besoing par deçà, et qu'il veuille me reserver à quelque aultre heure, suppliez le qu'il finisse bientost en moy les angoisses que ie souffre, et qu'il me face

[1] *C'est mon avis, oui, certes.*

[2] « L'eau, la meilleure des choses ». — Ces deux mots grecs sont de Pindare : *voyez* la première ode de ses olympiques.

la grace de guider doresenavant mes pas à la suite de sa volonté, et de me rendre meilleur que ie n'ay esté». Sur ce poinct il s'arresta un peu pour prendre haleine: et voyant que le presbtre s'en alloit, il le rappella, et luy dict: « Encores veulx ie dire cecy en vostre presence: Ie proteste, que comme i'ay esté baptizé, ay vescu, ainsin veulx ie mourir soubs la foy et religion que Moïse planta premierement en Egypte; que les peres receurent depuis en Iudee; et qui de main en main, par succession de temps, a esté apportee en France». Il sembla, à le veoir, qu'il eust parlé encores plus long temps, s'il eust peu: mais il finit, priant son oncle et moy de prier Dieu pour luy: car ce sont, dict il, les meilleurs offices que les chrestiens puissent faire les uns pour les aultres. Il s'estoit, en parlant, descouvert une espaule, et pria son oncle la recouvrir, encores qu'il eust un valet plus prez de luy: et puis, me regardant: *Ingenui est*, dict il, *cui multùm debeas, ei plurimùm velle debere* [1]. Monsieur de Belot le veint veoir aprez midy: et il luy dict, luy presentant sa main: « Monsieur, mon bon ami; i'estois icy à mesme pour payer ma debte, mais i'ay trouvé un bon crediteur qui me l'a remise». Un peu aprez, comme il se resveilloit en sursault: «Bien! bien! qu'elle vienne quand elle vouldra, ie l'attends,

---

[1] « Il est d'un cœur noble de vouloir encore devoir plus à celui à qui il doit beaucoup ».

gaillard et de pied coy » : mots qu'il redict deux ou trois fois en sa maladie. Et puis, comme on luy entreouvroit la bouche par force, pour le faire avaller, *An vivere tanti est?*[1] dict il, tournant son propos à monsieur de Belot.

Sur le soir, il commencea bien à bon escient à tirer aux traicts de la mort : et comme ie soupois, il me feit appeller, n'ayant plus que l'image et que l'umbre d'un homme, et, comme il disoit luy mesme, *non homo, sed species hominis;* et me dict, à toutes peines : « Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que ie veisse les effects des imaginations que ie viens d'avoir » ! Aprez avoir attendu quelque temps qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des souspirs trenchants pour s'en efforcer, car deslors la langue commenceoit fort à luy denier son office, « Quelles sont elles, mon frere? luy dis ie » « Grandes, grandes, me respondit il ». « Il ne feut iamais, suyvis ie, que ie n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement; voulez vous pas que i'en iouïsse encores » ? « C'est mon dea[2], respondit il; mais, mon frere, ie ne puis : elles sont admirables, infinies, et indicibles ». Nous en demeurasmes là : car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, et luy avoit dict, d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit

[1] « La vie est-elle d'un si grand prix » ?

[2] *C'est mon avis aussi.*

contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforceast pour parler : mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce feut pour neant; car il esvanouït soubdain, et feut long temps sans veoir. Estant desià bien voisin de sa mort, et oyant les pleurs de madamoiselle de la Boëtie, il l'appella, et luy dict ainsin : « Ma semblance, vous vous tormentez avant le temps : voulez vous pas avoir pitié de moy? Prenez courage. Certes ie porte plus la moitié de peine, pour le mal que ie vous veois souffrir, que pour le mien; et avecques raison, parce que les maulx que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les aultres, c'est par certain iugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais ie m'en vois » : cela, disoit il, parce que le cœur luy failloit. Or, ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint, et dict : « Ie m'en vois dormir : bon soir, ma femme; allez vous en ». Voylà le dernier congé qu'il print d'elle.

Aprez qu'elle feut partie; « Mon frere, me dict il, tenez vous auprez de moy, s'il vous plaist ». Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque medicament chauld qu'on luy avoit faict avaller, il print une voix plus esclatante et plus forte, et donnoit des tours dans son lict avecques tout plein de violence : de sorte

que toute la compaignie commencea à avoir quelque esperance, parce que iusques lors la seule foiblesse nous l'avoit faict perdre. Lors, entre aultres choses, il se print à me prier et reprier, avecques une extreme affection, de luy donner une place. De sorte que i'eus peur que son iugement feust esbranlé : mesme que luy ayant bien doulcement remontré qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, et redoubla encores plus fort: « Mon frere! mon frere! me refusez vous doncques une place »? Iusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de luy dire que puisqu'il respiroit et parloit, et qu'il avoit corps, il avoit parconsequent son lieu. « Voire, voire [1], me respondit il lors, i'en ay; mais ce n'est pas celuy qu'il me fault : et puis, quand tout est dict, ie n'ay plus d'estre ». « Dieu vous en donnera un meilleur bientost, luy feis ie ». « Y feusse ie desià, mon frere! me respondit il; il y a trois iours que i'ahanne pour partir ». Estant sur ces destresses, il m'appella souvent pour s'informer seulement si i'estois prez de luy. Enfin il se meit un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance : de maniere que sortant de sa chambre, ie m'en resiouïs avecques madamoiselle de la Boëtie. Mais une heure aprez, ou environ, me nommant une

[1] *Vraiment, vraiment ;* du latin *verè.*

fois ou deux, et puis tirant à soy un grand souspir, il rendit l'ame, sur les trois heures du mercredy matin dix huitiesme d'aoust, l'an mil cinq cents soixante trois, aprez avoir vescu trente deux ans, neuf mois, et dix sept iours.

---

## VI*.

## A MADAMOISELLE PAUMIER**.

MADAMOISELLE,

Mes amis sçavent que dez l'heure que ie vous eus veue, ie vous destinay un de mes livres: car ie sentis

---

* L'original, écrit de la propre main de Montaigne, était dans la bibliothèque d'un savant magistrat, ancien président des échevins d'Amsterdam, M. Gérard Van Papenbrock, qui avait plus de mille lettres de la propre main des plus savans hommes de l'Europe, depuis deux siècles. M. Pierre Morin, fils de M. Étienne Morin, mort ministre et professeur en hébreu à Amsterdam, m'a procuré, dit Coste, une copie très-exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots, écrits par M. Van Papenbrock : *Est manus Michaëlis de Montaigne, scripsit* « 1588 c'est ici la main de Michel de Montaigne, qui a écrit cette lettre en 1588. »

** Cette demoiselle, née en 1554, se nommait Marguerite de Chaumont. Elle fut mariée en 15... , avec Julien Le Paumier, et mourut en 1599. Jean Le Paumier, fils aîné de Julien Le Paumier, et frère du fameux Grentemesnil, était père d'Hélène Le Paumier, femme d'Étienne Morin, dont il a été fait mention dans la note précédente.

quevous leur aviez faict beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de monsieur Paumier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé despuis à beaucoup plus que ne vault mon livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme estant vostre avant que ie le deusse, et me fairez cette grace de l'aimer, ou pour l'amour de luy, ou pour l'amour de moy; et ie garderay entiere la debte que i'ay envers monsieur Paumier, pour m'en revencher, si ie puis d'ailleurs, par quelque service.

## VII*.

## A MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE.

MONSEIGNEUR,

Suivant la charge que vous me donnastes l'annee passee chez vous à Montaigne, i'ay taillé et dressé de ma main à Raimond Sebond, ce grand theologien et philosophe espaignol, un accoustrement à la françoise;

* Cette lettre de Montaigne à son père se trouve au-devant de la *Théologie naturelle de Raimond Sebond*, traduite en français par *messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du roy, et gentilhomme ordinaire de sa chambre*. A Rouen, chez Jean de La Mère. 1641. — A la fin de ce volume, nous ferons connaître, par quelques citations, cet ouvrage que Montaigne traduisit sur l'invitation de son père.

et l'ay devestu, autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche et maintien barbaresque que vous luy veites premierement : de maniere qu'à mon opinion, il a meshuy assez de façon et d'entregent pour se presenter en toute bonne compaignie. Il pourra bien estre que les personnes delicates et curieuses y remarqueront quelque traict et ply de Gascoigne : mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir, par leur nonchalance, laissé prendre sur eulx cet advantage à un homme de tout poinct nouveau et apprenti en telle besongne. Or, monseigneur, c'est raison que soubs vostre nom il se poulse en credit et mette en lumiere, puisqu'il vous doibt tout ce qu'il a d'amendement et de reformation. Toutesfois ie veois bien que, s'il vous plaist de compter avecques luy, ce sera vous qui luy debvrez beaucoup de reste : car, en eschange de ses excellents et tresreligieux discours, de ses haultaines conceptions et comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots et du langage ; marchandise si vulgaire, et si vile, que qui plus en a n'en vault, à l'adventure, que moins.

Monseigneur, ie supplie Dieu qu'il vous doint treslongue et tresheureuse vie.

Vostre treshumble et tresobeïssant fils,

MICHEL DE MONTAIGNE.

## VIII.

## ADVERTISSEMENT AU LECTEUR*.

LECTEUR, tu me doibs tout ce dont tu iouïs de feu M. Estienne de la Boëtie : car ie t'advise que quant a luy il n'y a rien qu'il eust iamais esperé de te faire veoir, voire ny qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy, qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant trouvé aultre chose dans sa librairie, qu'il me laissa par son testament, encores n'ay ie pas voulu qu'il se perdist. Et, de ce peu de iugement que i'ay, i'espere que tu trouveras que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souvent feste de moindre chose que cela : i'entends de ceulx qui l'ont practiqué plus ieune; car nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort, qu'il avoit faict force aultre vers latins et françois, comme soubs le nom de Gironde, et en ay ouï reciter des riches lopins : mesme celuy qui a escript les antiquitez de Bourges en allegue que ie recognois ; mais

* Imprimé à la suite de la lettre à M. de Lansac, et qui sert de préface aux *Œuvres de La Boëtie*, édition de Paris, 1571.

ie ne sçais que tout cela est devenu, non plus que ses poëmes grecs. Et, à la verité, à mesure que chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en deschargeoit sur le premier papier qui luy tumboit en main, sans aultre soing de le conserver. Asseure toy que i'y ay faict ce que i'ay peu, et que depuis sept ans que nous l'avons perdu, ie n'ay peu recouvrer que ce que tu en veois: sauf un discours DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE[1], et quelques memoires de nos troubles sur l'edict de ianvier, 1562. Mais quant à ces deux dernieres pieces, ie leur treuve la façon trop delicate et mignarde pour les abandonner au grossier et pesant air d'une si mal plaisante saison. A Dieu. De paris, ce dixieme d'aoust 1570.

---

[1] On le trouvera ci-après dans ce volume, et imprimé plus correctement qu'il ne l'a été dans les différentes éditions données par Coste. — J'y ai joint aussi un bien plus grand nombre d'explications et de notes.

IX*.

## A MONSIEUR DE FOIX,

Conseiller du roy en son conseil privé, et ambassadeur de sa maiesté pres la seigneurie de Venise.

Monsieur,

Estant à mesme de vous recommender, et à la postérité, la memoire de feu Estienne de la Boëtie, tant pour son extreme valeur, que pour la singuliere affection qu'il me portoit, il m'est tumbé en fantasie combien c'estoit une indiscretion de grande consequence et digne de la coerction de nos loix, d'aller, comme il se faict ordinairement, desrobbant à la vertu la gloire, sa fidelle compaigne, pour en estrener, sans chois et sans iugement, le premier venu, selon nos interests particuliers : Veu que les deux resnes principales qui nous guident et tiennent en office, sont la peine et la recompense, qui ne nous touchent proprement, et comme hommes, que par l'honneur et la honte, d'autant que celles icy donnent droictement à l'ame, et ne se goustent que par les sentiments interieurs et plus nostres : là où les bestes mesmes se

* Imprimée au-devant des vers français d'Étienne de La Boëtie, édition de Paris, 1572.

veoient aulcunement capables de toute aultre recompense et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la coustume de louer la vertu, mesme de ceulx qui ne sont plus, ne vise pas à eulx, ainsi qu'elle faict estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter: comme les derniers chastiements sont employez par la iustice, plus pour l'exemple, que pour l'interest de ceulx que les souffrent. Or le louer et le meslouer s'entrerespondant de si pareille consequence, il est malaysé à sauver que nos loix deffendent offenser la reputation d'aultruy, et ce neantmoins permettent de l'ennoblir sans merite. Cette pernicieuse licence de iecter ainsin, à nostre poste[1], au vent les louanges d'un chascun, a esté aultresfois diversement restreincte ailleurs; voire, à l'adventure, ayda elle iadis à mettre la poësie en la malegrace des sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit on couvrir, que le vice du mentir n'y apparoisse tousiours tresmesseant à un homme bien nay, quelque visage qu'on luy donne. Quant à ce personnage de qui ie vous parle, monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes, car le dangier n'est pas que ie luy en preste quelqu'une, mais que ie luy en oste: et son malheur porte que, comme il m'a fourny, autant qu'homme puisse, de tresiustes et tresapparentes occasions de louange, i'ay bien aussi peu de moyen et de suffisance pour la luy rendre; ie

[1] A notre gré.

dis moy, à qui seul il s'est communiqué iusques au vif, et qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections et de vertus qui moisirent oysifves au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car, la nature des choses ayant, ie ne sçais comment, permis que la verité pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme, si ne l'embrassons nous qu'infuse et insinuee en nostre creance par les utils de la persuasion, ie me treuve si fort desgarny, et de credit pour auctoriser mon simple tesmoignage, et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir, qu'à peu a il tenu que ie n'aye quité là tout ce soing, ne me restant pas seulement du sien par où dignement ie puisse presenter au monde au moins son esprit et son sçavoir. De vray, monsieur, ayant esté surprins de sa destinee en la fleur de son aage, et dans le train d'une tresheureuse et tresvigoreuse santé, il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au iour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la posterité quel il estoit en cela : et, à l'adventure, estoit il assez brave, quand il y eust pensé, pour n'en estre pas fort curieux. Mais enfin i'ay prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy, d'avoir ensepveli avecques soy tant de rares faveurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'ensepvelir encores la cognoissance qu'il m'en avoit donnee : et, pourtant, ayant curieusement recueilli tout ce que i'ay trouvé d'entier parmy ses brouillars et papiers espars çà et là, le iouet du vent et de ses estudes, il

m'a semblé bon, quoy que ce feust, de le distribuer et de le despartir en autant de pieces que i'ay peu, pour de là prendre occasion de recommander sa memoire à d'autant plus de gents, choisissant les plus apparentes et dignes personnes de ma cognoissance, et des quelles le tesmoignage luy puisse estre le plus honorable; comme vous, monsieur, qui de vous mesme pouvez avoir eu quelque cognoissance de luy pendant sa vie, mais certes bien legiere pour en discourir la grandeur de son entiere valeur. La posterité le croira, si bon luy semble; mais ie luy iure, sur tout ce que i'ay de conscience, l'avoir sceu et veu tel, tout consideré, qu'à peine par souhait et imagination pouvois ie monter au de là, tant s'en fault que ie luy donne beaucoup de compaignons. Ie vous supplie treshumblement, monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encores de ces dix ou douze vers françois, qui se iectent, comme par necessité, à l'abry de vostre faveur. Car ie ne vous celeray pas que la publication n'en ayt esté differee aprez le reste de ses œuvres, soubs couleur de ce que, par de là, on ne les trouvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere. Vous verrez, monsieur, ce qui en est: et, parce qu'il semble que ce iugement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage et la barbarie, c'est proprement vostre charge, qui, au reng de la premiere maison de Guyenne, receu de vos

ancestres, avez adiousté du vostre le premier reng encores en toute façon de suffisance, maintenir non seulement par vostre exemple, mais aussi par l'auctorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousiours ainsin. Et ores que le faire soit plus naturel aux Gascons, que le dire, si est ce qu'ils s'arment quelquefois autant de la langue que du bras, et de l'esprit que du cœur. De ma part, monsieur, ce n'est pas mon gibbier de iuger de telles choses, mais i'ay ouï dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces vers sont non seulement dignes de se presenter en place marchande; mais dadvantage, qui s'arrestera à la beauté et richesse des inventions, qu'ils sont, pour le subiect, autant charnus, pleins et moëlleux qu'il s'en soit encores veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art, et les plus heureux sont ceulx qui se sont empoignez à la plus noble; car toutes pieces egualement necessaires au bastiment d'un corps ne sont pas pourtant egualement prisables. La mignardise du langage, la doulceur et la polissure reluisent, à l'adventure, plus en quelques aultres; mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, poinctes et traicts, ie ne pense point que nuls autres leur passent devant : et si fauldroit il encores venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit il une fois la main à la plume; tesmoing ce peu qu'il nous

en reste de toute sa vie. Car vous voyez, monsieur, vert et sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans chois et sans triage; en maniere qu'il y en a de ceulx mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast, que pour dire qu'il estoit capable de tout faire : car au reste, mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires, avons nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sceues, plus dignes d'estre admirees. Voylà, monsieur, ce que la raison et l'affection, ioinctes ensemble par un rare rencontre, me commandent vous dire de ce grand homme de bien : et, si la privauté que i'ay prinse de m'en addresser à vous et de vous en entretenir si longuement vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le principal effect de la grandeur et de l'eminence, c'est de vous iecter en bute à l'importunité et embesongnement des affaires d'aultruy. Sur ce, aprez vous avoir presenté ma treshumble affection à vostre service, ie supplie Dieu vous donner, monsieur, tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce premier de septembre 1570.

Vostre obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

## X*.

## A MONSIEUR DUPUY,

Conseiller du roy en sa cour et parlement de Paris.

MONSIEUR, l'action du sieur de Verres prisonnier, qui m'est tresbien connue, merite qu'à son iugement vous aportiez vostre doulceur naturelle, si en cause du monde vous la pouvez iustement aporter. Il a faict chose non seulement excusable selon les loix militeres de ce siecle, mais necessere, et, comme nous iugeons, louable; il l'a faict sans doubte fortpressé et envis *1. Le reste du cours de sa vie n'a rien de reprochable. Ie vous supplie, monsieur, y employer vostre attention; vous trouverez l'air de ce faict tel que ie vous le represente, qui est poursuivi par une voie plus malicieuse que n'est l'acte mesme. Si cela y peult aussi servir, ie vous veulx dire que c'est un home nourri en ma maison, aparenté de plusieurs

* Cette lettre n'a été insérée dans aucune des éditions de Montaigne. L'original existe dans la bibliothèque royale, et c'est la seule qu'elle possède de notre philosophe. — Dans la copie on a suivi son orthographe.

*1 Forcé et malgré lui.

honnestes familles, et surtout qui a tousiours vescu honnorablement et innocemment, qui m'est fort ami. En le sauvant vous me chargez d'une extreme obligation. Ie vous supplie treshumblement l'avoir pour recommandé, et aprez vous avoir baisé les mains, prie Dieu vous donner, monsieur, longue et heureuse vie. Du Castera, ce 23 d'avril.

Vostre affectionné serviteur,

MONTAIGNE.

DE

# LA SERVITUDE

VOLONTAIRE,

OU

# LE CONTR'UN.

DE

# LA SERVITUDE

## VOLONTAIRE,

OU

# LE CONTR'UN.

## DISCOURS

### D'ESTIENNE DE LA BOËTIE*.

D'avoir plusieurs seigneurs aulcun bien ie ne veoy :
Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy [1];

ce dict Ulysse en Homere, parlant en public. S'il n'eust dict, sinon

D'avoir plusieurs seigneurs aulcun bien ie ne veoy,

cela estoit tant bien dict que rien plus : mais, au lieu

---

* C'est un ouvrage que Montaigne avait, pour ainsi dire, adopté (comme nous l'avons observé, T. I, p. 322); et, par cette raison, nous croyons devoir le placer à la suite de ses *Lettres*.

1 Ουκ αγαθον πολυκοιρανιη· εἱς κοιρανος εστω,
Εἷς βασιλευς.
Iliad. L. II, v. 204, 205.

que pour parler avecques raison il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puisque la puissance d'un seul, deslors qu'il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable, il est allé adiouster, tout au rebours,

Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy.

Toutesfois, à l'adventure, il fault excuser Ulysse, au quel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage, et de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armée; conformant, ie crois, son propos plus au temps, qu'à la verité. Mais, à parler à bon escient*[1], c'est un extreme malheur d'estre subiect à un maistre, du quel on ne peult estre iamais asseuré qu'il soit bon, puisqu'il est tousiours en sa puissance d'estre mauvais quand il vouldra : et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extremement malheureux. Si ne veulx ie pas, pour cette heure, debattre cette question tant pourmenee, à savoir « Si les aultres façons de republicques sont meilleures que la monarchie » : A quoy, si ie voulois venir, encores vouldrois ie sçavoir, avant que mettre en doubte quel reng la monarchie doibt avoir entre les republicques, si elle y en doibt avoir aulcun; pource qu'il est malaysé de croire qu'il y ayt rien de public en ce gouvernement, où tout est à un. Mais cette

---

*[1] Sérieusement.

question est reservee pour un aultre temps, et demanderoit bien son traicté à part, ou plustost ameneroit quand et soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup, ie ne vouldrois sinon entendre *[2], S'il est possible, et comme il se peult faire, que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations, endurent quelquesfois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on luy donne; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant *[3] qu'ils ont vouloir de l'endurer; qui ne sauroit leur faire mal aulcun, sinon lors qu'ils aiment mieulx le souffrir que luy contredire. Grand' chose certes, et toutesfois si commune qu'il s'en fault de tant plus douloir*[4], et moins esbahir, de veoir un million de millions d'hommes servir miserablement, ayants le col sous le ioug, non pas contraincts par une plus grande force, mais aulcunement*[5] (ce semble) enchantez et charmez par le seul nom d'UN, du quel ils ne doibvent ny craindre la puissance, puisqu'il est seul, ny aimer les qualitez, puisqu'il est, en leur endroict*[6], inhumain et sauvage. La foiblesse

---

*[2] Je ne voudrais m'occuper d'autre chose, sinon d'examiner s'il est possible, etc.

*[3] Sinon qu'autant qu'ils veulent bien le souffrir.

*[4] Qu'il faut d'autant plus s'affliger, que moins l'on s'étonne de voir, etc.

*[5] En quelque sorte.

*[6] A leur égard.

d'entre nous hommes est telle : Il fault souvent que nous obeïssions à la force; il est besoing de temporiser; on ne peult pas tousiours estre le plus fort. Doncques, si une nation est contraincte par la force de la guerre de servir à un, comme la cité d'Athenes aux trente tyrans, il ne se fault pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident; ou bien plustost ne s'esbahir, ny ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, et se reserver à l'advenir à meilleure fortune.

Nostre nature est ainsi, que les communs debvoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie : il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faicts, de cognoistre le bien d'où l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre ayse, pour augmenter l'honneur et advantage de celuy qu'on aime, et qui le merite : Ainsi doncques, si les habitants d'un païs ont trouvé quelque grand personnage qui leur ayt montré par espreuve une grande prevoyance pour les garder, grande hardiesse pour les deffendre, un grand soing pour les gouverner; si, de là en avant, ils s'apprivoisent de luy obeïr, et s'en fier *7, tant que luy donner quelques advantages, ie ne sçais si ce seroit sagesse; de taut qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'advancer en lieu où il pourra mal faire : mais certes, si ne pourroit il faillir d'y avoir

*7 Et de s'y fier au point de lui donner etc.

de la bonté*[8], de ne craindre point mal de celuy duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô bon Dieu! que peult estre cela? comment dirons nous que cela s'appelle? quel malheur est cettuy là? ou quel vice? ou plustost quel malheureux vice? veoir un nombre infini, non pas obeïr, mais servir; non pas estre gouvernez, mais tyrannisez; n'ayants ny biens, ny parents, ny enfants, ny leur vie mesme, qui soit à eulx! souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautez, non pas d'une armee, non pas d'un camp barbare contre le quel il fauldroit despendre son sang et sa vie devant*[9]; mais d'un seul! non pas d'un Hercules, ne d'un Samson; mais d'un seul hommeau *[10], et le plus souvent du plus lasche et femenin *[11] de la nation; non pas accoustumé à la pouldre des battailles, mais encores à grand' peine au sable des tournois; non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette! Appellerons nous cela las-

*8 Mais certainement ce serait une preuve de bonté de ne point craindre etc.

*9 Devant et contre lequel il faudrait prodiguer son sang et sa vie. — *Despendre*, employer quoique ce soit, à quelque chose faire. *Dispendere*. — Nicot.

*10 *Hommeau*, petit homme. Cotgrave a placé ce mot dans son *Dictionnaire français et anglais*. On trouve *hommet* et *hommelet* dans Nicot.

*11 *Femenin*, féminin, efféminé. — Cotgrave.

cheté? dirons nous, que ceux là qui servent, soyent couards et recreus*[12]? Si deux, si trois, si quatre, ne se deffendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible; bien pourra lon dire lors, à bon droict, que c'est faulte de cœur : Mais si cent, si mille, endurent d'un seul, ne dira on pas qu'ils ne veulent point, qu'ils n'osent pas, se prendre à luy, et que c'est non couardise, mais plustost mespris et desdaing? Si l'on veoid, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent païs, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, du quel le mieulx traicté de touts en receoit ce mal d'estre serf et esclave; comment pourrons nommer cela? Est ce lascheté? Or, il y a en touts vices naturellement quelque borne, oultre la quelle ils ne peuvent passer : deux peuvent craindre un; et possible dix; mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne se deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne va point iusques là; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle*[13] une forteresse, qu'il assaille une armee, qu'il conquiere un royaume : Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encores le tiltre de couardise? qui ne treuve de nom assez vilain? que nature desadvoue avoir faict, et la langue refuse de le nommer? Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes

*[12] Excédés de fatigues.

*[13] A ce qu'un seul escalade une forteresse, assaille, etc.

en armes, d'un aultre, autant; qu'on les renge en battaille; qu'ils viennent à se ioindre, les uns libres combattants pour leur franchise, les aultres pour la leur oster : auxquels promettra on par coniecture la victoire? les quels pensera on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceulx qui esperent pour guerdon*[14] de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceulx qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils receoivent, que la servitude d'aultruy? Les uns ont tousiours devant leurs yeulx le bonheur de leur vie passee, l'attente de pareil ayse à l'advenir; il ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une battaille, comme de ce qu'il conviendra à iamais endurer à eulx, à leurs enfants et à toute la posterité : Les aultres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite poincte de convoitise qui se rebouche soubdain*[15] contre le dangier, et qui ne peult estre si ardente qu'elle ne se doibve et semble esteindre par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs playes. Aux battailles tant renommees de Miltiade, de Leonide, de Themistocles, qui ont esté donnees deux mille ans a, et vivent encores auiourd'huy aussi fresches en la memoire des livres et des hommes, comme si c'eust esté l'aultre hier qu'elles furent donnees en Grece, pour le bien de Grece et pour l'exemple

---

*[14] Pour prix.

*[15] Qui s'émousse soudain.

de tout le monde; qu'est ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gents, comme estoient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soubstenir la force de tant de navires, que la mer mesme en estoit changee; de desfaire tant de nations, qui estoient en si grand nombre que l'esquadron des Grecs n'eust pas fourny, s'il eust fallu, des capitaines aux armees des ennemis? sinon qu'il semble qu'en ces glorieux iours là ce n'estoit pas tant la battaille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, et de la franchise sur la convoitise[a].

C'est chose estrange*[16] d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceulx qui la def-

---

[a] L'époque la plus brillante de l'histoire d'un peuple, est celle où il combat pour sa liberté. C'est l'énergie, l'ardeur que le désir de la liberté inspire, qui rendit les Hollandais si forts, si courageux, si déterminés dans leurs longues et cruelles guerres contre Philippe II, tyran farouche dont ils secouèrent enfin le joug inique et pesant. C'est ce qui sauva de même les Suisses, et les délivra de l'oppression qui les menaçait, et sous laquelle ils auraient infailliblement succombé, s'ils n'eussent combattu pour leur liberté, et, comme disent les Latins, *tanquam pro aris et focis*. La Boëtie a très-bien senti l'avantage et la supériorité que doit nécessairement donner à un peuple ( toutes forces égales d'ailleurs ) le désir de recouvrer sa liberté ravie par un injuste oppresseur, ou la crainte de la perdre après en avoir joui long-tems, et en avoir connu tout le prix et les douceurs. N.

*[16] Merveilleuse, admirable.

fendent : mais ce qui se faict en touts païs, par touts les hommes, touts les iours, qu'un homme seul mastine*[17] cent mille villes, et les prive de leur liberté ; qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouïr dire, et non le veoir ? et, s'il ne se veoyoit qu'en païs estranges et loingtaines terres, et qu'on le dist ; qui ne penseroit que cela feust plustost feinct et controuvé, que non pas veritable ? Encores ce seul tyran, il n'est pas besoing de le combattre, il n'est pas besoing de s'en deffendre ; il est de soy mesme desfaict mais *[18] que le païs ne consente à la servitude : il ne fault pas luy rien oster, mais ne luy donner rien ; il n'est point besoing que le païs se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont doncques les peuples mesmes qui se laissent, ou plustost se font gourmander*[19], puis qu'en cessant de servir ils en seroient quites : c'est le peuple qui s'asservit ; qui se coupe la gorge ; qui, ayant le chois d'estre subiect, ou d'estre libre, quite sa franchise, et prend le ioug ; qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, ie ne l'en presserois point, combien que ce soit ce que l'homme doibt avoir

---

*17 Asservisse, opprime.

*18 *Pourvu que.* « Un homme sage, dit Philippe de Comines, sert bien en une compaignie de princes, *mais* qu'on le veuille croire, et ne se pourroit trop acheter ». L. I, c. XII.

*19 Maltraiter.

plus cher que de se remettre en son droict naturel, et, par maniere de dire, de beste revenir homme, mais encores ie ne desire pas en luy si grande hardiesse : ie ne luy permets point qu'il aime mieulx une ie ne sçais quelle seureté de vivre à son ayse. Quoy? si pour avoir la liberté, il ne luy fault que la desirer; s'il n'a besoing que d'un simple vouloir, se trouvera il nation au monde qui l'estime trop chere, la pouvant gaigner d'un seul souhait? et qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien le quel on debvroit racheter au prix de son sang? et le quel perdu, touts les gents d'honneur doibvent estimer la vie desplaisante et la mort salutaire? Certes, tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, et tousiours se renforce; et plus il treuve de bois, et plus est prest d'en brusler; et, sans que on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soy mesme, et devient sans forme aulcune et n'est plus feu : pareillement les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruynent et destruisent, plus on leur baille, plus on les sert; d'autant plus ils se fortifient, deviennent tousiours plus forts et plus frez pour aneantir et destruire tout; et, si on ne leur baille rien, si on ne leur obeït point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nuds et desfaicts, et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur et aliment, devient une branche seiche et morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le dangier; les advisez ne refusent point la peine : les lasches et engourdis ne sçavent ny endurer le mal, ny recouvrer le bien ; ils s'arrestent en cela de le souhaiter; et la vertu d'y pretendre leur est ostee par leur lascheté; le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, cette volonté, est commune aux sages et aux indiscrets, aux courageux et aux couards, pour souhaiter toutes choses qui, estants acquises, les rendroient heureux et contents : une seule en est à dire, en la quelle ie ne sçais comme nature default aux hommes pour la desirer*[20]; c'est la liberté, qui est toutesfois un bien si grand et si plaisant, que, elle perdue, touts les maulx viennent à la file, et les biens mesmes qui demeurent aprez elle perdent entierement leur goust et saveur, corrompus par la servitude : la seule liberté, les hommes ne la desirent point, non pas pour aultre raison, ce me semble, sinon pource que, s'ils la desiroient, ils l'auroient; comme s'ils refusoient faire ce bel acquest, seulement parce qu'il est trop aysé.

Pauvres gents et miserables, peuples insensez, nations opiniastres en vostre mal, et aveugles en vostre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus

---

*[20] Une seule chose en est exceptée, laquelle je ne sais pas comment la nature n'en inspire pas le désir à tous les hommes ; c'est la liberté.

beau et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les despouiller des meubles anciens et paternels! vous vivez de sorte, que vous pouvez dire que rien n'est à vous; et sembleroit que meshuy ce vous seroit grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos familles et vos vies : et tout ce degast, ce malheur, cette ruyne, vous vient, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemy, et de celuy que vous faictes si grand qu'il est, pour le quel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur du quel vous ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise taut, n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a aultre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes; sinon qu'il a plus que vous touts, c'est l'advantage que vous luy faictes pour vous destruire. D'où a il prins tant d'yeulx ; d'où vous espie il; si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos citez, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres? Comment a il aulcun pouvoir sur vous, que par vous aultres mesmes? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avecques vous? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres de vous mesmes *[21]?

*[21] Et traîtres envers vous-mêmes.

Vous semez vos fruits, à fin qu'il en face le degast; vous meublez et remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries; vous nourrissez vos filles, à fin qu'il ayt de quoy saouler sa luxure; vous nourrissez vos enfants, à fin qu'il les mene, pour le mieulx qu'il face, en ses guerres, qu'il les mene à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances; vous rompez à la peine vos personnes, à fin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affoiblissez, à fin de le faire plus fort et roide à vous tenir plus courte la bride : et de tant d'indignitez, que les bestes mesmes ou ne sentiroient point, ou n'endureroient point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolus de ne servir plus; et vous voylà libres. Ie ne veulx pas que vous le poulsiez, ny le bransliez; mais seulement ne le soubstenez plus : et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a desrobbé la basse, de son poids mesme fondre en bas, et se rompre.

Mais certes les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux playes incurables; et ie ne fois pas sagement de vouloir en cecy conseiller le peuple qui a perdu, long temps y a, toute cognoissance, et du quel, puisqu'il ne sent plus son mal, cela seul montre assez que sa maladie est mortelle : Cherchons doncques par coniectures, si nous en pou-

vons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinee cette opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement, cela est, comme ie crois, hors de nostre doubte, que, si nous vivions avecques les droicts que nature nous a donnez et les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeïssants aux parents; subiects à la raison; et serfs de personne. De l'obeïssance que chascun, sans aultre advertissement que de son naturel, porte à ses pere et mere; touts les hommes en sont tesmoings, chascun en soy et pour soy. De la raison; si elle naist avecques nous, ou non, qui est une question debattue au fond par les academiques et touchee par toute l'eschole des philosophes; pour cette heure ie ne penserois point faillir en croyant qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui, entretenue par bon conseil et coustume, fleurit en vertu, et au contraire, souvent ne pouvant durer contre les vices survenus, estouffee s'avorte. Mais certes s'il y a rien de clair et d'apparent en la nature, et en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, Que nature, le ministre de Dieu, et la gouvernante des hommes, nous a touts faicts de mesme forme, et, comme il semble, à mesme moule, à fin de nous entrecognoistre touts pour compaignons, ou plustost freres; et si, faisant les partages des presents qu'elle nous donnoit, elle a

faict quelques advantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux aultres, si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un camp clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts et plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles, mais plustost fault il croire que, faisant ainsin aux uns les parts plus grandes, et aux aultres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection *[22] à fin qu'elle eust où s'employer, ayants les uns puissance de donner ayde, et les aultres besoing d'en recevoir : Puis doncques que cette bonne mere nous a donné à touts toute la terre pour demeure, nous a touts logez aulcunement*[23] en une mesme maison, nous a touts figurez en mesme paste, à fin que chascun se peust mirer et quasi recognoistre l'un dans l'aultre; si elle nous a touts en commun donné ce grand present de la voix et de la parole, pour nous accointer et fraterniser dadvantage, et faire, par la commune et mutuelle declaration de nos pensees, une communion de nos volontez; et si elle a tasché par touts moyens de serrer et estreindre plus fort le nœud de nostre alliance et societé; si elle a montré, en toutes choses, qu'elle ne vouloit tant nous faire touts unis, que touts uns : il

---

*[22] Elle voulait donner lieu à l'affection fraternelle, afin etc.

*[23] En quelque sorte.

ne fault pas faire doubte que nous ne soyons touts naturellement libres, puisque nous sommes touts compaignons; et ne peult tumber en l'entendement de personne que nature ayt mis aulcuns en servitude, nous ayants touts mis en compaignie.

Mais, à la verité, c'est bien pour neant de debattre si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peult tenir aulcun en servitude sans luy faire tort, et qu'il n'y a rien au monde si contraire à la nature (estant toute raisonnable), que l'iniure. Reste doncques de dire que la liberté est naturelle, et, par mesme moyen (à mon advis), que nous ne sommes pas seulement nays en possession de nostre franchise, mais aussi avecques affection de la deffendre. Or, si d'adventure nous faisons quelque doubte en cela, et sommes tant abbastardis que ne puissions recognoistre nos biens ny semblablement nos naïfves affections, il fauldra que ie vous face l'honneur qui vous appartient, et que ie monte, par maniere de dire, les bestes brutes en chaire, pour vous enseigner vostre nature et condition. Les bestes (ce m'aid' Dieu!), si les hommes ne font trop les sourds, leur crient, VIVE LIBERTÉ. Plusieurs y en a d'entr'elles, qui meurent sitost qu'elles sont prinses : comme le poisson qui perd la vie aussitost que l'eau; pareillement celles là quitent la lumiere, et ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaulx avoient entre eulx leurs rengs et preeminences, ils feroient (à mon advis) de

liberté leur noblesse. Les aultres, des plus grandes iusques aux plus petites, lorsqu'on les prend, font si grande resistance de ongles, de cornes, de pieds, de bec, qu'elles declarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent; puis, estants prinses, nous donnent tant de signes apparents de la cognoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel à veoir, que d'ores en là [*24] ce leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie, plus pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veult dire aultre chose l'elephant qui, s'estant deffendu iusques à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, estant sur le poinct d'estre prins, il enfonce ses maschoires, et casse ses dents contre les arbres; sinon que le grand desir qu'il a de demeurer libre, comme il est nay, luy faict de l'esprit [*25], et l'advise de marchander avecques les chasseurs si, pour le pris de ses dents, il en sera quite, et s'il sera receu à bailler son yvoire, et payer cette rençon, pour sa liberté. Nous appastons [*26] le cheval deslors qu'il est nay, pour l'apprivoiser à servir; et si ne le savons nous tant flater, que quand ce vient à le domter, il ne morde le

---

*24 Dorénavant.

*25 Lui donne de l'esprit, et lui fait venir la pensée de marchander avec les chasseurs.

*26 Nous donnons de la nourriture au cheval. — Appaster, *cibum ad os adferre*. — J'ai déjà expliqué ce mot.

frein, qu'il ne rue contre l'esperon, comme (ce semble) pour montrer à la nature, et tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre contrainncte. Que fault il doncques dire?

Mesmes les bœufs sous le poid du ioug geignent *27,
Et les oiseaux dans la cage se plaignent,

comme i'ay dict ailleurs aultresfois, passant le temps à nos rimes françoises : Car ie ne craindrois point, escrivant à toy, ô Longa, mesler de mes vers, des quels ie ne lis iamais, que, pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi doncques, puisque toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subiection, et courent aprez la liberté; puisque les bestes, qui encores sont faictes pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à servir qu'avecques protestation d'un desir contraire : quel malencontre a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme, seul nay, de vray, pour vivre franchement, de luy faire perdre la souvenance de son premier estre et le desir de le reprendre?

Il y a trois sortes de tyrans; ie parle des meschants princes : Les uns ont le royaume, par l'eslection du peuple; les aultres, par la force des armes; les aultres, par la succession de leur race. Ceulx qui l'ont acquis

---

*27 Gémissent.

par le droict de la guerre, ils s'y portent ainsi, qu'on cognoist bien qu'ils sont, comme on dict, en terre de conqueste. Ceulx qui naissent roys, ne sont pas communement gueres meilleurs[3]; ains estants nays et nourris dans le sang de la tyrannie, tirent avecques le laict la nature du tyran, et font estat des peuples qui sont soubs eulx, comme de leurs serfs hereditaires; et selon la complexion en la quelle ils sont plus enclins, avares, ou prodigues, tels qu'ils sont, ils font du royaume comme de leur heritage. Celuy à qui le peuple a donné l'estat, debvroit estre (ce me semble) plus supportable; et le seroit, comme ie crois, n'estoit que deslors qu'il se veoid eslevé par dessus les aultres en ce lieu, flaté par ie ne sçais quoy que l'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger poinct : communement, celuy là faict estat[*28], de la puissance que le peuple luy a baillee, de la rendre à ses enfants : or, deslors que ceulx là ont prins cette opinion, c'est chose estrange de combien ils passent, en toutes sortes de vices, et mesme en la cruauté, les aultres tyrans; ils ne veoyent aultre moyen, pour asseurer la nouvelle tyrannie, que d'estendre fort la

---

[3] Voltaire a dit :

Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.

[*28] Celui-là forme le projet de léguer à ses enfans la puissance que le peuple lui a confiée.

servitude, et estranger*[29] tant les subiects de la liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi, pour en dire la verité, ie veois bien qu'il y a entre eulx quelque difference; mais de chois, ie n'en veois point; et, estant les moyens de venir aux regnes, divers*[30], tousiours la façon de regner est quasi semblable : Les esleus, comme s'ils avoient prins des taureaux à domter, les traictent ainsi : Les conquerants pensent en avoir droict, comme de leur proye : Les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'adventure il naissoit auiourd'huy quelques gents, touts neufs, non accoustumez à la subiection, ny affriandez à la liberté, et qu'ils ne sceussent que c'est ny de l'une ny de l'aultre, ny à grand' peine des noms; si on leur presentoit, ou d'estre subiects, ou vivre en liberté, à quoy s'accorderoient ils? Il ne fault pas faire difficulté qu'ils n'aimassent trop mieulx obeïr seulement à la raison, que servir à un homme; sinon possible*[31] que ce feussent ceulx d'Israël qui, sans contraincte, ny sans aulcun besoing, se feirent un tyran : du quel peuple ie ne

---

*29 Et de tant aliéner les sujets de la liberté, etc.— Estranger, *alienare*. — Monet.

*30 Et quoique les moyens d'arriver à la royauté soient différens, etc.

*31 Si ce n'est peut-être ceux d'Israël (les Juifs).

lis iamais l'histoire, que ie n'en aye trop grand despit, quasi iusques à devenir inhûmain pour me resiouïr de tant de maulx qui leur en adveinrent. Mais certes touts les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assubiectir, il fault l'un des deux, ou qu'ils soient contraincts, ou deceus : Contraincts, par les armes estrangieres, comme Spartes et Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la seigneurie d'Athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat : Par tromperie perdent ils*[32] souvent la liberté; et, en ce, ils ne sont pas si souvent seduicts par aultruy comme ils sont trompez par eulx mesmes : ainsi le peuple de Syracuse, la maistresse ville de Sicile, qui s'appelle auiourd'huy Saragosse*[33], estant pressé par les guerres, inconsidereement ne mettant ordre qu'au dangier, esleva Denys, le premier*[34]; et luy donna charge de la conduicte de l'armee; et ne se donna garde*[35] qu'elle l'eust faict si grand, que cette bonne piece là, revenant victorieux, comme s'il n'eust pas vaincu ses en-

---

*32 Ils perdent souvent la liberté par tromperie.

*33 Les Siciliens l'appellent aujourd'hui *Saragusa* ou *Saragosa* : la manière dont la Boëtie ou Montaigne ont écrit le nom de Syracuse, confond cette ville avec celle de *Saragosse* en Espagne.

*34 Éleva Denys à la principauté.

*35 Et ne prit pas garde, ne se douta pas qu'elle l'avait fait si grand, etc.

nemis, mais ses citoyens, se feit de capitaine, roy, et de roy, tyran. Il n'est pas croyable, comme le peuple, deslors qu'il est assubiecti, tumbe soubdain en un tel et si profond oubli de la franchise, qu'il nest pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoir, servant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit, à le veoir, qu'il a non pas perdu sa liberté, mais sa servitude. Il est vray qu'au commencement l'on sert contrainct, et vaincu par la force : mais ceulx qui viennent aprez, n'ayants iamais veu la liberté, et ne sachants que c'est, servent sans regret, et font volontiers ce que leurs devanciers avoient faict par contraincte. C'est cela*[36], que les hommes naissent soubs le ioug; et puis, nourris et eslevez dans le servage, sans regarder plus avant, se contentants de vivre comme ils sont nays, et ne pensants point avoir d'aultre droict ny aultre bien que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur nature l'estat de leur naissance. Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue et nonchalant, qui quelquesfois ne passe les yeulx dans ses registres, pour entendre s'il iouït de touts les droicts de sa succession, ou si l'on n'a rien entreprins sur luy, ou son predecesseur. Mais certes la coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aulcun endroict si grande vertu qu'en

---

*36 Voilà comme les hommes étant nés sous le joug, et ensuite nourris, etc.

cecy, de nous enseigner à servir (et, comme l'on dict que Mithridate qui se feit ordinaire à boire le poison), pour nous apprendre à avaller et ne trouver pas amer le venin de la servitude. L'on ne peult pas nier que la nature n'ayt en nous bonne part pour nous tirer là où elle veult, et nous faire dire ou bien ou mal nays: mais si fault il confesser qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume; pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu; et la nourriture*[37] nous faict tousiours de sa façon, comment que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et glissantes, qu'elles n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire*[38]; elles ne s'entretiennent pas plus ayseement, qu'elles s'abastardissent, se fondent, et viennent en rien : ne plus ne moins que les fruictiers, qui ont bien touts quelque naturel à part, le quel ils gardent bien si on les laisse venir; mais ils le laissent aussitost, pour porter d'aultres fruicts estrangiers et non les leurs, selon qu'on les ente : Les herbes ont chascune leur proprieté, leur naturel et singularité; mais toutesfois le gel, le temps, le terrouer ou la main du iardinier, ou adioustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu : la plante qu'on a veue en un endroict,

---

*37 L'éducation nous façonne toujours, de quelque manière que ce soit, malgré la nature.

*38 Le moindre choc de l'éducation contraire.

on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les Venitiens, une poignee de gents vivants si librement que le plus meschant d'entre eulx ne vouldroit pas estre roy; et touts ainsi nays et nourris, qu'ils ne cognoissent point d'aultre ambition sinon à qui mieulx advisera à soigneusement entretenir leur liberté; ainsin apprins et faits dez le berceau, ils ne prendroient point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre poinct de leur franchise : Qui aura veu, dis ie, ces personnages là, et au partir de là s'en ira aux terres de celuy que nous appelons le grand Seigneur; voyant là des gents qui ne veulent estre nays que pour le servir, et qui pour le maintenir abandonnent leur vie, penseroit il que les aultres, et ceulx là, eussent mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que, sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bestes? Lycurgue, le policeur de Sparte, ayant nourry, ce dict on, deux chiens touts deux freres, touts deux allaictez de mesme laict*[39], l'un engraissé à la cuisine, l'aultre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet*[40]; voulant montrer au peuple lacedemonien que les

*39 Ceci est pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Comment il faut nourrir les enfans*, de la traduction d'Amyot.

*40 Du Cor. « *Huchet*, dit Nicot, c'est un cornet dont on huche ou appelle les chiens, et dont les postillons usent ordinairement. »

hommes sont tels que leur nourriture les faict, meit les deux chiens en plein marché, et entre eulx une soupe et un lievre; l'un courut au plat, et l'aultre au lievre: « Toutesfois, ce dict il, si sont ils freres ». Doncques celuy là avecques ses loix et sa police nourrit et feit si bien *[41] les Lacedemoniens, que chascun d'eulx eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de recognoistre aultre seigneur que la loy et le roy [4].

Ie prends plaisir de ramentevoir un propos que teinrent iadis les favoris de Xerxes, le grand roy de Perse, touchant les Spartiates. Quand Xerxes faisoit les appareils de sa grande armee pour conquerir la Grece, il envoya ses ambassadeurs par les citez gregeoises, demander de l'eau et de la terre : c'estoit la façon que les Perses avoient de sommer les villes. A Sparte ny à Athenes n'envoya il point *[42], pource que de ceulx que Daire*[43] son pere y avoit envoyez pour faire pareille demande, les Spartiates et les Atheniens en avoient iecté les uns dans les fossez, les aultres ils avoient faict saulter dedans un puits, leur disants

---

[4] Tout ce paragraphe est si favorable au système d'Helvétius sur la la grande influence de l'éducation, qu'il est étonnant que cet auteur ne s'en soit pas appuyé.

*[41] Éleva et institua si bien les Lacédémoniens, etc.

*[42] Il n'en envoya point à Sparte ni à Athènes, parce que, etc.

*[43] Ou, comme nous disons aujourd'hui, *Darius*, roi des Perses, fils d'Hystaspe, le premier de ce nom.

qu'ils prinssent là hardiement de l'eau et de la terre, pour porter à leur prince[5] : ces gents ne pouvoient souffrir que, de la moindre parole seulement, on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsin usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoient encouru la haine des dieux mesmes, specialement de Talthybie dieu des heraulds : ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs citoyens, pour se presenter à luy, qu'il feist d'eulx à sa guise, et se payast de là*44 pour les ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé Specte[6], l'aultre Bulis[7], s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement. Ils y allerent; et en chemin ils arriverent au palais d'un Perse que on appelloit [8] Gidarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honnorablement; et, aprez plusieurs propos tumbants de l'un en l'aultre, il leur demanda pour quoy ils refusoient tant l'amitié du roy : « Croyez, dict il, Spartiates, et cognoissez par moy comment le roy sçait honnorer ceulx qui le valent, et pensez que si vous

---

[5] *Voyez* HÉRODOTE, L. VII.

[6] Ou plutôt *Sperthies*, Σπερθιης, comme le nomme Hérodote, L. VII.

[7] Βουλις. *Id. ibid.*

[8] Ou plutôt *Hydarnès*, Υδαρνης. *Id. ibid.*

*44 Et vengeât sur eux la mort des ambassadeurs.

estiez à luy, il vous feroit de mesme : si vous estiez à luy, et qu'il vous eust cogneus, il n'y a celuy d'entre vous qui ne feust seigneur d'une ville de Grece ». « En cecy, Gidarne, tu ne nous sçaurois donner bon » conseil, dirent les Lacedemoniens, pource que le » bien que tu nous promets, tu l'as essayé; mais ce» luy dont nous iouïssons, tu ne sçais que c'est : tu » as esprouvé la faveur du roy ; mais la liberté, quel » goust elle a, combien elle est doulce, tu n'en sçais » rien. Or, si tu en avois tasté toy mesme, tu nous » conseillerois de la deffendre, non pas avecques la » lance et l'escu, mais avecques les dents et les on» gles[9] ». Le seul Spartiate disoit ce qu'il falloit dire : mais certes l'un et l'aultre disoient comme ils avoient esté nourris ; car il ne se pouvoit faire que le Perse eust regret à la liberté, ne l'ayant iamais eue ; ny que le Lacedemonien endurast la subiection, ayant gousté la franchise.

Caton l'utican, estant encores enfant et soubs la verge, alloit et venoit souvent chez Sylla le dictateur, tant pource qu'à raison du lieu et maison dont il estoit, on ne luy fermoit iamais les portes, qu'aussi ils estoient proches parents. Il avoit tousiours son maistre quand il y alloit, comme avoient accoustumé les enfants de bonne part*[45]. Il s'apperceut que dans l'hostel

---

[9] *Voyez* Hérodote, L. VII.

*[45] De bonne maison, d'une naissance distinguée.

de Sylla, en sa presence ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les aultres; l'un estoit banny, l'aultre estranglé; l'un demandoit le confisc d'un citoyen, et l'autre la teste : en somme, tout y alloit, non comme chez un officier de la ville, mais comme chez un tyran du peuple; et c'estoit, non pas un parquet de iustice, mais une caverne de tyrannie. Ce noble enfant dict à son maistre : « Que ne me donnez vous un poignard? Ie le cacheray soubs ma robbe : i'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé : i'ay le bras assez fort pour en despescher*46 la ville[10] ». Voylà vrayement une parole appartenante à Caton : c'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et, neantmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on conte seulement le faict tel qu'il est, la chose mesme parlera, et iugera on, à belle adventure, qu'il estoit Romain, et nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, et lorsqu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? non pas certes que i'estime que le pays et le terrouer parfacent rien; car en toutes contrees, en tout air, est contraire la subiection, et plaisant d'estre libre: mais parce que ie suis d'advis qu'on ayt pitié de ceulx qui, en naissant, se sont trouvez le ioug au col; et

---

[10] Plutarque, dans la *Vie de Caton d'Utique*, de la traduction d'Amyot.

*46 En délivrer la ville.

que, ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayants iamais veu seulement l'umbre de la liberté, et n'en estants point advertis, ils ne s'apperceoivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pays (comme dict Homere des Cimmeriens) où le soleil se montre aultrement qu'à nous, et aprez leur avoir esclairé six mois continuels, il les laisse sommeillants dans l'obscurité, sans les venir reveoir de l'aultre demie annee, ceulx qui naistroient pendant cette longue nuict, s'ils n'avoient ouy parler de la clarté, s'eshabiroit on si, n'ayants point veu de iour, ils s'accoustumoient aux tenebres où ils sont nays, sans desirer la lumiere? On ne plaind iamais ce qu'on n'a iamais eu[11], et le regret ne vient point sinon aprez le plaisir; et tousiours est, avecques la cognoissance du bien, le souvenir de la ioye passee. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc*[47], et de le vouloir estre; mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient le ply que la nourriture*[48] luy donne.

Disons doncques, Ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles à quoy il se nourrit et accous-

---

[11] Voltaire a exprimé la même pensée dans ce vers de Zaïre, si souvent cité :

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

*47 D'être libre.

*48 L'éducation.

tume; mais seulement luy est naïf à quoy sa nature simple et non alteree l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la coustume : Comme des plus braves courtaults*49, qui, au commencement mordent le frein, et puis aprez s'en iouent, et là où nagueres ils ruoient contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois, et touts fiers se gorgiasent *50 soubs la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousiours subiects, que leurs peres ont ainsi vescu; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, et le se font accroire par exemples; et fondent eulx mesmes, sur la longueur, la possession de ceulx qui les tyrannisent : mais, pour vray, les ans ne donnent iamais droict de malfaire, ains aggrandissent l'iniure. Tousiours en demeure il quelques uns, mieulx nays que les aultres, qui sentent le poids du ioug, et ne peuvent tenir de le crouler*51 ; qui ne s'apprivoisent iamais de la subiection, et qui tousiours, comme Ulysse qui par mer et par terre cherchoit de veoir la fumee de sa case *52, ne se sçavent garder d'adviser à leurs naturels

---

*49 Chevaux. *Courtault* est un cheval qui a crin et oreilles coupés, dit Nicot. *Voyez* le *Dictionnaire de l'Académie française*, au mot *Courtaud*.

*50 Se pavanent sous l'armure qui les couvre.

*51 Et ne peuvent s'empêcher de le secouer. — Crouler ou crosler, *quatere*. — Nicot.

*52 De sa maison. — *Case*, de l'italien *casa*.

privileges*[53], et de se souvenir des predecesseurs et de leur premier estre: ce sont volontiers ceux là qui, ayants l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme le gros populas, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent et derriere et devant, et ne ramenent encores les choses passees, pour iuger de celles du temps advenir, et pour mesurer les presentes: ce sont ceulx qui ayants la teste, d'eulx mesmes, bien faicte, l'ont encores polie par l'estude et le sçavoir: ceulx là, quand la liberté seroit entierement perdue, et toute hors du monde, l'imaginant et la sentant en leur esprit, et encores la savourant, la servitude ne leur est iamais de goust, pour si bien qu'on l'accoustre*[54].

Le grand Turc s'est bien advisé de cela, que les livres et la doctrine donnent plus, que toute aultre chose, aux hommes le sens de se recognoistre et de haïr la tyrannie: i'entends qu'il n'a en ses terres gueres de plus sçavants qu'il n'en demande. Or, communement, le bon zele et affection de ceulx qui ont gardé malgré le temps la devotion à la franchise*[55], pour si grand nombre qu'il y en ayt, en demeure sans effect pour ne s'entrecognoistre point: la liberté leur est toute ostee, souhs le tyran, de faire et de parler, et

*53 De songer aux droits que leur donna la nature.

*54 Qu'on la pare, qu'on embellisse le joug.

*55 Un sentiment qu'on pourrait appeler religieux pour la liberté, quelque grand qu'en soit le nombre, etc.

quasi de penser; ils demeurent touts singuliers en leurs fantasies *56 : et pourtant Momus ne se mocqua pas trop, quand il trouva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit faict, de quoy il ne luy avoit mis une petite fenestre au cœur, à fin que par là l'on peust veoir ses pensees. L'on a voulu dire que Brute et Casse *57, lors qu'ils feirent l'entreprinse de la delivrance de Rome, ou plustost de tout le monde, ne voulurent point que Ciceron, ce grand zelateur du bien publicque, s'il en feut iamais, feust de la partie, et estimerent son cœur trop foible pour un faict si hault : ils se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. Et toutesfois qui vouldra discourir les faicts du temps passé et les annales anciennes, il s'en trouvera peu, ou point, de ceulx qui, voyants leur pays mal mené et en mauvaises mains, ayants entreprins d'une bonne intention de le delivrer, qu'ils n'en soient venus à bout, et que la liberté, pour se faire apparoistre, ne se soit elle mesme faict espaule; Harmode *58, Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere et Dion, comme ils ont vertueusement pensé, l'executerent heureusement : en tel cas, quasi iamais à bon vouloir ne

---

*56 Ils gardent pour eux seuls leurs pensées : c'est pourquoi Momus ne se, etc.

*57 Brutus et Cassius.

*58 Harmodius.

default la fortune. Brute le ieune et Casse osterent bien heureusement la servitude: mais, en ramenant la liberté, ils moururent; non pas miserablement, car quel blasme seroit ce de dire qu'il y ayt rien eu de miserable en ces gents là, ny en leur mort ny en leur vie? mais certes au grand dommage et perpetuel malheur et entiere ruyne de la republicque; laquelle certes feut, comme il me semble, enterree avecques eulx. Les aultres entreprinses, qui ont esté faictes depuis contre les aultres empereurs romains, n'estoient que des coniurations de gents ambitieux, lesquels ne sont pas à plaindre des inconvenients qui leur sont advenus; estant bel à veoir *59 qu'ils desiroient, non pas d'oster, mais de ruyner la couronne, pretendants chasser le tyran et retenir la tyrannie. A ceulx là ie ne vouldrois pas mesme qu'il leur en feust bien succedé; et suis content qu'ils ayent montré, par leur exemple, qu'il ne fault pas abuser du sainct nom de la liberté pour faire mauvaise entreprinse.

Mais pour revenir à mon propos, lequel i'avois quasi perdu, la premiere raison pour quoy les hommes servent volontiers, est, ce Qu'ils naissent serfs, et sont nourris tels. De cette cy en vient une aultre, Que ayseement les gents deviennent, soubs les tyrans, lasches et effeminez : dont ie sçais merveilleusement bon gré à Hippocrates, le grand pere de la medecine,

---

*59 Puisqu'il est facile de voir.

qui s'en est prins garde *60, et l'a ainsi dict en l'un de ses livres qu'il intitule « Des maladies [12] ». Ce personnage avoit certes le cœur en bon lieu, et le montra bien alors que le grand roy le voulut attirer prez de luy à force d'offres et grands presents, et luy respondit franchement qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guarir les Barbares qui vouloient tuer les Grecs, et de rien servir par son art à luy qui entreprenoit d'asservir la Grece. La lettre qu'il luy envoya, se veoid encores auiourd'huy parmy ses aultres œuvres, et tesmoignera, pour iamais, de son bon cœur et de sa noble nature [13]. Or, il est doncques certain qu'avecques la liberté tout à un coup se perd la vail-

---

[12] Ce n'est point dans celui des maladies, que nous cite ici La Boëtie, mais dans un autre, intitulé, *περι αερων, ὑδατων, τοπων*, où Hippocrate dit, § 41, « Que les plus » belliqueux des peuples d'Asie, Grecs ou barbares, sont » ceux qui, n'étant pas gouvernés despotiquement, vivent » sous les lois qu'ils s'imposent à eux-mêmes ; et qu'où les » hommes vivent sous des rois absolus, ils sont nécessai- » rement fort timides. » On trouve les mêmes pensées plus particulièrement détaillées dans le paragraphe 40 du même ouvrage.

[13] La lettre d'Artaxerxe à Hystanes, celle d'Hystanes à Hippocrate, et la réponse d'Hippocrate, d'où sont tirées toutes les particularités qui composent cet article, se trouvent à la fin des œuvres d'Hippocrate.

*60 Qui en a fait l'observation.

lance. Les gents subiects n'ont point d'alaigresse au combat, ny d'aspreté : ils vont au dangier comme attachez, et touts engourdis, et par maniere d'acquit ; et ne sentent point bouillir dans le cœur l'ardeur de la franchise *61 qui faict mespriser le peril, et donne envie d'acheter, par une belle mort entre ses compaignons, l'honneur de la gloire. Entre les gents libres, c'est à l'envy, à qui mieulx mieulx, chascun pour le bien commun, chascun pour soy, là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaicte, ou au bien de la victoire : mais les gents assubiectis, oultre ce courage guerrier ils perdent encores en toutes aultres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol, et sont incapables de toutes choses grandes. Les tyrans cognoissent bien cela : et, voyants que ils prennent ce ply, pour les faire mieulx avachir encores*62, leur y aydent ils.

Xenophon, historien grave, et du premier reng entre les Grecs, a faict un livret [14], auquel il faict parler Simonide, avecques Hieron le roy de Syracuses, des miseres du tyran. Ce livret est plein de bonnes et

---

[14] Intitulé, Ιερων, η Τυραννικος ; *Hiéron*, ou *Portrait de la condition des Rois*. Coste a traduit cet ouvrage, et l'a publié en grec et en français, avec des notes. Amsterd. 1711.

*61 De la liberté.

62 Pour les rendre plus lâches encore. — Avachir, *frangi viribus ac debilitari*. — Nicot.

graves remontrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que touts les tyrans qui ont iamais esté l'eussent mis devant les yeulx, et s'en feussent servis de mirouer! ie ne puis pas croire qu'ils n'eussent recogneu leurs verrues, et eu quelque honte de leurs taches. En ce traicté il conte la peine en quoy sont les tyrans, qui sont contraincts, faisants mal à touts, se craindre de touts. Entre aultres choses il dict cela, que les mauvais roys se servent d'estrangiers à la guerre, et les souldoient, ne s'osants fier de mettre à leurs gents (ausquels ils ont faict tort) les armes en la main. Il y a eu de bons roys qui ont bien eu à leur solde des nations estranges, comme des François mesmes, et plus encores d'aultres fois qu'auiourd'uy, mais à une aultre intention; pour garder les leurs, n'estimants rien de dommage de l'argent*[63] pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce crois ie le grand Afriquain), qu'il aimeroit mieulx avoir sauvé la vie à un citoyen, que desfaict cent ennemis. Mais certes cela est bien asseuré, que le tyran ne pense iamais que sa puissance luy soit asseuree, sinon quand il est venu à ce poinct qu'il n'a soubs luy homme qui vaille : doncques à bon droict luy dira on cela que

---

*[63] Ne regrettant point la dépense, lorsqu'elle avait pour objet d'épargner les hommes.

Thrason, en Terence, se vante avoir reproché au maistre des elephants,

> Pour cela si brave vous estes
> Que vous avez charge des bestes [15].

Mais cette ruse des tyrans d'abestir leurs subiects ne se peult cognoistre plus clairement que par ce que Cyrus feit aux Lydiens, aprez qu'il se feut emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, et qu'il eut prins à mercy Cresus, ce tant riche roy, et l'eut emmené captif quand et soy : on luy apporta les nouvelles que les Sardins s'estoient revoltez ; il les eut bientost reduicts soubs sa main : mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre tousiours en peine d'y tenir une armee pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer : Il y establit des bordeaux*[64], des tavernes et ieux publicques ; et feit publier cette ordonnance, Que les habitants eussent à en faire estat*[65]. Il se trouva si bien de cette garnison, qu'il ne luy fallut iamais depuis tirer un coup d'espee contre les Lydiens[16]. Ces pauvres gents miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de ieux, si bien que les Latins ont tiré leur mot, et ce que nous appellons

---

[15] Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?
TERENT. *Eunuch.*, act. III, sc. 1, v. 25.

[16] *Voyez* Hérodote, L. I.

*[64] Lieux publics de prostitution.

*[65] A en faire usage.

passe temps, ils l'appellent LVDI, comme s'ils vouloient dire LYDI. Touts les tyrans n'ont pas ainsi declaré si exprez qu'ils voulussent effeminer leurs hommes : mais, pour vray, ce que celuy là ordonna formellement et en effect, soubs main ils l'ont pourchassé la pluspart *[66]. A la verité c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousiours plus grand dans les villes : il est souspeçonneux à l'endroict de celuy qui l'aime, et simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ayt nul oyseau qui se prenne mieulx à la pipee, ny poisson aulcun qui pour la friandise s'accroche plustost dans le haim*[67], que touts les peuples s'alleichent vistement à la servitude, pour la moindre plume qu'on leur passe, comme on dict, devant la bouche : et est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller ainsi tost, mais *[68] seulement qu'on les chatouille. Les theatres, les ieux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux et aultres telles drogueries, estoient aux peuples anciens les appasts de la servitude, le prix de leur liberté, les utils de la tyrannie[17]. Ce moyen, cette practique, ces alleichements avoient les anciens tyrans, pour endormir leurs anciens subiects

---

[17] *Instrumenta servitutis.* — C'est une expression de Tacite.

*[66] Ils ont, pour la plupart, cherché à l'établir.

*[67] A l'hameçon.

*[68] Pourvu seulement.

soubs le ioug. Ainsi les peuples, assottis, trouvants beaulx ces passetemps, amusez d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient à servir aussi niaisement; mais plus mal, que les petits enfants qui, pour veoir les luisants images de livres illuminez*[69], apprennent à lire. Les romains tyrans s'adviserent encores d'un aultre poinct, De festoyer souvent les dizaines*[70] publicques, abusant cette canaille comme il falloit, qui se laisse aller, plus qu'à toute chose, au plaisir de la bouche: le plus entendu de touts n'eust pas quité son escuelle de soupe, pour recouvrer la liberté de la republicque de Platon. Les tyrans faisoient largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce: et lors c'estoit pitié d'ouïr crier VIVE LE ROY! Les lourdauts n'advisoient pas qu'ils ne faisoient que recouvrer partie du leur, et que cela mesme qu'ils recouvroient, le tyran ne leur eust peu donner, si, devant, il ne l'avoit osté à eulx mesmes. Tel eust amassé auiourd'huy le sesterce, tel se feust gorgé au festin publicque, en benissant Tibere et Neron de leur belle liberalité, qui le lendemain estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang mesme à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disoit mot non plus

---

*69 *Enluminés*, comme nous disons aujourd'hui.

*70 Les décuries du petit peuple, nourri aux dépens du trésor public.

qu'une pierre, et ne se remuoit non plus qu'un souche. Tousiours le populas *71 a eu cela : Il est, au plaisir qu'il ne peult honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu ; et, au tort et à la douleur qu'il ne peult honnestement souffrir, insensible. Ie ne veois pas maintenant personne qui, oyant parler de Neron, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre, de cette orde et sale beste : on peult bien dire qu'aprez sa mort, aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain en receut tel desplaisir, se souvenant de ses ieux et festins, qu'il feut sur le poinct d'en porter le dueil ; ainsi l'a escript Corneille Tacite, aucteur bon, et grave des plus, et certes croyable[18]. Ce qu'on ne trouvera pas estrange, si l'on considere ce que ce peuple là mesme avoit faict à la mort de Iules Cesar qui donna congé*72 aux loix et à la liberté : auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) trouvé rien qui valust, que son humanité ; laquelle, quoyqu'on la preschast tant, feut plus dommageable que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui feut oncques, pource que, à la verité, ce feut cette venimeuse doulceur qui envers le peuple romain sucra la servi-

---

[18] *Plebs sordida, et circo ac theatris sueta, simul deterrimi servorum, aut qui, adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mœsti.* Tacit. *Hist.* L. I, ab initio.

*71 La vile populace.

*72 Qui bannit, détruisit les lois et la liberté.

tude : mais aprez sa mort, ce peuple là, qui avoit encores à la bouche ses banquets, en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs et le mettre en cendres, amonceloit, à l'envy, les bancs de la place[19], et puis esleva une colonne, comme au Pere du peuple (ainsi portoit le chapiteau[20]), et luy feit plus d'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en debvoit faire à homme du monde, si ce n'estoit, possible*[73], à ceulx qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les empereurs romains, de prendre communement le tiltre de tribun du peuple, tant pour ce que cet office estoit tenu pour sainct et sacré, que aussi qu'il estoit establly pour la deffense et protection du peuple; et soubs la faveur de l'estat. Par ce moyen, ils s'asseuroient que ce peuple se fieroit plus d'eulx ; comme s'il debvoit encourir *[74] le nom, et non pas sentir les effects.

Au contraire auiourd'huy ne font pas beaucoup mieulx ceulx qui ne font mal aulcun, mesme de consequence, qu'ils ne facent passer, devant, quelque ioly propos du bien commun et soulagement public-

---

[19] Suétone, dans la *Vie de Jules-César*, §. 84.

[20] *Postea solidam columnam prope viginti pedum lapidis numidici in foro statuit, scripsitque, Parenti patriæ. Id. ibid.* §. 85.

*[73] Si ce n'était, peut-être, à ceux qui l'avaient tué.

*[74] Comme si le peuple n'avait dû vouloir que le nom de cette magistrature, sans en sentir les effets.

que[21]. Car vous sçavez bien, ô Longa, le formulaire, duquel en quelques endroicts ils pourroient user assez finement : mais en la pluspart certes il n'y peult avoir assez de finesse, là où il y a tant d'impudence. Les roys d'Assyrie, et encores aprez eulx ceulx de Mede*[75], ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en doubte ce populas s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en cette resverie les gents qui font volontiers les imaginatifs*[76] aux choses de quoy ils ne peuvent iuger de veue. Ainsi tant de nations, qui feurent assez long temps soubs cet empire assyrien, avecques ce mystere s'accoustumerent à servir, et servoient plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoient, ny à grand' peine s'ils en avoient ; et craignoient touts, à credit, un, que personne n'avoit veu. Les premiers roys d'Egypte ne se montroient gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, et se masquoient ainsin, et faisoient les basteleurs ; et, en ce faisant, par l'estrangeté de la chose ils donnoient à leurs subiects quelque reverence et admiration : où*[77], aux gents qui n'eussent esté ou trop sots ou trop

---

[21] Par exemple, les préambules que les rois mettent à la tête de leurs édits, ordonnances, etc.

*[75] De Médie, comme nous parlons aujourd'hui.

*[76] Les gens qui donnent volontiers carrière à leur imagination dans les choses dont ils ne peuvent juger par leurs yeux.

*[77] Tandis qu'aux gens qui etc.

asservis, ils n'eussent appresté (ce m'est advis) sinon passetemps et risee. C'est pitié d'ouïr parler de combien de choses les tyrans du temps passé faisoient leur proufit pour fonder leur tyannie ; de combien de petits moyens ils se servoient grandement, ayant trouvé ce populas faict à leur poste*[78] ; auquel ils ne sçavoient tendre filet, qu'il ne s'y veinst prendre ; du quel ils ont eu tousiours si bon marché de tromper*[79], qu'ils ne l'assuietissoient iamais tant que lors qu'ils s'en mocquoient le plus.

Que diray ie d'une aultre belle bourde*[80], que les peuples anciens prinrent pour argent comptant ? ils creurent fermement, que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, roy des Epirotes, faisoit miracles, et guarissoit les malades de la rate[22] : ils enrichirent encores mieulx le conte,*[81] que ce doigt, aprez qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé maugré le feu. Tousiours ainsi le peuple*[82] s'est faict luy mesme les mensonges, pour, puis

[22] Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rapporté dans sa vie par Plutarque, de la traduction d'Amyot.

*78 A leur gré.

*79 Qu'ils ont toujours trompé si facilement et à si peu de frais.

*80 Sornette, fable, tromperie.

*81 En s'imaginant ou en disant que ce doigt, etc.

*82 *Le peuple sot faict, etc.* — Cette leçon est une correction manuscrite qu'on trouve, avec plusieurs autres, à la marge de l'exemplaire de la Bibliothèque royale. — N.

aprez, les croire. Prou de gents l'ont ainsin escript, mais de façon, qu'il est bel à veoir*[83] qu'ils ont amassé cela des bruits des villes et du vilain parler du populaire. Vespasian, revenant d'Assyrie, et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, feit merveilles[23] : il redressoit les boyteux, il rendoit clairvoyants les aveugles, et tout plein d'aultres belles choses ausquelles qui ne pouvoit veoir la faulte qu'il y avoit, il estoit (à mon advis) plus aveugle que ceulx qu'il guarissoit. Les tyrans mesmes trouvoient fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal : ils vouloient fort se mettre la religion devant, pour garde corps, et, s'il estoit possible, empruntoient quelque eschantillon de divinité, pour le soubstien de leur meschante vie. Doncques Salmonee, si l'on croid à la sibylle de Virgile et son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gents, et avoir voulu faire du Iupiter, en rend maintenant compte, où elle le veid en l'arriere enfer,

Souffrant cruels torments, pour vouloir imiter
Les tonnerres du ciel, et feux de Iupiter.
Dessus quatre coursiers il s'en alloit, branslant
(Haut monté) dans son poing un grand flambeau bruslant,
Par les peuples gregeois*[84] et dans le plein marché,
En faisant sa bravad' : mais il entreprenoit

---

[23] Suétone, dans la *Vie de Vespasien*, §. 7.

*[83] Qu'il est facile de voir.

*[84] Grecs.

Sur l'honneur qui, sans plus, aux dieux appartenoit.
L'insensé, qui l'orage et fouldre inimitable
Contrefaisoit (d'airain, et d'un cours effroyable
De chevaux cornepieds) du pere tout puissant :
Lequel, bientost aprez, ce grand mal punissant,
Lancea, non un flambeau, non pas une lumiere
D'une torche de cire, avecques sa fumiere,
Mais par le rude coup d'une horrible tempeste,
Il le porta çà bas, les pieds par dessus teste[24].

Si celuy qui ne faisoit que le sot est à cette heure si bien traicté là bas, ie crois que ceulx qui ont abusé de la religion, pour estre meschants, s'y trouveront encores à meilleures enseignes.

Les nostres semerent en France ie ne sçais quoy de tel, des crapauds, des fleurs de liz, l'ampoule, l'oriflan*[85]. Ce que de ma part, comment qu'il en soit, ie

---

[24] C'est, dit Coste, une traduction fade et grossière (il aurait dû dire burlesque), de ces beaux vers latins :

Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olympi.
Quatuor hic invectus equis, et lampada quassans,
Per Graium populos, mediæque per Elidis urbem,
Ibat ovans, divumque sibi poscebat honorem :
Demens! qui nimbos et non imitabile fulmen
Aere et cornipedum cursu simularat equorum.
At pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis
Lumina), præcipitemque immani turbine adegit.

VIRG. *Æneid.* L. VI, v. 585, etc.

*[85] L'oriflamme.

ne veulx pas encores mescroire[25], puis que nous et nos ancestres n'avons eu auculne occasion de l'avoir mes-

---

[25] Par tout ce que La Boëtie nous dit ici des fleurs de liz, de l'ampoule et de l'oriflan, il est aisé de deviner, observe Coste, ce qu'il pense véritablement des choses merveilleuses qu'on en conte ; et le bon Pasquier n'en jugeait point autrement que La Boëtie. « Il y a en chaque république ( nous dit- » il dans ses *Recherches de la France*, L. VIII, C. 21) plusieurs » histoires que l'on tire d'une longue ancienneté, sans que le » plus du temps l'on en puisse sonder la vraye origine ; et toutes- » fois on les tient non seulement pour véritables ; mais pour » grandement auctorisées et sacrosainctes. De telle marque » en trouvons nous plusieurs, tant en Grèce qu'en la ville de » Rome ; et de cette même façon avons nous presque tiré, » entre nous, l'ancienne opinion que nous eumes de l'ori- » flamme, l'invention de nos Fleurs de Lys, que nous attri- » buons à la Divinité, et plusieurs autres belles choses, les » quelles bien qu'elles ne soient aydées d'auteurs anciens, si » est ce qu'il est bien seant à tout bon citoyen de les croire » pour la majesté de l'Empire. » Tout cela, réduit à sa juste valeur, signifie que c'est par complaisance qu'il faut croire ces sortes de choses, *ch'il crederle è cortesia*. Dans un autre endroit du même ouvrage ( L. II, C. 17 ), Pasquier remarque qu'il y a eu des rois de France qui ont eu pour armoiries trois crapauds, mais que « Clovis, pour rendre son royaume plus mi- » raculeux, se fit apporter par un hermite, comme par adver- » tissement du ciel, les fleurs de lys, les quelles se sont » continuées jusqu'à nous. » Ce dernier passage n'a pas besoin de commentaire : l'auteur y déclare fort nettement, et sans détour, à qui l'on doit attribuer l'invention des fleurs de lys.

creu, ayants tousiours des roys si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que, encores qu'ils naissent roys, si semble il qu'ils ont esté non pas faicts comme les aultres par la nature, mais choisis par le Dieu tout puissant, devant que naistre, pour le gouvernement et la garde de ce royaume[26]. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne vouldrois ie pas entrer en lice pour debattre la verité de nos histoires, ny l'esplucher si privement, pour ne tollir ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre poësie françoise[*86], maintenant non

---

[26] Ce passage est une basse et vile flatterie, également indigne de La Boëtie, du ton général de son ouvrage, et du but qu'il semble s'être proposé dans ce discours, d'ailleurs mâle et vigoureux.—N.

Ici Naigeon ne se met point à la place de la Boëtie, qui avait à se faire pardonner toutes les vérités hardies que contient son discours.

[*86] Je vais expliquer tout ce commencement de phrase, qui est un peu obscur. « Mais quand même tout cela serait faux, je ne voudrais toujours point entrer en lice pour combattre notre histoire, et l'éplucher de trop près, afin de ne pas ôter un si beau champ à nos poètes, et pour ne pas les priver de ces anciennes traditions sur lesquelles pourra s'exercer avec succès notre poésie française, maintenant qu'elle est non pas embellie, mais pour ainsi dire refaite à neuf, etc. » Tout ce passage prouve que La Boëtie regardait les fables que contient notre histoire, comme très-poétiques, mais très-peu satisfaisantes pour la raison.

pas accoustree, mais, comme il semble, faicte toute à neuf, par nostre Ronsard, nostre Baif, nostre du Bellay, qui en cela advancent bien tant nostre langue, que i'ose esperer que bientost les Grecs ny les Latins n'auront gueres, pour ce regard, devant nous, sinon possible que le droict d'aisnesse. Et certes ie ferois grand tort à nostre rhythme*[87] (car i'use volontiers de ce mot; et il ne me desplaist) pour ce qu'encores que plusieurs l'eussent rendue mechanique, toutesfois ie veois assez de gents qui sont à mesme pour la r'anoblir, et luy rendre son premier honneur : mais ie luy ferois, dis ie, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du roy Clovis, auxquels desià ie veois, ce me semble, combien plaisamment, combien à son ayse, s'y esgayera la veine de nostre Ronsard en sa *Franciade*. I'entends sa portee *[88], ie cognois l'esprit aigu, ie sçais la grace de l'homme : il fera ses besongnes*[89] de l'oriflan, aussi bien que les Romains de leurs anciles et des boucliers, du ciel en bas iectez, ce dict Virgile[27] : il mesnagera nostre ampoule aussi bien

---

[27] Et lapsa ancilia cœlo.
VIRG. *Æneid.* L VIII, v. 664.

*87 A notre poésie. — *Rhythme* signifie nombre, mesure. C'est une partie pour le tout.

*88 Je sais ce qu'il peut faire.

*89 Il tirera un grand parti de nos traditions sur l'oriflamme.

que les Atheniens leur panier d'Erisichthone [28] : il se parlera de nos armes encores dans la tour de Minerve. Certes ie serois oultrageux de vouloir desmentir nos livres, et de courir ainsi sur les terres de nos poëtes.

Mais pour revenir, d'où ie ne sçais comment i'avois destourné le fil de mon propos, a il iamais esté*[90] que les tyrans, pour s'asseurer, n'ayent tousiours tasché d'accoustumer le peuple envers eulx, non pas seulement à l'obeïssance et servitude, mais encores à devotion. Doncques ce que i'ay dict iusques icy, qui apprend les gents à servir volontiers, ne sert gueres aux tyrans que pour le menu et grossier populaire.

Mais maintenant ie viens, à mon advis, à un poinct lequel est le secret et le resourd*[91] de la domination, le soubstien et fondement de la tyrannie : Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet, garde les tyrans, à mon iugement se trompe fort : ils s'en aydent, comme ie crois, plus pour la formalité et espoventail, que pour fiance qu'ils y ayent. Les

---

[28] Callimaque, dans son hymne à Cérès, parle d'une corbeille qu'on supposait descendre du ciel, et qui était portée sur le soir dans le temple de cette déesse. Suidas, sur le mot καvηφοροὶ, *porteurs de corbeilles*, dit que la cérémonie des corbeilles fut instituée sous le règne d'Erisicthon; et c'est peut-être d'après cela que La Boëtie a écrit *le panier d'Erisichthone*.

*[90] Est-il jamais arrivé.

*[91] Le ressort.

archers gardent d'entrer dans les palais les malhabiles qui n'ont nul moyen, non pas les bien armez qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes, des empereurs romains il est aysé à compter qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschappé quelque dangier par le secours de leurs archers, comme de ceulx là qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes de gents à cheval, ce ne sont pas les compagnies de gents à pied, ce ne sont pas les armes, qui deffendent le tyran; mais, on ne le croira pas du premier coup, toutesfois il est vray, ce sont tousiours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le pays tout en servage. Tousiours il a esté que cinq ou six ont eu l'aureille du tyran, et s'y sont approchez d'eulx mesmes, ou bien ont esté appelez par luy, pour estre les complices de ses cruautez, les compaignons de ses plaisirs, maquereaux de ses voluptez, et communs au bien de ses pilleries*92. Ces six addressent*93 si bien leur chef, qu'il fault, pour la societé, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancetez, mais encores des leurs. Ces six ont six cents, qui proufitent soubs eulx, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran.

---

*92 Et partageant avec lui le produit de ses pilleries.

*93 Ils dressent si bien leur chef. — Amyot employe aussi le mot *adresser* pour *dresser*. Voyez Œuvres morales de Plut., T. I, p. 31 de l'édit. in-8°. de Vascosan.

Ces six cents tiennent soubs eulx six mille, qu'ils ont eslevez en estat, auxquels ils ont faict donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, à fin qu'ils tiennent la main a leur avarice et cruauté, et qu'ils l'executent quand il sera temps, et facent tant de mal d'ailleurs, que ils ne puissent durer *94 que soubs leur umbre, ny s'exempter, que par leur moyen, des loix et de la peine. Grande est la suite qui vient apres de cela. Et qui vouldra s'amuser à devuider ce filet, il verra que, non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par cette chorde, se tiennent au tyran, s'aydant d'icelle; comme, en Homere, Iupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy touts les dieux. Delà venoit la creue du senat soubs Iule*95, l'establissement de nouveaux estats, eslection d'offices; non pas certes, à bien prendre, reformation de la iustice, mais nouveaux soubstiens de la tyrannie. En somme, l'on en vient là, par les faveurs, par les gaings ou regaings*96 que l'on a avecques les tyrans, qu'il se treuve quasi autant de gents ausquels la tyrannie semble estre proufitable, comme de ceulx à qui la liberté seroit agreable. Tout ainsi que les medecins disent qu'à nostre corps, s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en aultre en-

*94 Qu'ils ne puissent se maintenir.

*95 L'augmentation du sénat, sous Jules-César.

*96 Les gains ou parts de gains.

droict il s'y bouge rien*97, il se vient aussi tost rendre vèrs cette partie vereuse : pareillement, deslors qu'un roy s'est declaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, ie ne dis pas un tas de larroneaux et d'essaurillez*98, qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une république, mais ceulx qui sont taxez d'une ardente ambition, et d'une notable avarice, s'amassent autour de luy, et le soubstiennent, pour avoir part au butin, et estre, soubs le grand tyran, tyranneaux eulx mesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameux coursaires : les uns descouvrent le païs, les aultres chevalent*99 les voyageurs; les uns sont en embusche, les aultres au guet; les uns massacrent, les aultres despouillent; et encores qu'il y ayt entre eulx des preeminences, et que les uns ne soyent que valets, et les aultres les chefs de l'assemblée, si n'en y a il à la fin pas un qui ne se sente du principal butin, au moins de la recherche. On dict bien que les pi-

---

*97 Il s'y fait quelque fermentation ou s'élève quelque tumeur. — De *bouge*, qui, selon Nicot, signifie ce qui est comme renflé, et sortant en tumeur, est venu *bouger*, dans le sens qu'on l'explique ici.

*98 De gens perdus de réputation, qui ont été condamnés à avoir les oreilles coupées. — *Essaurillez* ou *essaureillez*, rei auribus diminuti.

*99 Poursuivent les voyageurs pour les détrousser. — Chevaler un homme, comme on chevale les perdrix, *captare*. Nicot.

rates ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre, qu'il fallust envoyer contre eulx Pompee le grand; mais encores tirerent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes citez, aux havres desquelles ils se mettoient en grande seureté, revenant des courses; et pour recompense leur bailloient quelque proufit du recellement de leurs pilleries.

Ainsi le tyran asservit les subiects les uns par le moyen des aultres, et est gardé par ceulx desquels, s'ils valoient rien *[100], il se debvroit garder; mais, comme on dict, pour fendre le bois il se faict des coings du bois mesme: voylà ses archers, voylà ses gardes, voylà ses hallebardiers. Il n'est pas qu'eulx mesmes ne souffrent quelquesfois de luy: mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu et des hommes, sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celuy qui leur en faict, mais à ceulx qui en endurent comme eulx, et qui n'en peuvent mais. Et toutesfois, voyant ces gents là, qui naquettent *[101] le tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la servitude du peuple, il me prend souvent esbahissement de leur meschan-

---

*[100] S'ils valaient quelque chose. — Rien, *res*, chose.

*[101] Flattent le tyran, lui font servilement la cour. — Du tems de Nicot, on appelait *naquet* le garçon qui, dans le jeu de paume, sert les joueurs : et c'est de ce mot, qu'il n'est plus en usage, qu'a été formé *naqueter*, *nacqueter*, qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Académie française*.

ceté, et quelquesfois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est ce aultre chose de s'approcher du tyran, sinon que de se tirer plus arriere de leur liberté*[102], et (par maniere de dire) serrer à deux mains et embrasser la servitude? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition, que ils se deschargent un peu de leur avarice; et puis, qu'ils se regardent eulx mesmes, qu'ils se recognoissent: et ils verront clairement, que les villageois, les païsans, lesquels, tant qu'ils peuvent, ils foullent aux pieds, et en font pis que des forceats ou esclaves; ils verront, dis ie, que ceulx là, ainsi mal menez, sont toutesfois, au prix d'eulx, fortunez et aulcunement*[103] libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soyent asservis*[104], en sont quites en faisant ce qu'on leur dict: mais le tyran veoid les aultres qui sont prez de luy, coquinants et mendiants sa faveur; il ne fault pas seulement qu'ils facent ce qu'il dict, mais qu'ils pensent ce qu'il veult, et souvent, pour luy satisfaire, qu'ils previennent encores ses pensees. Ce n'est pas tout à eulx de luy obeïr, il fault encores luy complaire; il fault qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires, et puis, qu'ils se plaisent

---

*[102] Car... s'approcher du tyran, qu'est-ce autre chose que de s'écarter davantage de la liberté, etc.

*[103] Et en quelque sorte libres.

*[104] Quelque dur que soit le joug qu'on leur impose.

de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel; il fault qu'ils prennent garde à ses parolles, à sa voix, à ses signes, à ses yeulx; qu'ils n'ayent ny yeulx, ny pieds, ny mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volontez, et pour descouvrir ses pensees. Cela est ce vivre heureusement? cela s'appelle il vivre? est il au monde rien si insupportable que cela, ie ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un qui ayt le sens commun, ou, sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus miserable, que de vivre ainsi, qu'on n'ayt rien à soy, tenant d'aultruy son ayse, sa liberté, son corps et sa vie!

Mais ils veulent servir, pour gaigner des biens: comme s'ils pouvoient rien gaigner qui feust à eulx, puis que ils ne peuvent pas dire d'eulx, qu'ils soyent à eulx mesmes; et, comme si aulcun pouvoit rien avoir de propre soubs un tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eulx, et ne se souviennent pas que ce sont eulx qui luy donnent la force pour oster tout à touts et ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne: ils veoient que rien ne rend les hommes subiects à sa cruauté, que les biens*[105]; qu'il n'y a aul-

*105 Ils voient que rien n'expose les hommes à sa cruauté, autant que les biens.

eun crime envers luy digne de mort, que le de quoy*[106]; qu'il n'aime que les richesses; ne desfaict que les riches qui se viennent presenter, comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi pleins et refaicts et luy en faire envie. Ces favoris ne se doibvent pas tant souvenir de ceulx qui ont gaigné autour des tyrans beaucoup de biens, comme de ceulx qui ayants quelque temps amassé, puis aprez y ont perdu et les biens et la vie: il ne leur doibt pas venir en l'esprit combien d'aultres y ont gaigné de richesses, mais combien peu ceux là les ont gardees. Qu'on descouvre*[107] toutes les anciennes histoires; qu'on regarde toutes celles de nostre souvenance*[108], et on verra, tout à plein, combien est grand le nombre de ceulx qui ayants gaigné par mauvais moyens l'aureille des princes, et ayants ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceulx là mesmes ont esté aneantis, et autant que ils avoient trouvé de facilité pour les eslever, autant puis aprez y ont ils trouvé d'inconstance pour les y conserver*[109]. Certainement en si grand nombre de gents qui ont esté iamais prez des mauvais roys, il en est peu, ou comme point,

---

*106 Que la richesse.

*107 Qu'on parcourt.

*108 Dont nous avons souvenance.

*109 Autant ils avaient trouvé de facilité à élever leur fortune, autant ils ont trouvé ensuite d'inconstance dans ces princes, et de difficultés à se maintenir auprès d'eux, à conserver leurs biens.

qui n'ayent essayé*[110] quelquesfois en eulx mesmes la cruauté du tyran qu'ils avoient devant attisee contre les aultres : le plus souvent, s'estant enrichis, soubs umbre de sa faveur, des despouilles d'aultruy, ils ont eulx mesmes enrichi les aultres de leur despouille.

Les gents de bien mesme, si quelquesfois il s'en treuve quelqu'un aimé du tyran, tant soient ils avant en sa grace, tant reluise en eulx la vertu et integrité qui, voire aux plus meschants, donne quelque reverence de soy quand on la veoid de prez, mais ces gents de bien mesme ne sçauroient durer, et fault qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs despens ils esprouvent la tyrannie. Un Seneque, un Burre*[111], un Trazee, cette terne*[112] de gents de bien, desquels mesme les deux leur mauvaise fortune les approcha d'un tyran*[113], et leur meit en main le maniement de ses affaires ; touts deux estimez de luy, et cheris, et encores l'un l'avoit nourri, et avoit pour gages de son amitié, la nourriture de son enfance : mais ces trois là sont suffisants tesmoings, par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des

---

*[110] Qui n'aient quelquefois éprouvé par eux-mêmes.

*[111] Un Burrhus, un Thraséas.

*[112] Ce *trio*, ou, plus noblement, ce *triumvirat* de gens de bien.

*[113] Dont les deux premiers se trouvèrent placés, par leur mauvaise fortune, auprès d'un tyran qui leur mit entre les mains l'administration de ses affaires.

mauvais maistres. Et, à la verité, quelle amitié peult on esperer en celuy qui a bien le cœur si dur, de haïr son royaume qui ne faict que luy obéir, et lequel, pour ne se sçavoir pas encores aimer, s'appauvrit luy mesme, et destruit son empire *114 ?

Or, si on veult dire que ceulx là pour avoir bien vescu sont tumbez en ces inconvenients *115, qu'on regarde hardiement autour de celuy là mesme*116, et on verra que ceulx qui vinrent en sa grace, et s'y mainteinrent par meschancetez, ne feurent pas de plus longue duree. Qui a ouï parler d'amour si abandonnee, d'affection si opiniastre ? qui a iamais leu d'homme si obstinee-

---

*114 C'est-à-dire: « Et qui, ne connaissant pas ses propres intérêts, s'appauvrit lui-même, et détruit son empire ». — Un roi qui connaîtrait ses vrais intérêts, dit Coste sur ce passage, ne saurait s'empêcher de voir qu'en « appau- » vrissant ses sujets, il s'appauvrirait aussi certainement lui- » même, qu'un jardinier qui, après avoir cueilli le fruit de » ses arbres, les couperait pour les vendre ». C'est ce qu'Alexandre comprit si bien, qu'il se fit une loi de n'imposer aux peuples qu'il conquit en Asie, que le même tribut qu'ils avaient accoutumé de payer à Darius; sur quoi quelqu'un lui ayant remontré qu'il pouvait tirer de plus gros revenus d'un si grand empire, il répondit : « Qu'il n'aimait pas le jardinier » qui coupait jusqu'à la racine des choux, dont il ne devait » cueillir que les feuilles ».

*115 Or, si l'on veut dire que Burrhus, Sénèque et Thraséas, ne sont tombés dans ces inconvéniens que pour avoir été gens de bien.

*116 De Néron.

ment acharné envers femme, que de celuy là envers Poppee? or feut elle aprez empoisonnee par luy mesme[29]. Agrippine sa mere avoit tué son mary Claude pour luy faire place en l'empire; pour l'obliger, elle n'avoit iamais faict difficulté de rien faire ny de souffrir : doncques*[117] son fils mesme, son nourrisson, son empereur faict de sa main, aprez l'avoir souvent faillie*[118], luy osta la vie [30] : et n'y eut lors personne qui ne dict, qu'elle avoit fort bien merité cette punition, si c'eust esté par les mains de quelque aultre, que celuy qui la luy avoit baillee. Qui feut oncques plus aysé à manier, plus simple, pour le dire mieulx, plus vray niaiz, que Claude l'empereur? qui feut oncques plus coëffé de femme, que luy de Messaline? Il la meit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse de-

---

29 Selon Suétone et Tacite, Néron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le tems de sa grossesse. « *Poppæam* » (dit le premier dans la *Vie de Néron*, § 35,) *unicè di-* » *lexit. Et tamen ipsam quoque, ictu calcis, occidit* ». Pour Tacite, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques écrivains ont publié que Poppée avait été empoisonnée par Néron. « *Poppæa*, dit-il, » *mortem obiit, fortuitâ mariti iracundiâ, à quo gravida ictu* » *calcis afflicta est. Neque enim venenum crediderim, quamvis* » *quidam scriptores tradant odio magis quàm ex fide* ». Annal. L. XVI, ab initio.

30 *Voyez* Suétone, dans la *Vie de Néron*, § 34.

*117 Et néanmoins son fils.

*118 Manquée.

meure tousiours aux tyrans, s'ils en ont, à ne sçavoir bien faire; mais ie ne sçais comment à la fin, pour user de cruauté, mesme envers ceulx qui leur sont prez, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme s'esveille*[119]. Assez commun est le beau mot de cettuy là [31], qui voyant la gorge descouverte de sa femme, quil aimoit le plus, et sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu vivre, il la caressa de cette belle parole, « Ce beau col sera tantost coupé, si ie le commande ». Voylà pour quoy la pluspart des tyrans anciens estoient communement tuez par leurs favoris, qui, ayants cogneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du tyran, comme ils se desfioient de sa puissance. Ainsi feut tué Domitian[32], par Estienne; Commode, par une de ses amies mesme[33]; Antonin[34], par Macrin; et de mesme quasy touts les aultres.

---

31 De *Caligula*, lequel, dit Suétone dans sa vie, § 33, « *Quoties uxoris vel amiculæ collum exoscularetur*, *addebat* : » *Tam bona cervix, simul ac jussero, demetur* ».

32 Suétone, dans la *Vie de Domitien*, § 17.

33 Qui se nommait *Marcia*. Hérodien, L. I.

34 *Antonin Caracalla*, qu'un centurion, nommé Martial, tua d'un coup de poignard, à l'instigation de Macrin; comme on peut voir dans Hérodien, L. IV, vers la fin.

*119 Voici comme j'entends cette phrase : « Tant qu'il » s'agit de faire le bien, les tyrans restent toujours dans leur » ineptie, leur imbécillité s'ils sont nés stupides; mais je ne » sais comment il arrive que, pour commettre des cruautés, » le peu d'esprit qu'ils ont s'éveille, se développe ».

C'est cela, que certainement le tyran n'est iamais aimé, ny n'aime. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose saincte, elle ne se met iamais qu'entre gents de bien, ne se prend que par une mutuelle estime; elle s'entretient, non autant par un bienfaict, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami asseuré de l'aultre, c'est la cognoissance qu'il a de son integrité: les respondants qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy, et la constance. Il n'y peult avoir d'amitié, là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'iniustice. Entre les meschants quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas compaignie; ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent *[120]; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or, quand bien cela n'empescheroit point, encores seroit il mal aysé de trouver en un tyran une amour asseuree; parce qu'estant au dessus de touts, et n'ayant point de compaignon, il est desià au de là des bornes de l'amitié qui a son gibbier en l'equité *[121], qui ne veult iamais clocher, ains est tousiours eguale. Voylà pourquoy il y a bien (ce dict on) entre les vo-

---

*[120] Il semble qu'il faudrait lire ici : « Ils ne *s'entr'aiment* pas, mais ils s'entrecraignent » ; comme l'auteur l'écrit quelques lignes plus bas. Le mot *s'entretiennent* est peut-être une faute typographique ; cependant, j'avoue qu'il a aussi un sens très-raisonnable.

*[121] L'égalité.

leurs quelque foy au partage du butin, pource qu'ils sont pairs et compaignons, et que s'ils ne s'entr'aiment, au moins ils s'entrecraignent, et ne veulent pas, en se désunnissant, rendre la force moindre : mais du tyran, ceulx qui sont les favoris ne peuvent iamais avoir aulcune asseurance, de tant qu'il a apprins d'eulx mesmes qu'il peult tout, et qu'il n'y a ny droict ny debvoir aulcun qui l'oblige ; faisant son estat de compter sa volonté pour raison, et n'avoir compaignon aulcun, mais d'estre de touts maistre. Doncques n'est ce pas grand' pitié, que voyant tant d'exemples apparents, voyant le dangier si present, personne ne se vueille faire sage aux despens d'aultruy ? et que, de tant de gents qui s'approchent si volontiers des tyrans, il n'y en ait pas un qui ait l'advisement et la hardiesse de leur dire ce que dict (comme porte le conte) le renard au lion qui faisoit le malade : « Ie » t'irois veoir de bon cœur en ta tasniere : mais ie » veois assez de traces de beste qui vont en avant vers » toy, mais en arriere qui reviennent, ie n'en veois » pas une » ?

Ces miserables veoient reluire les thresors du tyran, et regardent touts estonnez les rayons de sa braverie*[122] ; et, alleichez de cette clarté, ils s'approchent, et ne voient pas qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peult faillir à les consumer : ainsi le satyre indiscret

---

*122 De sa magnificence.

(comme disent les fables), voyant esclairer le feu trouvé par le sage Promethée, le trouva si beau, qu'il l'alla baiser, et se brusler[35] : ainsi le papillon, qui, esperant iouïr de quelque plaisir, se met dans le feu pource qu'il reluit, il esprouve l'aultre vertu, cela qui brusle, ce dict le poëte toscan. Mais encores, mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils servent; ils ne se saulvent iamais du roy qui vient aprez : s'il est bon, il fault rendre compte, et recognoistre au moins lors la raison : s'il est mauvais, et pareil à leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contents d'avoir à leur tour la place des aultres, s'ils n'ont encores le plus souvent et les biens et la vie. Se peult il doncques faire qu'il se trouve aulcun, qui, en si grand peril, avecques si peu d'asseurance, veuille prendre cette malheureuse place, de servir en si grand' peine un si dangereux maistre? Quelle peine, quel martyre est ce! vray Dieu! estre nuict et iour aprez pour songer pour plaire à un, et neantmoins se craindre de luy, plus que d'homme du monde; avoir tousiours l'œil au guet, l'aureille aux escoutes, pour

[35] Ceci est pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, c. 2. de la traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles : « Le satyre voulut » baiser et embrasser le feu, la première fois qu'il le veid; » mais Prometheus lui cria : *Bouquin, tu pleureras la barbe* » *de ton menton; car il brusle quand on y touche* ».

espier d'où viendra le coup, pour descouvrir les embusches, pour sentir*123 la mine de ses compaignons, pour adviser qui le trahit, rire à chascun, se craindre de touts, n'avoir aulcun ny ennemy ouvert, ny amy asseuré; ayant tousiours le visage riant et le cœur transy, ne pouvoir estre ioyeux, et n'oser estre triste!

Mais c'est plaisir de considerer, Qu'est ce qui leur revient de ce grand torment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de cette miserable vie. Volontiers le peuple, du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le tyran, mais ceulx qui le gouvernent : ceux là, les peuples, les nations, tout le monde, à l'envy iusques aux païsans, iusques aux laboureurs, ils savent leurs noms, ils deschiffrent leurs vices, ils amassent sur eulx mille oultrages, mille vilenies, mille mauldissons; toutes leurs oraisons, touts leurs vœux sont contre ceulx là; touts les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent; et si quelquesfois ils leur font par apparence quelque honneur, lors mesme ils les maugreent en leur cœur, et les ont en horreur plus estrange que les bestes sauvages. Voylà la gloire, voylà l'honneur qu'ils receoivent de leur service envers les gents, desquels quand chascun auroit une piece de leurs corps, ils ne seroient pas encores (ce semble) satisfaicts, ny à demy saoulez de leur peine; mais certes, encores aprez qu'ils sont morts, ceulx

*123 Pour éventer la mine; pour découvrir les trames.

qui viennent aprez ne sont iamais si paresseux, que le nom de ces mangepeuples[35] ne soit noircy de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschiree dans mille livres, et les os mesmes, par maniere de dire, traisnez par la posterité, les punissant, encores aprez la mort, de leur meschante vie.

APPRENONS doncques quelquesfois, apprenons à bien faire : levons les yeulx vers le ciel, ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la mesme vertu, à Dieu tout puissant, asseuré tesmoing de nos faicts, et iuste iuge de nos faultes. De ma part, ie pense bien, et ne suis pas trompé, puis qu'il n'est rien si contraire à Dieu tout liberal et debonnaire que la tyrannie, qu'il reserve bien là bas à part pour les tyrans et leurs complices quelque peine particuliere.

---

[35] C'est le titre qu'on donne à un roi dans Homère (Δημοβορος βασιλευς. *Iliad.* A, v. 341). « La Boëtie régale très-justement, dit Coste, d'un pareil nom, ces premiers ministres, ces intendans ou surintendans des finances, qui, par les impositions excessives et injustes dont ils accablent le peuple, gâtant et dépeuplant les pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant royaume où fleurissaient les arts, l'agriculture et le commerce, un désert affreux où règnent la barbarie et la pauvreté, jettent le prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de sujets, et méprisable à ses voisins ». — Au tems où Coste écrivait, c'étaient là, en effet, les abus qui pesaient sur le peuple; ils

ont été remplacés par d'autres qui ne sont guère moins intolérables.

En lisant cet opuscule d'Étienne de La Boëtie, on est surpris de la vigueur des raisonnemens et du style d'un auteur qui, lorsqu'il écrivait, avait à peine atteint l'âge de 18 ans. C'est du moins ce que nous dit Montaigne, dans son chapitre *de l'Amitié* (*).

On sera bien plus étonné d'apprendre que la publication d'un écrit si hardi n'éprouva point d'obstacle. Montaigne le publia, en 1571, avec les autres œuvres de son ami; mais plus tard, il fut réimprimé *à mauvaise fin*, ajoute notre philosophe, par *ceulx qui cherchoient à changer l'estat de notre police*. Qui ne sait qu'alors la France se trouvait dans une crise très-violente; que les deux partis étaient en présence ou plutôt ne cessaient de ce harceler vivement, de se détruire l'un l'autre.

Montaigne voudrait nous faire croire que son jeune ami n'écrivit sur une matière si grave, si importante, que pour exercer son esprit en traitant *un subject vulgaire et tracassé en mille endroicts des livres;* mais il est facile de voir que c'est pour s'excuser d'avoir lui-même publié l'ouvrage. En effet, il ajoute, presque aussitôt, que l'auteur cependant n'écrivit point contre ses principes; qu'il ne fait *nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit, car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesme en se jouant.* (**).

---

(*) Tome I de notre édition, page 323.
(**) *Ibid.* page 346.

# AVIS DONNÉS

## PAR CATHERINE DE MÉDICIS,

## A CHARLES IX[1].

« MONSIEUR mon fils. Vous ayant déjà envoyé ce j'ai pensé vous satisfaire à ce que me dîtes avant que

[1] Ces *Avis*, ou *Instructions*, n'ont jamais été insérés dans les éditions, données jusqu'à ce jour, des *Œuvres de Montaigne*. On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître qu'il en est le véritable auteur. En effet, on sait que, peu de tems après avoir publié les Œuvres de son ami Étienne de la Boëtie (en 1572), il vint à la cour de Charles IX ou plutôt de sa mère, où il fut très-bien accueilli. C'est pendant le séjour, d'assez courte durée, qu'il y fit, qu'il rédigea ces instructions, sur la demande de Catherine de Médicis. On voit, par quelques mots, glissés à la fin, que Catherine ne voulait pas que son fils ignorât qu'elles étaient l'ouvrage d'un homme qui avait déjà une réputation littéraire : elle croyait sans doute leur donner ainsi plus de poids et d'importance.

De telles leçons, écrites sous les yeux d'une Catherine de Médicis, pour un prince tel que Charles IX, ne pouvaient être, et elles ne sont pas d'une politique très-*libérale*, très-philosophique. On y reconnaîtra pourtant, en quelques endroits, le caractère de Montaigne, et plusieurs maximes qu'il a depuis développées dans son livre, lorsqu'il y traite des devoirs des souverains.

d'aller à *Gaillon* *, il m'a semblé qu'il restoit encore ce que j'estime aussi nécessaire pour vous faire obéir à tout votre royaume, et reconnoître combien désirez le revoir en l'estat auquel il a été par le passé durant les règnes des rois, mes seigneurs vos père et grand-père. Pour y parvenir, j'ai pensé qu'il n'y a rien qui vous y serve tant que de voir qu'aimiez les choses réglées et ordonnées, et tellement policées que l'on connoisse les désordres qui ont été jusques ici par la minorité du roi votre frère, qui empêchoit que l'on ne pouvoit faire ce que l'on désiroit. Cela vous a tant déplu que, incontinent qu'avez eu le moyen d'y remédier, et le tout réglé par la paix que Dieu vous a donnée, que n'avez perdu une seule heure de temps à rétablir toutes choses selon leur ordre et la raison; surtout aux choses de l'église et qui concernent notre religion; laquelle pour conserver, et par bonne vie et exemple, tâcher de remettre tout à icelle, comme par la justice conserver les bons, et nettoyer le royaume des mauvais, et recouvrer par là votre autorité et obéissance entière.

» Encore que tout cela serve, et soit le principal pilier et fondement de toutes choses; si est-ce que je cuide, que vous voyant réglé en votre personne et façon de vivre, et votre cour remise avec l'honneur

---

* Maison de campagne près de Rouen.

et police que j'y ai vus autrefois; que cela sera un exemple par tout votre royaume, et une connoissance à un chacun du désir et volonté qu'avez de remettre toutes choses selon Dieu et la raison. Et afin qu'en effet cela soit connu d'un chacun, je désirerois *que prissiez une heure certaine de vous lever;* et pour contenter votre noblesse, faire comme faisoit le feu roi votre père; car, *quand il prenoit sa chemise* et que les habillemens entroient, tous les princes, seigneurs, capitaines, chevaliers de l'ordre, gentilshommes de la chambre, maîtres-d'hôtel, gentilshommes servans, entroient lors, et il parloit à eux et le voyoient, ce qui les contentoit beaucoup.

» Cela fait, s'en alloit à ses affaires; et tous sortoient, hormis ceux qui en étoient, et les quatre secrétaires. Si faisiez de même, cela les contenteroit fort, pour être chose accoutumée de tout temps aux rois vos père et grand-père.

» Après cela, que donnassiez une heure ou deux à ouïr les dépêches et affaires qui, sans votre présence, ne se peuvent dépêcher; et ne passer les dix heures *pour aller à la messe.* Que tous les princes et seigneurs vous accompagnassent, et non comme je vous vois aller, que n'avez que vos archers. Et au sortir de la messe dîner s'il est tard; ou sinon, *vous promener pour votre santé*, et ne passez onze heures que ne dîniez;

et *après dîner, pour le moins deux fois la semaine, donner audience*, qui est une chose qui contente infiniment vos sujets, et après vous retirer; *et venir chez moi ou chez la reine, afin que l'on connoisse une façon de cour*, qui est chose qui plaît infiniment aux François. Ayant demeuré demi-heure ou une heure en public, vous retirer ou à votre étude, ou en privé, où bon vous semblera; et sur les trois heures après midi, vous alliez vous *promener à pied ou à cheval*, afin de vous montrer et contenter la noblesse; et passer votre temps avec cette jeunesse *à quelque exercice honnête*, sinon tous les jours, au moins deux ou trois fois la semaine: cela les contentera tous beaucoup, l'ayant ainsi accoutumé du temps du roi votre père qui les aimoit infiniment. Après cela, *souper avec votre famille;* et l'après-soupée, deux fois la semaine, *tenir la salle du bal;* car j'ai ouï dire au roi votre grand-père: « Qu'il falloit, pour vivre en repos avec les François » et qu'ils aimassent leur roi, les tenir joyeux, et » occuper à quelque exercice. » Pour cet effet, il faut souvent combattre à cheval, à pied, avec la lance. Au temps passé, les garnisons de gendarmes étoient par les provinces, où la noblesse d'alentour s'exerçoit à courre la bague ou tout autre exercice honnête; et outre qu'ils servoient pour la sûreté du pays, ils contenoient les esprits de pis faire.

» Or, pour retourner à la police de la cour, du

temps du roi votre grand-père, il n'y eut homme si hardi d'oser dire dans sa cour injure à autre; car, s'il eût été ouï, il eût été mené au prévôt de l'hôtel. Les capitaines de ses gardes se promenoient ordinairement, par les salles, et dans la cour; et quand l'après-dînée le roi étoit retiré en sa chambre, chez la reine, ou chez les dames, les archers se tenoient aux salles parmi les degrés et dans la cour *pour empêcher que les pages et laquais ne jouassent et ne tinssent les berlans* qu'ils tiennent ordinairement dans le château où vous êtes logé, avec blasphêmes et juremens, chose exécrable; et devez renouveler les anciennes ordonnances et les vostres mesmes, en faisant faire punition bien exemplaire afin que chacun s'en abstienne. Aussi les Suisses se promenoient à la cour; et le prévôt de l'hôtel avec ses archers dans la basse cour et parmi les cabarets et lieux publics, pour voir ce qui s'y fait et empêcher les choses mauvaises; et pour punir ceux qui avoient délinqué. Les portiers ne laissoient entrer personne dans la cour du château, si ce n'étoit *les enfans du roi, les frères et sœurs, en coche, à cheval, en litière*. Les princes et princesses descendoient dessous la porte; les autres hors la porte. Tous les soirs, depuis que la nuit venoit, le grand maître avoit commandé au maître d'hôtel de faire allumer des flambeaux par toutes les salles et passages; et aux quatre coins de la cour et degrés des fallots; et jamais la porte du château n'étoit ouverte que le roi ne fût éveillé, et

n'y entroit ni sortoit personne quel qu'il fût. Comme aussi au soir, dès que le roi étoit couché, on fermoit les portes, *et on mettoit les clefs sous le chevet de son lit.* Au matin quand on alloit couvrir pour son dîner, le gentilhomme qui tranchoit devant lui alloit querir le couvert, et portoit en sa main la nef et les couteaux avec lesquels il devoit trancher; devant lui, l'huissier de salle; et après les officiers pour couvrir : comme aussi, quand on alloit à la viande, le maître-d'hôtel y alloit en personne et le panetier, et après eux, c'étoient enfans d'honneur et pages sans valetaille, ni autre que l'écuyer de cuisine; et cela étoit plus sûr et plus honorable.

» L'après-dînée et l'après-soupée quand le roi demandoit sa collation, un gentilhomme de la chambre l'alloit querir; et, s'il n'y en avoit point, un gentilhomme servant qui portoit en sa main la coupe; et après lui venoient les officiers de la paneterie et echansonnerie. Aussi en la chambre n'entroit jamais personne quand on faisoit son lit; et si le grand chambellan ou premier gentilhomme de la chambre n'étoit à le voir faire, y assistoit un des principaux gentilshommes de ladite chambre; et au soir le roi se déshabilloit en la présence de ceux qui au matin étoient entrés lorsqu'on portoit les habillemens.

» Je vous ai bien voulu mettre tout ceci de la façon

que je l'ai vu tenir aux rois vos père et grand-père, pour les avoir vus tous aimés et honorés de leurs sujets; et en étoient si contens que, pour le désir que j'ai de vous voir de mesme, j'ai pensé que je ne vous pouvois donner meilleur conseil que de vous régler comme eux.

» Monsieur mon fils, après vous avoir parlé de la police de la cour, et de ce qu'il faut faire pour rétablir tous vos ordres en votre royaume, il me semble qu'une des choses la plus nécessaire pour vous faire aimer de vos sujets, c'est qu'ils connoissent qu'en toutes choses avez soin d'eux, autant de ceux qui sont près de votre personne que de ceux qui en sont loin. Je dis ceci, parce que vous avez vu comme les malins, avec leur méchanceté, ont fait entendre partout que vous ne souciez de leur considération, aussi que n'aviez agréable de les voir; et cela est procédé des mauvais offices et menteries dont se sont aidés ceux qui, pour vous faire haïr, ont pensé s'établir et s'accroître; et que pour la multitude des affaires et négligence de ceux à qui faisiez les commandemens, bien souvent les dépêches nécessaires, au lieu d'être diligemment répondues, ne l'ont pas été; au contraire ont demeuré quelquefois un mois ou six semaines, qui étoit cause que voyant telle négligence on pensoit être vrai ce que disoient ces malins. Voilà ce qui me fait vous supplier que dorénavant vous n'omettiez un seul jour, prenant

l'heure à votre commodité, que ne voyez toutes les dépêches de quelque part qu'elles viennent, et que preniez la peine d'ouïr celles qui vous sont envoyées. Si ce sont choses de quoi le conseil puisse vous soulager, les y envoyer, et faire un commandement au chancelier pour jamais, que toutes les choses qui concernent les affaires de votre état, qu'avant que les maîtres des requêtes entrent au conseil, qu'il aie à donner une heure pour les dépêches; et après faire entrer les maîtres des requêtes et faire suivre le conseil pour les parties.

» C'est la forme que, durant les rois mes seigneurs vos père et grand-père, tenoit M. le connétable et ceux qui assistoient audit conseil. Les autres choses qui ne dépendent que de votre volonté, après, comme dessus est dit, les avoir entendues, commander les dépêches et réponses selon votre volonté, aux secrétaires. Le lendemain, avant que rien voir de nouveau, vous les faire lire, et commander qu'elles soient envoyées sans délai. Ce faisant, n'en viendra point d'inconvéniens à vos affaires. Vos sujets connoîtront le soin qu'avez d'eux; cela les fera plus diligens et soigneux; et connoîtront davantage combien vous voulez conserver votre état et le soin que prenez de vos affaires. Quand il viendra soit de ceux qui ont charge de vous ou d'autres des provinces, pour vous voir, il faut que vous preniez la peine de parler à eux; leur

demander de leurs charges; et, s'ils n'en ont point, du lieu d'où ils viennent. Qu'ils connoissent que vous voulez savoir ce qui se fait parmi votre royaume; *et leur faire bonne chère*, et non pas parler une fois à eux; mais, quand les trouverez en votre chambre ou ailleurs, leur dire toujours quelque mot.

» C'est comme j'ai vu faire aux rois vos père et grand-père, « jusqu'à leur demander, quand il ne savoit dequoi les entretenir, de leur ménage, afin de parler à eux, et de leur faire connoître qu'il avoit bien agréable de les voir. » En ce faisant, les menteuses inventions qu'on a trouvées pour vous déguiser à vos sujets seront connues de tous; en serez mieux aimé et honoré d'eux; car, retournant à leur pays, feront entendre la vérité, si bien que ceux qui vous ont cuidé nuire, seront connus pour méchans, comme ils sont. Aussi je vous dirai que, du temps du roi Louis douzième votre aïeul, qu'il avoit une façon que je désirerois infiniment que vous voulussiez prendre pour vous ôter toutes les importunités et presses de la cour, et pour faire connoître à tous qu'il n'y a que vous qui donne les biens et honneurs; vous en serez mieux servi et avec plus de faveur. Il avoit ordinairement en sa poche le nom de ceux qui avoient charge de lui, fût-ce près ou loin, grands et petits comme de toutes qualités; comme aussi il avoit un autre rôle où étoient écrits tous les offices, bénéfices, et autres choses qu'il

pouvoit donner. Il avoit fait commandement à un ou deux des principaux officiers en chaque province que, quelque chose qui vaquât ou avînt de confiscations, aubaines, amendes et autres choses pareilles, nul ne fût averti que premièrement ceux à qui il en avoit donné la charge, ne l'en avertissent par lettres expresses qui ne tombassent ès mains des secrétaires ni autres que lui-même. Lors, il prenoit son rôle et regardoit selon la valeur qu'il voyoit par icelui, ou qu'on lui demandoit; et selon le rôle qu'il avoit dans sa poche, il donnoit à celui que bon lui sembloit, et lui en faisoit faire la dépêche lui-même sans qu'il en sût rien; il l'envoyoit à celui à qui il le donnoit. « Et si » de fortune, quelqu'un en étant averti, le lui venoit » demander, il le refusoit; car jamais à ceux qui de» mandoient il ne donnoit; afin de leur ôter la façon » de l'importuner. Ceux qui le servoient sans laisser » leurs charges, sans le venir presser à la cour, et » dépenser plus que ne vaut le don bien souvent, il » les récompensoit des services qu'ils lui faisoient. »

» Aussi, étoit-il le roi le mieux servi, à ce que j'ai ouï dire, qui fût jamais; car ils ne reconnoissoient que lui; et ne faisoit-on la cour à personne, étant le plus aimé qui fût jamais, et prie Dieu qu'en fassiez de même; car tant qu'en ferez autrement aux places ou autres inventions, croyez qu'on ne tiendra pas le don de vous seul, car j'en ai ouï parler où je suis.

» Je ne veux pas oublier à vous dire une chose que faisoit le roi votre grand-père, et qui lui conservoit toutes les provinces à sa dévotion. Il avoit le nom de tous ceux qui étoient de maison dans les provinces, et autres qui avoient autorité parmi la noblesse, et du clergé des villes et du peuple. Pour les contenter, et qu'ils tinssent la main à ce que tout fût à sa dévotion; et pour être averti de tout ce qui se remuoit dedans lesdites provinces, soit en général ou en particulier, parmi les maisons privées, ou villes, parmi le clergé, il mettoit peine d'en contenter parmi toutes les provinces une douzaine, ou plus ou moins de ceux qui ont plus de moyen dans le pays, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Aux uns, il donnoit des compagnies de gendarmes; aux autres, quand il vaquoit quelque bénéfice dans le même pays, il leur en donnoit; comme aussi des capitaineries des places de la province, et des offices de judicature, selon et à chacun sa qualité. Cela les contentoit de telle façon qu'il ne s'y remuoit rien, fût-ce au clergé ou reste de la province, tant de la noblesse que des villes et du peuple, qu'il ne le sût. En étant averti il y remédioit, selon que son service le portoit, et de si bonne heure qu'il empêchoit qu'il n'avînt jamais rien contre son autorité ni obéissance qu'on lui devoit porter. Je pense que c'est le remède dont vous pourrez user pour vous faire aisément et promptement bien obéir; et ôter et rompre toutes au-

tres ligues, accointances et menées; et remettre toutes choses sous votre autorité et puissance seule.

» J'ai oublié un autre point qui est bien nécessaire, et cela se fera aisément si vous le trouvez bon. C'est qu'en toutes les principales villes de votre royaume vous y gagniez trois ou quatre des principaux bourgeois, et qui ont le plus de pouvoir en la ville, et autant de principaux marchands qui aient bon crédit parmi leurs concitoyens. Les favorisant par bienfaits et autres moyens sans que le reste s'en aperçoive, et puisse dire que vous rompiez leurs priviléges, tellement qu'il ne se fasse et dise rien au corps de ville, ni par les maisons particulières dont ne soyez averti; et que, quand ils viendront à faire leurs électionspour leurs magistrats particuliers, selon leurs priviléges, que ceux-ci par leurs amis et pratiques fassent toujours élire ceux qui seront à vous entièrement; qui sera cause que jamais ville n'aura autre volonté, et n'aurez point de peine à vous y faire obéir; car, en un seul mot, vous le serez toujours en ce faisant.

» Monsieur mon fils, vous en prendrez la franchise de quoi je le vous envoie, et le bon chemin; *ne trouverez mauvais que je l'aie fait écrire à Montaigne,* car c'est afin que le puissiez mieux lire. C'est comment vos prédécesseurs faisoient.

» CATHERINE. »

# PASSAGES EXTRAITS DE LA TRADUCTION
## PUBLIÉE PAR MONTAIGNE,
DE LA
# THÉOLOGIE NATURELLE,
## OUVRAGE DE RAYMOND SEBON,

Savant Espagnol, Professeur de Philosophie, de Médecine et de Théologie à Toulouse, dans le XVe. siècle.

Le livre intitulé *Theologia Naturalis*, est suffisamment connu par le long chapitre des *Essais*, que Montaigne a intitulé *Apologie de Raymond Sebon*, et qui remplit presque entièrement le tome III de notre édition. Dans une note (page 8 du même tome), nous avons aussi répété le peu que l'on sait de la vie de cet auteur qui n'est nullement célèbre, mais à qui Bayle a pourtant consacré un article dans son dictionnaire.

Comme cet ouvrage n'est point de Montaigne, et qu'il ne le traduisit que pour complaire à son excellent père, nous croyons devoir nous borner à en citer quelques fragmens, propres à rappeler le système général de l'auteur, et plus encore la manière du traducteur.

* « S'ensuit la doctrine du livre des créatures, ou livre de nature : doctrine de l'homme, et à luy propre

* Préface, 1re. page. — L'édition de la traduction par Montaigne, de la *Théologie Naturelle* de Raymond Sebon, d'où j'ai extrait ces passages, est celle de Paris, 1611, petit in-8°.

autant qu'il est homme : par la quelle il est illuminé à se cognoistre soy-mesme, son createur, et presque tout ce à quoy il est tenu comme homme : doctrine contenant la reigle de nature : par la quelle aussi, un chacun est instruit de ce à quoy il est obligé naturellement tant envers Dieu qu'envers son prochain.

---

« Dieu nous a donné deux livres, celuy de l'universel ordre des choses, ou de la nature, et celuy de la Bible. Cestuy là nous fut donné premier et dès l'origine du monde; car chaque creature n'est que comme une lettre tiree par la main de Dieu. De façon que d'une grande multitude de créatures, comme d'un nombre de lettres, ce livre a esté composé : dans lequel l'homme se trouve, et en est la lettre capitale et principale. Or, tout ainsi que les lettres, et les mots faicts des lettres, font une science, en comprenant tout plain de sentences et significations différentes, tout ainsi les creatures ioinctes ensemble emportent diverses propositions et divers sens, et contiennent la science qui nous est necessaire avant tout autre.

» Le second livre des Saintes-Ecritures a esté depuis donné à l'homme, et ce au defaut du premier auquel (ainsi aveuglé comme il estoit) il ne voyoit rien : Si est ce que le premier est commun à tout le monde, et non pas le second : car il faut estre clerc pour le pouvoir lire. En outre, le livre de Nature ne se peult

ny falsifier, ny effacer, ny faulsement interpreter; là où il va tout autrement de celuy de la Bible. Si est ce que l'un et l'autre est party de mesme maistre. Aussi s'accordent ils tresbien, et n'ont garde de s'entrecontredire : quoy que le premier symbolize plus avec nostre nature, et que le second soit bien loing au dessus d'elle. »

---

* « Par l'inclination naturelle des hommes, ils sont continuellement en cherche de l'evidence de la verité et de la certitude; et ne se peuvent assouvir ny contenter qu'ils ne s'en soient approchez iusques au dernier point de leur puissance. Or il y a des degrez en la certitude et en la preuve, qui font les unes preuves plus fortes, les autres plus foibles, quelque certitude plus grande, quelque autre moindre. L'authorité de la preuve et la force de la certitude s'engendre de la force et authorité des tesmoings et des tesmoignages, desquels la verité depend; et de là vient que d'autant que les tesmoings se trouvent plus veritables, apparens et indubitables, d'autant y a il plus de certitude en ce qu'ils preuvent. Et s'ils sont tels que leurs tesmoignages, par leur evidence, ne puissent tomber en nul doute, tout ce qu'ils verifiront nous sera tres-certain, tres-evident et tres-manifeste. Aussi d'autant que les tesmoings sont plus estrangers et plus esloignez de la chose de laquelle on doute, d'autant

[1] Au chap. 1er. de l'ouvrage.

font ils moins de foy et de creance; et plus ils sont voisins, plus ils aportent avec eux de certitude. Mais il n'y a rien plus familier, plus interieur et plus propre à chacun, que soy-mesme à soy : il s'ensuit donc, que tout ce qui est verifié de quelque chose par elle-mesme et par sa nature, reste tresbien verifié. Puis que nulle chose creée n'est plus voisine à l'homme que l'homme mesme à soy, tout ce qui se prouvera de luy par luy-mesme, par sa nature et par ce qu'il sçait certainement, de tout cela demeurera-il tres-asseuré et tres-esclarcy. Car en ce poinct consiste la plus commode certitude, et la plus asseuree creance qui se puisse faire ou tirer de la preuve. Voilà pourquoy l'homme et sa nature doivent servir de moyen, d'argument et de tesmoignage, pour prouver toute chose de l'homme, pour prouver tout ce qui concerne son salut, son heur, son mal-heur, son mal et son bien : autrement, il n'en sera iamais assez certain. Qu'il commence donc à se cognoistre soy-mesme et sa nature, s'il veut verifier quelque chose de soy. Mais il est hors de soy, esloigné de soy d'une extreme distance, absent de sa maison propre, qu'il ne vid oncques, ignorant sa valeur, mescognoissant soy-mesme, s'eschangeant pour chose de neant, pour une courte ioye, pour un legier plaisir, pour le peché. S'il se veut donc recognoistre, son ancien pris, sa nature, sa beauté premiere, qu'il revienne à soy et rentre chez soy : et pour ce faire, veu qu'il a oublié son domicile,

il est necessaire que, par le moyen d'autres choses, on le ramene et reconduise chez luy. Il luy faut une eschelle pour l'aider à se remonter à soy et à se ravoir. Les pas qu'il fera, les eschellons qu'il enjambera, ce seront autant de notices qu'il acquerra de sa nature. Toute cognoissance se prend par argument des choses que nous sçavons premierement et le mieux, à celles qui nous sont incogneuës: et par ce qui nous est evidemment notoire, nous montons à l'intelligence de ce que nous ignorons. Aussi nous entendons premierement les choses plus petites et plus basses, et apres les plus grandes et les plus eslevees: d'où il advient que l'homme, comme estant la plus excellente et la plus digne chose de ce monde, cognoist toutes autres choses avant qu'il se cognoisse soy-mesme. Or, afin qu'ainsi hors de luy, comme il est, et s'ignorant, il puisse estre ramené à soy et instruict de sa nature, on luy presente ceste belle université des choses et des creatures, comme une droicte voye et ferme eschelle, ayant des marches tres-asseurees, par où il puisse arriver à son naturel domicile, et se remonter à la vraye cognoissance de sa nature. Pour cest effect, tout y est diversifié par un bel ordre de rengs de tres-iuste proportion. Les choses sont, les unes basses, les autres hautes, celles-ci parfaites, celles-là imparfaites : quelques unes y sont extremement viles, et quelques autres d'un pris inestimable, pour accommoder ses pas et pour l'acheminer contremont iusques

à soy, de degré en degré à la mode d'une eschelle, de laquelle, s'il se veut servir, voicy comme il luy en convient user : voicy le train qu'il luy faut tenir pour parvenir à sa cognoissance. Premierement, qu'il considere la valeur de chaque chose en soy ; et puis la generale police de cest univers, distribuee en differentes dignitez et divers rengs de creatures. Cela faict, il luy faudra comparer l'homme, qui en est la plus noble et premiere partie, à toutes les autres, et les comparer en double façon. Tantost regardant en quoy il convient, tantost en quoy il differe d'avec elles. De ceste resemblance ou dissemblance s'engendrera en luy l'intelligence qu'il cherche de soy, et, qui plus il est, celle de Dieu son createur immortel; car, par la voye des choses inferieures, il s'acheminera iusques à l'homme, et tout d'un fil il enjambera de l'homme iusques à Dieu. Il est impossible d'arriver par ailleurs à ceste double cognoissance. Ce sont deux montees et deux traictes à faire; l'une par les choses, qui sont au dessoubs de l'homme iusques à luy, et la seconde de luy iusques à son Createur. Quant à la premiere, il y a une grande diversité et distinction de degres és choses de ce monde, desquels, fermes et immobiles comme ils sont, est bastie l'eschelle de nature. »

---

« L'experience nous aprend que toutes choses visent au proufit l'une de l'autre, qu'elles s'entresoutiennent et s'entraident par plaisir mutuel ; et que

les plus basses servent à celles qui leur sont au dessus. Ainsi font elles un ordre, une police, et, quand tout est dit, une unité. »

* « Homme, tien hardiment ce que tu as de celuy duquel les autres choses ont ce qu'elles ont. Tu es une pièce de l'ordre des choses, tu fais un corps avec elles, et une hiérarchie : tu es donc certainement à celui à qui est tout le reste : tu es conservé et gouverné par celui qui gouverne et maintient le reste. Et tout ainsi que les autres creatures ne sont pas à elles mesmes, mais à celuy qui les a engendrées : ainsy n'es tu pas à toy, ains à celuy à qui elles sont, et la terre et l'eau, et les elemens où tu habites. Apprends encores que puisque tu ne t'es pas donné ce que tu as ny les choses inferieures à toi ne te l'ont donné, ny ne t'ont fait tel que tu es, que c'est donc quelqu'un qui est plus grand que toy ni qu'elles. Quelqu'un qui est au dessus de toy t'a fait ces presens : et d'ailleurs faut-il bien qu'ils soyent venus, puisque tu ne les as pas peu fournir, ni ne les as euz de toute éternité. »

** « Encore s'ensuit-il necessairement que celui qui est au dessus de l'homme, duquel l'homme tient ce qu'il a, est un seul maistre ; et qu'il n'y en peut avoir qu'un. Car bien qu'il y ait une grande multitude de diversité de choses en ces quatre degrés : toutefois il

* Au chap. III.

** Au chap. IV.

n'y a qu'un mesme ordre et une pareille disposition. Elles sont rengées et ordonnées ensemble en un corps et en une société : de façon qu'elles montent tres-mesurément de degré en degré : du petit au grand : tirant toujours vers le plus digne. Ceste unité d'ordonnance nous preuve un seul ordonnant, un seul gouverneur et un seul ouvrier, qui a joinct en mesme compagnie tant de diverses pièces. »

Par les passages qui précèdent, on peut se faire une idée du système général de l'auteur de la *Théologie naturelle*, et de la marche très-méthodique qu'il a suivie dans tout cet ouvrage, vraiment extraordinaire pour le tems où il a été écrit. Il ne me reste maintenant qu'à citer, à l'exemple d'un autre éditeur des Œuvres de Montaigne [1], des pensées détachées du livre de la *Théologie naturelle*. Dans plusieurs, on trouvera de l'énergie, de la profondeur, et, comme l'a très-bien observé l'éditeur que je viens de citer, *on y reconnaîtra l'origine de quelques pensées de Pascal* [2].

---

« Ce n'est pas peu de chose de pouvoir, non pas » ouyr les paroles seulement, mais les entendre et » leurs significations, de pouvoir remascher et digerer

[1] M. Louis-Aimé Martin, dans l'édition publiée par Lefévre, en 1818.

[2] J'avais une très-fausse idée de ce livre, idée que m'avaient donnée des extraits infidèles, lorsque j'ai dit (page XXXVIII du tome Ier. de mon édition de Montaigne) que cet ouvrage n'était qu'*un tissu de rêveries monastiques*. Il est de mon devoir de revenir, du moins en quelque chose, sur ce jugement. En

» en nostre cervelle la diversité des sentences et des » propositions, de montrer et d'argumenter de l'une » à l'autre, du moindre au plus grand, de pouvoir à » la suitte des unes imaginations en engendrer et con- » clurre d'autres. »

« Le corps ne vit ny ne sent de soy mesme, ains le » vivre et le sentir sont pieces, qui luy sont adious- » tees, et qui s'en peuvent esloingner. »

« Ce sont les actions vertueuses de l'homme qui » doivent embellir l'univers ; car il n'a pas son liberal » arbitre pour ne rien faire, mais pour ne faire pas » mal. »

« Toute secte qui met le souverain bien ez choses » corporelles, est faulse ; car elle est ennemie de » l'homme. »

« Les elements, les plantes et les animaux ont un » estre en l'homme : car il est avec les elements, il » vit avec les plantes, et sent avec les animaux. »

« L'amitié mutuelle des hommes tourne toute à » leur proufit. »

---

lisant l'ouvrage avec attention, j'ai reconnu que l'auteur avait de la philosophie, de la bonne foi, de la science, et, si l'on veut, même du génie. On ne lui a rendu, nulle part, la justice qu'il méritait. Il faut observer toutefois que Montaigne, qui dit lui-même *avoir devestu l'auteur de son port farouche et maintien barbaresque*, a beaucoup ajouté au mérite du livre.

« A quiconque on donne l'amour, on donne aussi
» toute la volonté et tout l'homme : car l'amour et la
» volonté se changent, et sont transferez en la nature
» et seigneurie de la chose aymée. »

« L'amour est la boucle de la nature. »

« L'eau court naturellement : de mesme va il à
» nostre volonté ; car elle se coule tres-aiseement
» vers l'amour de nous, et s'y repose sans l'ayde
» d'autruy. »

« L'amour de nous mesmes dresse une guerre contre
» Dieu ; elle est lourde et pesante, celle de Dieu au
» contraire. »

« Les hommes, garnis de l'amour de leur propre
» volonté, sont hors de toutes les creatures, voire
» hors d'eux mesmes : ils se sont faict leur Dieu, et
» ne sont plus creatures, s'estant aneantis et reiectez
» au rien, en abandonnant leur Createur. »

« L'experience est maistresse de toute science. »

« Dieu a creé ce monde sans peine, sans ennuy et
» sans travail, et y a mis la perfection; car il n'y a
» faulte, ny rien de superflu. »

« Tout ainsi que par le peu de lumiere que nous

» avons la nuit, nous imaginons la lumiere du soleil » qui est esloignee de nous : de mesme, par l'estre » du monde que nous cognoissons, nous argumentons » l'estre de Dieu qui nous est caché. »

---

« Qui auroit commandé à la nature de nous four- » nir seulement de deux mains, de cinq doigts, de » deux yeux? et qui la maintiendroit tousiours en » ceste reigle? Qui a disposé, rengé, mesuré toutes » ces choses d'une si belle et constante maniere? Qui » leur a donné à chacune sa charge et son office par- » ticulier? N'est ce pas celuy qui nous faict veoir ses » miracles aux arbres, qui nous les faict aussi veoir en » nous mesmes? Paradventure, seroit ce ton pere, ô » homme! ou ta mere, qui t'auroit façonné les mem- » bres comme tu les as : mais quoy? tu vois bien qu'ils » naissent souvent, grossissent et se façonnent, eux » ignorans et endormis : voire quelque fois en despit » d'eux et contre leur volonté; et quelque fois aussi » eux le voulans et le souhaittans, ne les peuvent pour- » tant engendrer. Recognois donc, recognois hardi- » ment par la noble architecture de ton corps l'immense » sapience, l'inestimable douceur et benignité de ton » Createur qui a rengé et organisé tes membres d'une » telle puissance, prudence et bonté, qu'il t'a faict la » plus belle et la plus excellente creature du monde. »

---

« Or sus, homme, iecte hardiment ta veuë bien

» loing autour de toy, et contemple si de tant de mem-
» bres, si de tant de diverses pieces de ceste grande
» machine, il y en a aucune qui ne te serve. Consi-
» dere comme le soing et la sollicitude de nature ne
» vise qu'à ton proufit, comme elle a asservy tous ses
» desseins et tous ses effects à ton seul besoing et
» utilité, de quelle affluence elle te fournist inces-
» samment de toute façon de biens, iusques aux de-
» lices mesmes et à tes plaisirs. Ce ciel, ceste terre,
» cest air, ceste mer et tout ce qui est en eux, est
» continuellement embesongné pour ton service. Ce
» bransle divers du soleil, ceste constante varieté des
» saisons de l'an ne regarde qu'à ta necessité. Tu sens
» bien la grandeur de ce present, tu ne le sçaurois
» nier. Mais pourquoy ne sçais-tu soudain qui en a
» esté le donneur? C'est par ce que ce n'est pas une
» debte qu'on t'ait payee, ains un bienfaict party de
» la franche liberalité d'autruy. Escoute la voix de
» toutes les creatures qui te crie : Reçoy, mais paye;
» prens mon service, mais recognoy le; iouy de ces
» biens, mais rends en graces. Le ciel te dict : Ie te
» fournis de lumiere le iour, afin que tu veilles;
» d'umbre la nuict, afin que tu dormes et reposes :
» pour ta recreation et commodité, ie renouvelle les
» saisons, ie te donne la fleurissante douceur du prin-
» temps, la chaleur de l'esté, la fertilité de l'automne,
» les froidures de l'hyver. Ie bigarre mes iours, ores
» les alongeant, ores les accourcissant, ores ie les

» taille moyens, afin que la varieté te rende la course
» du temps moins ennuyeuse, et que ceste diversité
» te porte de la delectation. »

« Habitudes de vertu habillent nature et l'em-
» bellissent. C'est ainsi que les belles robes servent
» à ceux qui en sont vestus de quelque marque de
» grandeur. »

« Puisque nous sommes tels que nos actions ont du
» demerite ou du merite, et qu'elles sont punissables
» ou dignes de recognoissance, il s'ensuit, veu que
» l'homme n'a de quoy recompenser ou punir ses
» œuvres, qu'il y a quelqu'un au dessus de luy qui
» le peut faire : autrement, ceste qualité particuliere
» luy auroit esté frustratoirement attribuee : ses ac-
» tions mesmes seroient de neant et inutiles : voire
» qui plus est sa creation seroit entierement vaine : et
» par consequent, attendu qu'il est la principale piece
» du monde, que tout respond à luy, qu'il n'y a rien
» du reste qui n'ait esté faict pour son service, il
» s'ensuyvroit que l'entier bastiment de cest univers
» seroit inutile, et que tout y seroit confuz et sans
» ordre. Si est ce que nous touchons au doigt et à
» l'œil que les autres natures iusques à l'humaine sont
» tres-bien rengees. Or ce n'est point l'homme qui
» les a ainsi ordonnees : il est donc luy mesme ordonné
» et respond par necessité à quelque autre, ou bien

» il y auroit en l'univers beaucoup de vuide..... Con-
» cluons donc que le monde, et tout ce qui est en
» luy, est faict pour l'homme, qu'au dessous de
» l'homme nulle chose n'est faicte pour elle mesme,
» ny pour son bien, mais pour le nostre, pour servir
» à nostre corps ou à nostre ame, pour nostre neces-
» sité, ou utilité, ou secours, ou consolation, ou
» doctrine : d'où il s'ensuit que nous sommes tenus à
» Dieu pour tout son ouvrage d'une tres-ferme obli-
» gation et solennellement escrite en son livre des
» creatures. C'est elle qui faict le premier neud, et le
» premier lien d'entre Dieu et nous; et comme les autres
» creatures sont ioinctes, et se rapportent à nous pour
» estre faictes à nostre contemplation, ainsi sommes
» nous attachez et ioincts à Dieu par nostre debte et
» par ceste obligation. »

---

« Celuy qui cherche la gloire bastit hors de soy, sur
» le rien et le vuide : il se faict serviteur et valet de
» l'inanité mesme. »

---

« La tribulation est à l'ame comme un marteau qui
» la frappe, et qui en la battant la fourbit et derouille;
» c'est la fournaise à recuire l'ame. »

---

« La vertu, le bien, et perfection de la bonté con-
» siste à choisir, aymer, et vouloir selon raison et selon
» l'ordre. »

FIN DES CITATIONS.

# NOTICE

SUR

## LE JOURNAL DU VOYAGE DE MONTAIGNE EN ITALIE,

Par la Suisse et l'Allemagne, en 1580 et 1581.

MONTAIGNE avait parlé, dans la seconde édition de ses Essais (ch. IX du L. III), du séjour qu'il avait fait à Rome; on ne savait rien de plus du voyage de notre philosophe en Italie.

En 1774, c'est-à-dire, cent quatre-vingt-deux ans après la mort de Montaigne, on trouva, parmi d'autres papiers inutiles renfermés dans un vieux coffre, le manuscrit du journal de ce voyage. Une partie du journal (un peu plus d'un tiers) était de la main d'un domestique qui l'avait accompagné, et qu'il avait congédié à Rome; tout le reste était de sa propre main. Il en avertit lui-même : « Aïant doné congé, dit-il, à celui de mes jans * qui conduisait cette belle besouigne, et la voyant si avansée, quelque incommodité que ce me soit, il faut que je la continue moi mesme ».

On s'empressa de donner au public *cette belle besouigne*, l'année même où on en fit la découverte; mais le public n'y

* Mes gens. — Je suivrai dans les citations de ce journal, l'ortographe du manuscrit, laquelle diffère en quelques mots de celle que Montaigne a employée dans les *Essais*. Elle est dans le journal, ce qui n'a rien d'étonnant, encore plus négligée et fautive que dans le livre.

trouva point ce qu'il espérait : cette originalité, et en même tems cette profondeur, cette vivacité d'esprit, et en même tems cette touche hardie et brillante que l'on remarque dans les Essais. Le principal objet de Montaigne, en parcourant une partie de l'Allemagne et l'Italie presque entière, avait été de chercher dans les eaux thermales de ces deux pays, quelque soulagement aux douleurs presque continuelles que lui faisait éprouver la maladie héréditaire dont il avait déjà ressenti les atteintes. Aussi décrit-il minutieusement les bains où il séjourne, les effets que leurs eaux produisent sur lui, etc., etc. Quant aux descriptions des lieux, aux observations de mœurs, il en est très-avare. C'est un malade qui rédige les observations qu'il fait sur lui-même et sur les remèdes qu'il emploie: ce n'est point un philosophe qui observe les coutumes, les gouvernemens, les mœurs des peuples qu'il a pris la peine de visiter.

Cependant on rencontre, semées çà et là, des pensées, des descriptions qui rappellent quelquefois l'auteur des Essais. Tout ce qu'il voit à Rome, par exemple, tout ce qu'il dit de cette ville, excite un véritable intérêt ; et c'est la seule partie de son journal où je croie devoir puiser des matériaux pour cette notice.

Voici comme il décrit, avec beaucoup de fidélité, les environs de Rome, et ensuite la ville même :

« A quinse milles nous decouvrismes la ville de Rome, et puis la reperdismes pour longtemps. Il y a quelques villages en chemin et hostelleries. Nous rancontrames aucunes contrées de chemins relevés et pavés d'un fort grand pavé, qui sambloit à voir quelque chose d'entien, et plus près de la ville, quelques masures évidemmant très-antiques, et quelques pierres

que les Papes y ont fait relever pour l'honneur de l'antiquité. La plus part des ruines sont de briques, tesmoins les termes de Diocletian, et d'une brique petite et simple, comme la nostre, non de cette grandur et espessur qui se voit aus antiquités et ruines antienes en France et ailleurs. Rome ne nous faisoit pas grand'monstre à la reconnoistre de ce chemin. Nous avions louin sur nostre main gauche, l'Apennin, le prospect du païs mal plaisant, bossé [1], plein de profondes Fandasses, incapable d'y recevoir nulle conduite de gens de guerre en ordonnance : le territoir nud sans arbres, une bonne partie stérile; le païs fort ouvert tout autour, et plus de dix milles à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons. Par là nous arrivames sur les vint heures [2], le dernier jour de novembre, feste de Saint André, à la porte *del Popolo* à Rome. »

---

« Il (*ici Montaigne dicte à son secrétaire*) trouva nouveau le visage [3] d'une si grande court et si pressée de prélats et gens d'église, et lui sembla plus puplée d'homes riches, et coches, et chevaus de beaucoup, que nulle autre qu'il eût jamais veue. Il disoit que la forme des rues en plusieurs choses, et notamment

[1] Montueux.

[2] C'est-à-dire, dans l'après-dînée.

[3] L'aspect.

pour la multitude des homes, lui représantoit plus Paris que nulle autre où il eût jamais esté. La ville est, d'à-cette-heure, toute plantée le long de la rivière du Tibre deça et dela. Le quartier montueus, qui estoit le siege de la vieille, et où il faisoit tous les jours mille proumenades et visites, est scisi [4], de quelques églises et aucunes maisons rares et jardins des cardinaus. Il jugeoit par bien claires apparences, que la forme de ces montaignes et des pantes, estoit du tout changé de l'antienne, par la hauteur des ruines, et tenoit pour certin qu'en plusieurs endroits nous marchions sur le feste des maisons toutes antieres. Il est aisé à juger, par l'arc de Severe [5], que nous somes à plus de deus picques au dessus de l'antien planchier; et de vrai, quasi partout, on marche sur la teste des vieus murs que la pluye et les coches [6] decouvrent ».

---

« Il disoit, qu'on ne voïoit rien de Rome que le Ciel sous lequel elle avoit esté assise et le plan de son gite; que cete science qu'il en avoit estoit une science abstraite et contemplation, de laquelle il n'y avoit rien qui tumbât sous les sens; que ceus qui disoient qu'on y voyoit au moins les ruines de Rome en disoient trop : car les ruines d'une si espouventable ma-

---

[4] Coupé.—*Scisi*, de *scissus*.

[5] De Septime Severe, au pied du capitole.

[6] Les carrosses et voitures.

chine rapporteroint plus d'honneur et de reverence à sa mémoire; ce n'estoit rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa longue domination, avoit premierement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et parce qu'encore tout mort, ranversé, et desfiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruine mesme. Que ces petites montres de sa ruine qui paressent encores au dessus de la biere, c'étoit la fortune qui les avoit conservées pour le tesmoignage de cette grandeur infinie que tant de siecles, tant de fus, la conjuration du monde reiterée à tant de fois à sa ruine, n'avoint peu universelemant esteindre. Mais estoit vraisamblable que ces mambres desvisagés qui en restoint, c'étoint les moins dignes, et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle, les avoit portés, premierement, à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus digne; que les bastimans de cette Rome bastarde qu'on aloit asteure attachant à ces masures, quoi qu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siecles presans, lui faisoint ressouvenir propremant des nids que les moineaus et les corneilles vont suspandant en France aus voutes et parois des eglises que les Huguenots viennent d'y démolir. Encore craignoit-il à voir l'espace qu'occupe ce tumbeau, qu'on ne le reconnût pas tout, et que la sépulture ne fût elle-mesme pour la pluspart ensevelie. Que cela, de voir une si chetifve descharge, comme de morceaus de tuiles et pots cassés, estre

aisé à voir que plusieurs rues sont à plus de trante pieds profond au dessous de celles d'à-cette-heure. »

---

« Le 16 fevrier, revenant de la station, je rancontray, en une petite chapele, un pretre revêtu, abesouigné à guérir un *spiritato* [12]; c'estoit un home mélancholique et come transi. On le tenoit à genous devant l'autel, aïant au col je ne scai quel drap par où on le tenoit ataché. Le prêtre lisoit en sa présence force oresons et exorcismes, commandant au diable de laisser ce cors, et les lisoit dans son breviaire. Après cela il détournoit son propos au patiant, tantost parlant à lui, tantost parlant au diable en sa personne, et lors l'injuriant, le battant à grans coups de pouing, lui crachant au visage. Le patiant repondoit à ses demandes quelques reponses ineptes : tantost pour soi, disant comme il santoit les mouvemens de son mal; tantost pour le diable, combien il creignoit Dieu, et combien ces exorcismes agissoint contre lui. Après cela qui dura longtemps, le prêtre, pour son dernier effort, se retira à l'autel et print la custode [13] de la mein gauche, où estoit le *Corpus Domini;* en l'autre mein tenant une bougie alumée, la teste renversée contre bas, si [14] qu'il la faisoit fondre et consomer [15],

---

[12] Un possédé.

[13] Le saint-ciboire.

[14] Si, c'est-à-dire, de façon, de manière.

[15] Consumer.

prononçant cependant des oresons, et au bout des paroles de menasse et de rigur contre le diable, d'une vois la plus haute et magistrale qu'il pouvoit. Come la premiere chandele vint à défaillir près de ses doits, il en print un'autre, et puis une seconde [16], et puis la tierce. Cela faict, il remit sa custode, c'est-à-dire, le vesseau transparant où estoit le *Corpus Domini*, et vint retrouver le patiant, parlant lors à lui come à un home, le fit détacher et le randit aus siens pour le ramener au logis. Il nous dict que ce diable là estoit de la pire forme [17], opiniatre, et qui couteroit bien à chasser; et à dix ou douze jantil'homes qui étions là, fit plusieurs contes de ceste sçiance, et des expériances ordineres qu'il en avoit, et notamment que le jour avant il avoit deschargé une fame d'un gros diable, qui, en sortant, poussa hors cete fame par la bouche, des clous, des épingles et une touffe de son poil. Et parce qu'on lui respondit, qu'elle n'estoit pas encores toute rassise, il dit que c'estoit une autre sorte d'esperit plus legier et moins malfaisant, qui s'y estoit remis ce matin-là; mais que ce janre (car il en scait les noms, les divisions, et plus particulières distinctions), estoit aisé à esconjurer. Je n'en vis que cela. Mon home ne faisoit autre Mine que de grinser les

---

[16] Il a ici du mécompte. Ce doit être une troisième, puis une quatrième.

[17] Ou espèce.

dans et tordre la bouche, quand on lui presentoit le *Corpus Domini*, et remachoit par fois ce mot, *Si fata volent*[18]; car il étoit notere et scavoit un peu de latin. »

« Les avenues[19] de Rome, quasi partout, se voient pour la pluspart incultes et steriles, soit par le défaut du terroir, ou, ce que je treuve plus vraisamblable, que cette ville n'a guiere de manœuvres et homes qui vivent du travail de leurs meins. En chemin je trouvai, quand j'y vins, plusieurs troupes d'homes de villages qui venoient des Grisons et de la Savoie, gaigner quelque chose en la saison du labourage des vignes et de leurs jardins; et me dirent que tous les ans c'estoit leur rante. C'est une ville toute court et toute noblesse : chacun prant sa part de l'oisifveté ecclésiastique. Il n'est nulle rue marchande, ou moins qu'en une petite ville; ce ne sont que palais et jardins. Il ne se voit nulle rue de *la Harpe* ou *de St.-Denis;* il me samble tousiours être dans la rue *de Seine*, ou sur le cai[20] des *Augustins* à Paris. La ville ne change guiere de forme pour un jour ouvrier ou jour de feste. Tout le caresme il se faict des stations; il n'y a pas moins de presse un jour ouvrier qu'un autre. Ce ne sont en ce tems que coches, prélats et dames. »

18 « Si les destinées l'ordonnent ».

19 Le plat-pays, les champs.

20 Quai.

« Ce jour au soir me furent rendus mes Essais, chatiés selon l'opinion des docteurs moines. Le *Maestro del sacro palasso*[21] n'en avoit peu juger que par le rapport d'aucun frater[21] François, n'entendant nullement notre langue; et se contantoit tant des excuses que je faisois sur chaque article d'animadversions que lui avoit laissé ce François, qu'il remît à ma conscience de rabiller ce que je verrois être de mauvès gout. Je le suppliai, au rebours, qu'il suivît l'opinion de celui qui l'avoit jugé, avouant en aucunes choses, come d'avoir usé de mot de *fortune*, d'avoir nommé[23] des poètes hæretiques, d'avoir excusé Julian[24], et l'animadversion sur ce que celui qui prioit, devoit être exempt de vitieuse inclination pour ce tamps; *item*, d'estimer cruauté ce qui est audelà de mort simple; *item*, qu'il falloit nourrir un enfant a tout faire, et autres teles choses, que c'estoit mon opinion, et que c'estoit choses que j'avois mises, n'estimant que ce fussent erreurs; à d'autres niant que le correcteur

---

[21] *Palazzo*. Le maître du sacré palais.

[22] Moine. Les Italiens, par abréviation, disent *Fra*, comme *Fra-Paolo*, *Fra-Pietro*, etc.

[23] Cité.

[24] L'empereur Julien, dit l'Apostat. Voyez dans les *Essais de Montaigne*, L. II, c. XIX, l'apologie et même l'éloge de cet empereur, d'où les admirateurs de Julien ont tout pris, en se gardant bien de citer la source.

eût entendu ma conception. Ledict *Maestro*, qui est un habill'homme, m'excusoit fort, et me vouloit faire santir qu'il n'estoit pas fort de l'avis de cete reformation, et pledoit fort ingénieusemant pour moi en ma presance, contre un autre qui me combattoit, Italien aussi. Ils me retindrent le livre des histoires de Souisses [25] traduit en François, pour ce sulemant que le traductur et hæretique, duquel le nom n'est pourtant pas exprimé; mais c'est merveille combien ils connoissent les homes de nos contrées : et le bon [26], ils me dirent que la préface estoit condamnée. »

---

« Je disois des commodités de Rome, entr'autres, que c'est la plus commune ville du monde, et ou l'étrangeté et differance de nation se considère le moins; car de sa nature c'est une ville rappiecée d'étrangiers; chacun y est come chés soi. Son prince embrasse toute la chretienté de son authorité; sa prinpale jurisdiction oblige les étrangiers en leurs maisons, comme ici, à son élection propre; et de tous les princes et grans de sa court, la consideration de l'origine n'a nul pois. La liberté de la police de Venise, et utilité de la trafique la peuple d'étrangiers; mais ils sont come chés autrui pourtant. Ici ils sont en leurs propres offices et biens et charges; car c'est

---

[25] De Simler.

[26] C'est-à-dire, ce qu'il y a de plus singulier.

le siége des personnes ecclesiastiques. Il se voit autant ou plus d'étrangiers à Venise, (car l'affluence d'étrangiers qui se voit en France, en Allemaigne, ou ailleurs, ne vient pouint à cete compareson), mais de resseans et domiciliés beaucoup moins. Le même peuple ne s'effarouche non plus de notre façon de vetemans, ou Espaignole ou Tudesque, que de la leur propre, et ne voit-on guière de belitre qui ne nous demande l'aumosne en notre langue. »

Après avoir séjourné quelque tems à Rome, Montaigne se promène de ville en ville en Italie; mais il n'y fait aucune observation très-intéressante. Ce qui doit étonner surtout, c'est que ni les grands monumens d'architecture, ni les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture n'attirent son attention : les beaux arts le trouvent insensible; ses études, ses méditations habituelles avaient donné une tout autre direction à son esprit et à ses goûts. Peut-être aussi était-il continuellement préoccupé de la cruelle maladie qui lui laissait peu de jours exempts de souffrances.

Il s'arrête à Lucques plus long-tems que partout ailleurs, parce qu'il trouve près de cette ville, des bains, des eaux thermales qu'il croit salutaires. C'est là que, pour s'exercer dans la langue du pays, il commence à écrire son journal en italien, ou plutôt en français italianisé. Écoutons-le raconter comment il passait à Lucques des jours heureux et tranquilles.

« La mia stanza appartata : non ni mancava nulla : senza impaccio o disturbo veruno. Perchè le cortesie sono sazievoli e noiose tal volta, pochissime fiate ve-

niva essere visitato da i paesani. Dormiva, e studiava a mia posta : e quando voleva uscire aveva per tutto conversazione di donne, o d'uomini, co i quali poteva star a diporto qualche ora del giorno : e poi botteghe, chiese, piazze. E mutando sempre paese non mi mancava materia di che pascere la mia curiosità.

« Fra questo godeva un animo quieto secondo che comportano le mie infermità, e la vecchiaia : offerendosi pochissime occasioni per turbarlo di fuora. Sentiva un solo difetto di compagnia che mi fusse grata, essendo sforzato di gustare questi beni solo, e senza comunicazione [27]. »

---

[27] « Ma chambre ici (à Lucques) étoit écartée : rien ne me manquoit ; je n'avois aucun embarras, nulle sorte d'incommodité. Les politesses même sont fatigantes et parfois ennuyeuses, mais j'étois rarement visité par les habitans. Je dormois, j'étudiois quand je voulois, et lorsque la fantaisie me prenoit de sortir, je trouvois partout compagnie de femmes et d'hommes avec qui je pouvois converser et m'amuser pendant quleques heures du jour ; puis les boutiques, les églises, les places, et le changement de lieu, tout cela me fournissoit assez de moyens de satisfaire ma curiosité.

« Parmi ces dissipations, mon esprit étoit aussi tranquille que le comportoient mes infirmités, et les *approches* de la vieillesse (1) ; et très-peu d'occasions se présentoient de dehors pour le troubler. Je sentois seulement un peu le défaut de la compagnie, telle que je l'aurois désirée, étant forcé de jouir seul et sans communication des plaisirs que je goûtois ».

(1) Montaigne n'était alors que dans sa quarante-huitième année.

J'ai omis d'observer qu'en passant par Lorette, Montaigne fit placer dans la chapelle de la Vierge, si célèbre de cette ville, un *ex-voto* où il était représenté avec sa femme et sa fille, et où on lisait ses noms et qualités. Était-ce dévotion sincère, ou vanité !

Après diverses excursions dans les environs de Lucques, Montaigne retourna a Rome, où il reçut la nouvelle de son élection à la charge de maire de Bordeaux ; et il s'empressa de retourner dans sa patrie.

FIN DU TOME VI ET DERNIER.

# TABLE

## DU TOME SIXIÈME.

### SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

# TABLE ANALYTIQUE

## ET RAISONNÉE

# DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES ESSAIS DE MONTAIGNE, ET DANS LES DIVERS OPUSCULES AJOUTÉS A CETTE ÉDITION.

*Nous recommandons à nos Lecteurs de parcourir l'Avertissement ci-contre, comme destiné à leur faciliter l'usage de la* Table.

# AVERTISSEMENT.

Si jamais auteur eut besoin du secours d'une Table à la fois alphabétique et analytique, c'est sans contredit notre philosophe gascon, dont les idées excellentes et les pensées ingénieuses sont jetées le plus souvent au hasard et sans ordre. Cette édition des *Essais* a paru en mériter une plus complète, et surtout mieux combinée, que celles des précédentes éditions. L'exécution en a été confiée à M. A.-D. Lourmand, déjà connu par ses travaux dans les *Annales françaises*.

A l'aide de cette nouvelle Table, chacun retrouvera sans peine tout ce que Montaigne a dit; les faits historiques curieux qu'il rapporte en toute occasion; les noms des personnages dont il parle, quelque obscurs qu'ils soient; les vieux mots hors d'usage avec leur signification; etc., etc. Pour mieux faire sentir le genre d'avantages qu'elle présente, voici quelques détails sur le plan qu'on y a suivi.

On a eu soin de n'établir les articles que sur des mots employés dans le texte ou dans les notes; et non pas, comme dans plusieurs éditions, sur des mots à peu près équivalens, qui, ne se trouvant pas à l'endroit indiqué, peuvent souvent occasionner de la confusion et des erreurs. Loin d'omettre rien d'essentiel, on a souvent indiqué de simples mentions très-courtes, à cause de l'intérêt des objets mêmes qu'elles rappellent ou des passages qui les contiennent. On a porté

l'exactitude dans les indications, jusqu'à distinguer, par des initiales *, ce qui se rapporte aux notes et aux différens opuscules et fragmens joints à l'ouvrage principal.

On n'a pas borné là un travail qui n'eût encore été, pour ainsi dire, que mécanique : on a voulu faire de cette Table un supplément indispensable du Commentaire.

Au moyen de substantifs, on a rédigé tous les articles de manière à éviter la bigarrure et l'incorrection ordinaires des rédactions de ce genre ; et, ce qui est plus important, de manière à former de nouveaux sommaires très-commodes pour aider la mémoire et faciliter l'intelligence.

Dans les articles relatifs aux mots sur lesquels le Commentateur a cru devoir donner des notes *philologiques*, on a eu soin de marquer l'espèce à laquelle ces mots appartiennent, quand il aurait été possible de s'y tromper. On a écrit suivant l'orthographe du texte, ceux qui maintenant ne sont plus d'usage, et suivant l'orthographe actuelle, ceux dont nous nous servons encore, soit dans le même sens, soit dans des acceptions différentes ; ce qui procure l'avantage de les distinguer au premier coup-d'œil. En général, on a présenté ces mots tels qu'ils se trouvent dans les dictionnaires anciens ou nouveaux (par exemple, les verbes à l'*infinitif*, etc.) ; cependant, lorsque la forme qu'ils ont dans l'auteur a été présumée embarrassante pour un assez grand nombre de personnes, on a présenté les mots sous cette forme même, en indiquant à côté celle sous laquelle les dictionnaires les offrent ordinairement ; (par exemple, *deult* du verbe *douloir*).

Enfin, on a pris, relativement aux nombreux personnages qui figurent dans cette Table, un soin qui semble

* Voyez l'explication, page 354.

mériter surtout l'attention : lors même que ni le texte ni le commentaire n'avaient distingué différens personnages portant le même nom et qu'il serait facile de confondre, on les a distingués, soit par leurs prénoms ou surnoms, soit par leurs qualités, soit par d'autres moyens semblables, de manière à prévenir toute erreur à cet égard.

Ce travail, qui a coûté beaucoup de tems et de recherches, contribuera, nous l'espérons, à donner à cette édition une supériorité marquée sur toutes celles qui l'ont précédée.

---

# EXPLICATION

## DES ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES DANS CETTE TABLE.

Les chiffres romains indiquent les *volumes*, et les chiffres arabes désignent les *pages*.

| | | |
|---|---|---|
| (adj.) | *signifie* | adjectif. |
| (adv.) | — | adverbe. |
| *ibid.* | — | *ibidem.* |
| *L.* | — | *Lettres* de Montaigne. |
| n. | — | note. |
| n. a. | — | notes ajoutées ( du IIIe. vol. ). |
| (p. pass.) | — | participe passé. |
| (p. prés.) | — | participe présent. |
| *S.* | — | *Servitude volontaire* de La Boëtie. |
| suiv. | — | suivantes. |
| (subs.) | — | substantif. |
| *T.* | — | *Théologie Naturelle* de Sebond. |
| *V.* | — | *Voyage en Italie* de Montaigne. |
| Voy. | — | Voyez. |
| (v.) | — | verbe. |

# TABLE

## ANALYTIQUE ET RAISONNÉE

# DES MATIÈRES.

## A

# B

## C

## D

E



* Les autres éditions citées dans les notes de celle-ci sont indiquées respectivement, dans cette Table, par le nom de chaque éditeur.

# F

## G

## H

## I

* Avant de trouver une note de Barbeyrac, insérée dans quelques éditions des *Essais*, devenues rares, je croyais qu'aucun éditeur n'avait donné d'explications sur ce *Léon*, que Montaigne désigne d'une manière bien vague (Arrius et *Léon, son pape*), et qui n'est pas porté dans les Dictionnaires historiques ; et j'avais puisé aux meilleures sources des renseignemens sur ce personnage, pour les offrir aux lecteurs : au lieu de reproduire l'ancienne note, je laisse subsister la mienne, parce que celle-ci me paraît plus claire.

Athanase, Epiphane et Théodoret ne parlent aucunement de Léon, en parlant d'Arius ; mais un passage des Centuries de Magdebourg [Cent. IV, p. 1287, l. 15 et suiv.] supplée à ce silence. En voici la traduction : « Conrad d'Halberstad, dans sa Chronique, dit qu'un certain Léon succéda à Félix dans l'évêché de Rome. Antoine (titre 10, chap. 5) regarde ce fait comme incertain : il soupçonne ou qu'il y eut un anti-pape de ce nom, ou que Libère, qui précéda Félix, se nommait aussi *Léon* ; raison pour laquelle, suivant lui, ce Léon n'est mentionné nulle part dans le catalogue des pontifes romains. On raconte à ce sujet une histoire merveilleuse : *Léon, pape arien*, convoqua un synode.... Bientôt, pressé par une violente colique, il se retira dans des latrines ; et il y périt, comme Arius, après avoir rendu les intestins. Hermann Gygas rapporte le même fait ; mais comme les historiens les plus recommandables n'en font aucune mention, nous resterons dans le doute. » Sandius, venu après les compilateurs de Magdebourg, donne encore sur le même *Léon* plus de détails. Il en parle en deux endroits. Page 184 [Cologne, 1676, in-4°.], il nomme parmi plusieurs personnages morts de la même manière qu'Arius, « *Léon* et Anasthase II, pontifes romains » ; et pag. 250, 251 et 252, il traite le sujet avec étendue ; il place le pontificat de *Léon* après celui de Félix II ; il lui donne pour successeur un Hilaire ; et il explique l'omission de ce *Léon, pape arien*, dans les catalogues des pontifes, par l'habitude où l'on fut long-tems de supprimer les noms des pontifes ou évêques ariens. A l'appui de ses opinions, il cite une vingtaine de vieux auteurs qu'il serait facile de consulter, si l'on pouvait en avoir besoin, parce qu'il a eu l'attention d'indiquer jusqu'aux pages pour la plupart.

A. D. LOURMAND.

# M

## N

## O

## P

* Agis II, roi de Sparte, ayant conclu maladroitement une trève avec les Argiens, dans un moment où il aurait pu facilement les vaincre, on lui nomma un conseil sans les avis duquel il ne pourrait plus rien faire à l'avenir. *Pharax* était un des dix membres de ce conseil, et jouissait de la plus grande autorité. — Voyez *Moréri*, à l'article d'Agis II, et *Diodore de Sicile*, à la fin du livre XII. — En indiquant ce XIIe. livre de Diodore, la présente édition des *Essais*, et trois autres que j'ai consultées, ajoutent « *c.* 25 ». D'après cette indication, j'ai cherché vainement, dans quatre éditions de Diodore, le passage qui contient le trait de Pharax rapporté par Montaigne: deux de ces éditions ne portent point de division en chapitres, et les divisions différentes des deux autres ne s'accordent point avec l'indication. Alors, j'ai pris le parti de lire le XIIe. livre entier; et j'ai enfin trouvé le passage en question, p. 526 de l'édition de Henri Etienne (1 vol. in-fol°. 1559).

A. D. LOURMAND.

# Q

# R

---

* Je crois devoir ajouter quelques détails à ceux qui ont été donnés (t. V, p. 228, n.) sur le mot *revirade*. — Ce mot est fort connu des joueurs de trictrac : c'est un des termes de ce jeu qu'ils répètent le plus souvent. Je ne l'ai pourtant trouvé ni dans le Dictionnaire de Furetière, ni dans celui de l'Académie [3ᵉ. édition], ni dans l'Encyclopédie méthodique. Mais il est dans le Dictionnaire de Trévoux, d'abord à son rang, et ensuite à l'article *revirer*. La *revirade*, au trictrac, est, comme le définit ce dernier Dictionnaire, l'*emploi d'une dame d'une case déjà faite, pour en faire une plus avancée*. L'Encyclopédie méthodique [partie des mathématiques, article *trictrac*] admet, dans un sens un peu analogue, mais qu'il ne faudrait point confondre, le mot *transport*, qui exprime une idée plus générale, et qui est beaucoup moins usité parmi les joueurs.

A. D. LOURMAND.

# S

# T

# U

# V

## W



## X

## Y



## Z

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

# ERRATA.*

## TOME PREMIER.

### PRÉFACE.

Page v, ligne 10. ses vices, *lisez* ses goûts,
*Ibid.*, ligne 12. ses crimes, — ses vices,

### VIE DE MONTAIGNE.

P. IX, ligne 23. qui n'avait encore, *supprimez* encore
P. XI, ligne 16. (le père de Henri IV); *lisez* (qui fut depuis notre Henri IV);
P. xiv, l. 10. Θὐρανίδων, — Οὐρανίδων,

### JUGEMENS ET CRITIQUES.

P. xvj, l. 1. pour traict — pourtraict
*Ibid.*, l. 11. moy; — moy,
P. xvij, l. 7. endroient — tendroient
P. xix, l. 18. *Kalen.: VIII cr.* — *Kalen. VIII br.*
P. xx, l. 3. *adhibitur:* — *adhibitus:*
P. xxvj, l. 20. au sage, — en sage
P. xxix, l. 26. utile — inutile

### NOTICE SUR LES PRINCIPALES ÉDITIONS.

P. xxxvi, l. 14. une espèce — une sorte
P. xxxvij, l. 20. J'ose croire — Je me flatte

### ESSAIS.

P. 8, l. 10 et 11. proprement que sienne, — proprement sienne,
P. 20, l. 6. valeuretgra ndeur — valeur et grandeur
P. 22, n. 10, l. 3. Brantôme des — Brantôme, des
P. 34, n. 10, l. 2. 1530. — 1550.
P. 35, l. 3. adressen tà — adressent à
P. 77, l. 8. N'y — Ny

---

* Pour éviter la répétition trop fréquente du mot *lisez*, on l'a presque toujours remplacé par ce signe —.

P. 91, l. 19. faire· *lisez* faire:
P. 110, l. 15. avor — avoir
P. 113, n. [21], l. 2. Laerte — Laerce
P. 123, l. 9. approcneray — approcheray
P. 130, l. 10. nou ve auxpasse temps : — nouveaux passetemps :
P. 138, l. 12. *rebus*, — *rebus'*,
P. 143, l. 21. for tvoisine — fort voisine
P. 146, l. 10. ni taster — ny taster
P. 152, l. 20. aux mal — au mal
P. 172, l. 9. esteinet — esteinct
P. 187, l. 3. noster — nostre
P. 301, n. * [85], l. 1. lle; — elle;
P. 363, l. 8. Atlantilde, — Atlantide,
P. 412, l. 1. de sPalus — des Palus
P. 420, l. 11 et 12. espoinçonne, celui qui la sçait pénétrer fiert — espoinçonne celui qui la sçait pénétrer, fiert

## TOME II.

P. 13, n. [11], l. 3. endueà — pendue à
P. 93, l. 9. iouissance — jouissance
P. 163, n. [19], l. 7. 21 : — 21.
P. 170, n. * [36]. Tamerlan. — Bajazet.
P. 201, l. 5. *Exemple :* — *Exemples :*
P. 225, n. * [15]. solemnel. — solennel.
P. 230, l. 4. cet aultre, — cette aultre,
P. 283, l. 6. malheur) ? — malheur).
P. 290, n. [22], l. 1 et 2. le frapperont, — la frapperont,
P. 292, n. * [9], l. 2. *noncalere*, — *non calere*,
P. 294, n. [30], l. 2. Θηρνκίων. — Θηρυκίων.
P. 295, n. [33], l. 3. meure » — meure ».
P. 314, l. dernière. et (ferré, car — et ferré, (car
P. 320, l. 11. pasage — passage
P. 363, l. 20. nous ce — nous, ce
P. 377, l. 18. eulx comme — eulx, comme
P. 420, l. 17. *ei* — *et*
P. 429, l. 2. ens on — en son
P. 431, l. 6 et 7. uombres — nombres

## TOME III.

Les huit premières pages du sommaire du chapitre XII du IIe. livre, sont, par erreur, numérotées en chiffres romains : la page où la série des chiffres arabes commence par 1 devrait porter 9 ; celle qui porte 2, devrait porter 10 ; et ainsi de suite, jusqu'à la fin du volume.

P. 1, n. [1], l. 1. de la page suivante, *lisez* de la page 8,
P. 22, n. [17], l. 2. Platon. L. I, — Platon, L. I,
P. 38, l. 14. entretenonsde — entretenons de
P. 87, n. [122], l. 3. vigoureux ». — vigoureux » ?
P. 111, l. 15. constitution *[107], — constitution,
*Ibid.*, l. 16. Cicero *[108], — Cicero *[107],
*Ibid.*, l. 17. retirent le plus, — retirent *[108] le plus,
P. 155, l. dernière. lessectateurs — les sectateurs
P. 156, n. *[148], l. 3. Ἐποκὴ — Ἐποχὴ
P. 165, n. [255], l. 1. homme — hommes
P. 188, n. [306], l. 6. Cicéro- — Cicéron
P. 196, n. [324], l. 2. périt ; — péri ;
P. 210, l. 1. *materiai*, — *materiaï*,
P. 213, l. 15. *ει τῆν* — *ει ζῆν*
P. 222, l. 13. mue — mué
P. 228, n. *[230], l. 2. ou — où
P. 236, l. 6. pleine — pleines
P. 245, l. 13. *abhœrent* — *adhœrent*
P. 248, l. 5. d'Anaximander,[446], — d'Anaximander,
*Ibid.*, *ibid.* Diogenes, — Diogenes [446],
P. 280, l. 7. neportons — ne portons
P. 287, n. [538], l. 4. *Philosophornm*, — *Philosophorum*,
P. 290, n. [544], l. 3. ou générales, — en général,
P. 312, l. 18. dela — de la
P. 337, l. 9. Pythagoras. — Pythagoras,
P. 394, n. [694]. Voyez la note 691. — Voyez la note 692.

### NOTES AJOUTÉES.

P. 441, l. 12. ces hypothèses, — ses hypothèses,

## TOME IV.

P. 8, l. 15. un opinion — un'opinion

P. 13, l. 14. *tenernc* lisez *tenernę*
P. 32, n. (*), l. 4. sou — son
*Ibid.*, n. *, l. 3. rencnotré — rencontré
P. 34, l. 17. Cicéron. — Cicéron;
P. 35, l. 20. doict — droict
P. 45, l. 6. quep ar — que par
P. 57, l. 5. ch efde — chef de
P. 70, l. 7. queult — peult
P. 71, n. 55, l. 5. resentiment — ressentiment
P. 85, n. * 64, l. 2 puet — peut
P. 94, l. 16. c'es — c'est
P. 112, l. 12. foys — foy
P. 161, n. *1, l. 1. gouteux, — goutteux,
P. 164, l. 13. Romeon — Rome on
P. 173, n. * 9. mal traiter — maltraiter
P. 174, l. 4. luy, — luy 7,
P. 180, n. 15, l. 6. fer. — fer?
P. 187, n. 25, l. 2. L. XI, — L. II,
P. 196, l. 4 et 5. Ce n'est tout — Ce n'est pas tout
P. 198, l. 18. 'il — s'il
P. 218, n. * 5, l. 3. (Ep. 1.re du L. II, — (Ep. 2 du L. I,
*Ibid.*, *ibid.*, l. 4. *acessit.* — *acescit.*
P. 232, l. 8. Envain — en vain
P. 245, *en tête de la page.* Chapitre XXII. — XXXII.
P. 247, n. *, l. 1. avant la la fin — avant la fin.
P. 254, l. 4. aud emourant — au demourant
P. 269, l. 2. rappaissait — rappaisait
P. 272, l. 19. *Quos* — *Quod*
P. 274, l. 4. traicté — traiecté
P. 279, l. 4. tresuti le àla — tresutile à la
P. 292. l. 9. mœurset — mœurs et
P. 293, l. dernière. voye — voys
P. 313, l. 9 et 10. soupeçon — souspeçon
P. 444, l. 5. l'enchaisneur — l'enchaisneure
P. 454, l. 20. mieulxf orger — mieulx forger
P. 474, l. 11. prouvé — prouveu
P. 477, l. 1. ier esve — ie resve
P. 478, n. * 50, l. 3. pans — dans

P. 495, l. 16. d'icelles ? *lisez* d'icelles ;
P. 501, l. 7. lc — le

## TOME V.

P. 72, l. 6. tel, — telle,
P. 128, n. [197] *Συμπος*, — *Συμποσ.*, ou *Συμποσιον*,
P. 164, n. [37], l. 4. nne — une
P. 194, n. *[1], l. 1. édition — éditions
P. 222, l. 8. seures — seurs
P. 237, l. 23. ee — ce
P. 256, n. [10], l. 1. Ce ne sont point — Ce n'est point
P. 260, l. 3 gouttieres *[28]. me — gouttieres *[28] me
P. 280, l. 19. a pelote — la pelote
P. 281, l. 4. l'heure — l'heur
P. 299, n. *[112], l. 1. Nous mêmes ne nous sommes-nous pas — Nous-mêmes nous ne nous sommes pas
P. 312, l. 2. plusl es — plus les
P. 325, l. 5. lesexclamations — les exclamations
P. 326, l. 12. l'acusation — l'accusation
P. 329, n. *[168], l. 5. cxclamation — exclamation
P. 338, n. *[191], l. 3. ou lit — on lit
P, 343, l. 10. Deq uoy — De quoy
P. 390, n. [19], l. 5. *desinunt* — *desinant*
P. 421, l. 7. s'il n'oyent — s'ils n'oyent
P. 431, l. 3. ob tuse ! — obtuse!
P. 436, l. 22. ord inairenous — ordinaire nous
P. 444, l. 10. especc' — espece:
*Ibid.*, n. *[19], l. 3. *contemtu.* — *contemptu.*
P. 446, l. 22. honnetesh ommes — honnetes hommes

## TOME VI.

P. 18, n. [24]. a Perdiccas. — à Perdiccas.
P. 22, l. 2. quela — que la
P. 26, l. 12. pince Et — pince. Et
P. 69, l. 19. le verité — la vérité
P. 81, l. 13. bout — bout :

P. 86, n. * [22]. C'es *lisez* C'est
P. 99, l. 9. flateurs. — flatteurs.
P. 104, n. *[53], l. 2. J'a — J'ai
P. 127, l. 3. *falcire* — *fulcire*
P. 128, l. 2. il — ils
P. 184, n. [145], l. 2. comdamne — condamne
*Ibid.*, *ibid.*, l. 5. mais pur — mais par
P. 185, n. [146], l. 4. contraires ». — contraires » ?
P. 186, l. 7. fina let — final et

LETTRES.

P. 199, l. 20. ny — n'y
P. 204, l. 19. coustinuast — continuast
P. 208, l. 11. des quels — desquels
P. 211, l. dernière. *μνημόοσυνον* — *μνημόσυνον*
P. 214, l. 3. ies uis — ie suis
P. 221, l. 7. ainsin — ainsi
P. 225, n. *, l. 10. scripsit « 1588 c'est — *scripsit* 1588 ; « c'est
P. 226, l. 1. quevous — que vous
P. 228, l. 3. ilu 'y — il n'y
*Ibid.*, l. 14. aultre — aultres
P. 233, l. 7. honorable — honnorable

SERVITUDE VOLONTAIRE.

P. 241, n. [1], l. 1. *κοιρανοσ* — *κοιρανος*
*Ibid.*, *ibid.*, l. 2. *βασιλευσ*. — *βασιλευς*.
P. 253, l. 20. basse, — base,
P. 258, l. 5. poid — poids
P. 265, n. [4], l. 2. sur la la grande — sur la grande
P. 269, l. 11. s'eshabirait — s'esbahirait
P. 289, n. [28], l. 6. êtrc — être
P. 300, l. 6. quil — qu'il
P. 306, l. 16. l'autre. — l'autre ?
P. 307, l. 1 et 2. envoyé ce j'ai pensé — envoyé ce que j'ai pensé

NOTICE SUR LE VOYAGE EN ITALIE.

P. 333, n. *, l. 1 et 2. ortographe — orthographe

P. 346, n. [27], l. 8. quleques *lisez* quelques
P. 347, l. 2. célèbre de — célèbre, de

TABLE ANALYTIQUE.

P. 364, article *Archer*, l. 1. Adecdote — anecdote
P. 374, art. Boleslas. Cet article devrait être divisé en deux : le 1.er, sous le nom de Boleslas III ; le 2.e, sous celui de Boleslas V.
P. 891 — 391.
P. 497. Scœva. — Scæva.

FIN DE L'ERRATA
ET DU TOME VI ET DERNIER DES ESSAIS DE MONTAIGNE.

